Bibliothèque
de la Cté
C - 4

LE PÈRE

VICTOR DELPECH

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MISSIONNAIRE AU MADURÉ

DU MÊME AUTEUR

Mgr Alexis Canoz, de la Compagnie de Jésus, premier évêque de Trichinopoly (1805-1888). In-8 avec portrait et carte. Paris, Retaux . . . . . 5 fr.

Les Bienheureux Martyrs de Salsette : Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons. In-8 jésus, illustré de dix-sept grav. hors texte. Lille, Desclée, (3e mille). 2 fr.

Madagascar et la Mission catholique. In-8, orné de cent vingt gravures. Cinquième édition. Paris, Sanard et Derangeon . . . . . 4 fr.

Le Sacré Cœur de Jésus. Ce qu'il est. Ce qu'il demande. Ce qu'il donne. Deuxième édition. Paris, Haton . . . . . 1 fr.

7500
.D4458

UNE AME D'APOTRE

LE PÈRE

VICTOR DELPECH

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MISSIONNAIRE AU MADURÉ

(1835-1887)

PAR

LE P. PIERRE SUAU, S. J.

OUVRAGE CONTENANT ONZE GRAVURES HORS TEXTE
D'APRÈS
LES DESSINS DU P. VICTOR DELPECH

PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82
1899
Tous droits de reproduction et de traduction réservés

APPROBATION

Librum cui titulus : *Une âme d'apôtre. — Le Père Victor Delpech*, auctore P. Petro Suau, S. J. sacerdote, examinandum tradidimus, typisque vulgari permittimus.

RADULPHUS DE SCORRAILLE
Præp. Prov. Tolos.

Tolosæ, 25 Decembris 1898.

APPROBATIONS

LETTRE DE S. G. Mgr MATHIEU

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE

A M. LE CHANOINE XAVIER DELPECH

ARCHIPRÊTRE DE LA MÉTROPOLE

Toulouse, le 27 février 1899.

Cher Monsieur l'Archiprêtre,

Vous m'avez demandé l'*Imprimatur* pour la vie de votre frère le P. Victor Delpech de la Compagnie de Jésus, mort missionnaire au Maduré, en 1887. Non seulement j'autorise l'impression de cette biographie, mais je félicite le religieux qui l'a écrite, car je n'ai jamais lu de livre plus édifiant. Votre frère appartenait à la race des grands apôtres, de ceux qui travaillent à étendre le règne de Dieu en s'immolant eux-mêmes par un renoncement absolu et sans trêve. Le soutien de son activité extérieure qui a produit les plus heureux fruits, le secret de sa vaillance qui comptait pour rien la fatigue, la maladie et tous les genres de sacrifices, c'était l'intensité de sa vie intérieure, son union absolue avec Dieu, sa passion pour Jésus crucifié et sa docilité parfaite à toutes les inspirations de la grâce, qu'il s'appliquait à distinguer, pour les suivre toujours, au détriment des suggestions de la nature.

La beauté de cette âme, si vraiment sacerdotale et si saintement poétique, se révèle tout entière dans le journal intime que l'auteur a cité abondamment, estimant avec raison que rien ne valait mieux, pour peindre son héros, que de le laisser parler lui-même. Pages admirables qui sem-

blent avoir été dictées par saint François Xavier, dont votre frère continuait les vertus, sur le théâtre même de son apostolat ! C'est une gloire pour Toulouse, aussi bien que pour vos parents, d'avoir donné le jour à un pareil missionnaire. Daigne le Seigneur susciter beaucoup de vocations comme la sienne et comme la vôtre, dans les familles nombreuses, considérées et profondément chrétiennes, telles que celles d'où vous sortez !

Je désire que ce livre excellent soit apprécié comme il le mérite. Il sera cité et recommandé dans le prochain bulletin d'une œuvre à laquelle je sais que votre zèle s'intéresse : celle des Vocations sacerdotales. C'est ainsi, j'espère, que le P. Delpech poursuivra jusqu'après sa mort, son bienfaisant apostolat, et qu'il unira ses efforts aux vôtres pour recruter de saints prêtres dans le diocèse auquel il a fait tant d'honneur.

Agréez, cher Monsieur l'Archiprêtre, tous mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

† Fr. DÉSIRÉ,
Archevêque de Toulouse.

LETTRE DE S. G. Mgr BARTHE, S. J.

ÉVÊQUE DE TRICHINOPOLY

A L'AUTEUR

Trichinopoly, 25 janvier 1899.

Mon Révérend et Cher Père,

Nous désirions beaucoup, nos Pères missionnaires et moi, voir publier la Vie du P. Victor Delpech. Aussi vous remercié-je vivement d'avoir satisfait ce désir, d'autant plus qu'aucune plume ne pouvait mieux retracer les travaux d'un missionnaire du Maduré que celle qui a déjà écrit la Vie de Mgr Canoz et des martyrs de Salsette.

Avant d'embrasser la vie de missionnaire, le P. Delpech avait fait le vœu de pratiquer toujours ce qu'il jugerait le plus parfait. Sa volonté arrêtée de devenir un saint religieux ne s'est jamais démentie au milieu des travaux et des difficultés de l'apostolat. Si ses supérieurs avaient à lui adresser un reproche, c'était de ne tenir aucun compte de sa santé et de faire bien au delà de ce que ses forces permettaient. « Ce qui le fatigue, disait avec raison un de ses compagnons, ce n'est pas le travail qu'il fait, c'est celui qu'il ne fait pas et que son zèle voudrait cependant réaliser. » Ce zèle extraordinaire était entretenu par une union habituelle avec Notre-Seigneur, car il vivait constamment dans le surnaturel et dans l'union la plus intime avec le Sacré Cœur de Jésus.

En retraçant si bien les vertus et les travaux de ce fervent apôtre, vous avez beaucoup contribué à la gloire de Dieu et au bien des âmes, et vous offrez aux missionnaires un exemple que tous gagneront à imiter.

Je suis, mon cher Père, votre bien affectionné en Jésus-Christ.

† JEAN-MARIE, S. J.,
Évêque de Trichinopoly.

LE P. VICTOR DELPECH, S. J., Missionnaire au Maduré (1835-1887)

PRÉFACE

A notre époque où l'on oublie si vite, il semble téméraire de vouloir faire revivre, douze ans après sa mort, la mémoire d'un humble missionnaire de l'Inde. Aussi ne tenterions-nous point, à cette heure, de raconter la vie du Père Victor Delpech, si nous n'étions assuré qu'il gardait encore de fervents et nombreux amis. C'est à eux que nous offrons ces pages, à eux et aux esprits curieux de connaître une *âme d'apôtre*.

D'autant plus que la biographie qu'on va lire n'est pas un récit d'aventures. Le Père Victor Delpech a énormément travaillé ; mais dès que nous avons pénétré sa vie pour l'écrire, nous avons compris que son activité extérieure ne devait pas être l'objet principal de notre étude. Il avait une âme étroitement unie à Dieu, grandement avancée dans les voies intérieures, consommée dans l'union au bon plaisir de Dieu. C'est ce que nous avons surtout retenu de lui. Bien des chrétiens, qui croient à peine à la prière, et que le nom de *mysticité* déroute, ne comprendront peut-être pas grand'chose à l'état d'âme que nous

décrirons. Nous nous résignons à ne pas écrire pour eux.

Par bonheur, l'âme que nous étudions s'était elle-même dévoilée dans des lettres et dans des écrits que, contre son gré, on n'a jamais voulu détruire. Nous les citerons copieusement. A les lire, on gagnera de comprendre ce qu'est la sainteté, et à quelle source vive, au milieu des angoisses de la lutte, l'apôtre peut toujours puiser la force et la joie.

Si, dans ces pages, nous apprécions la vertu du Père Delpech, et si nous racontons les grâces dont Dieu ornait son âme, c'est en simple témoin, et sans vouloir porter sur sa vie un jugement que seule la Sainte Église peut rendre.

Toulouse, 3 décembre 1898.

(Fête de saint François-Xavier.)

LE PÈRE DELPECH

I

L'ENFANT

Jean-Antoine-Victor Delpech naquit à Toulouse le 9 novembre 1835.

Les Delpech étaient d'une famille fort ancienne et très estimée. Alliés aux meilleures maisons du Rouergue et du Quercy, ils étaient restés jusqu'à la Révolution fidèles à leur origine; et, qu'ils fussent d'église, d'épée ou de robe, ils firent toujours noble et sainte figure en ces provinces.

Le grand-père de Victor tint une conduite héroïque durant la tourmente révolutionnaire. Emprisonné par décret de la Convention, il s'attendait à être exécuté à Rodez, quand il apprend que sa femme était agonisante à Sauveterre, lieu de leur résidence. Sur la seule garantie de sa parole, il obtient de son geôlier une nuit de liberté, franchit quinze lieues à cheval, voit sa femme et ses cinq enfants, et, après de courts adieux, revient se constituer prisonnier.

Le 9 Thermidor le sauva heureusement de l'échafaud, et lui permit, malgré de grandes pertes

de fortune, d'élever ses enfants dans les traditions d'honneur dans lesquelles il avait grandi lui-même.

Trois de ses fils servant déjà sous les drapeaux, son quatrième enfant, Édouard, fut exempté du service militaire. Après avoir suivi avec succès les cours de droit à Toulouse et à Paris, il était nommé en 1816, âgé de vingt-six ans à peine, substitut du procureur général près la cour d'appel de Toulouse.

Disgracié ou découragé à cause de l'indépendance de son caractère, mal à l'aise dans ces délicates fonctions, il prit part, en 1819, à un concours ouvert devant la Faculté de Toulouse pour une chaire de droit civil. Après de brillantes épreuves, Édouard Delpech conquit du même coup le grade de docteur et la chaire vacante. Il n'avait pas encore trente ans quand il inaugura cet enseignement du droit civil français qu'il devait poursuivre à Toulouse avec tant de profondeur et de distinction pendant près de cinquante ans.

M. Édouard Delpech était mieux qu'un professeur remarquable ; il était un chrétien d'un autre âge, qui préférait la piété à tout autre mérite. Jusqu'à ses derniers jours il présidait lui-même la prière du soir en famille. Souvent, dans la

journée, on le trouvait agenouillé aux pieds d'un grand crucifix qui occupait la place d'honneur dans son cabinet de travail. Son esprit toujours grave trouvait en Dieu le centre de toutes ses pensées, le terme de toutes ses aspirations. Il avait épousé en 1834 Mlle Henriette d'Arassus qui devait lui donner neuf enfants.

L'aîné fut notre Victor[1].

C'est à Toulouse, ou, près de Montauban, à Villeneuve, dans la maison de campagne de la famille, que s'écoula son enfance. Un jour, en 1877, revenant dans une effusion de reconnaissance sur ce lointain passé, le missionnaire le décrivait dans ces pages touchantes :

« Avec quels sentiments de reconnaissance l'homme fait ne se rappelle-t-il pas les grâces innombrables dont son enfance fut entourée! La crainte du Seigneur s'identifia avec lui dès le sein de sa mère, et, à peine né, il fut entouré d'âmes saintes. Le père de famille n'admettait dans son intimité que les hommes les plus graves et les

1. Trois enfants moururent en bas âge. L'aînée des filles, Joséphine, resta dans le monde la providence des pauvres. La seconde, en religion sœur Sainte-Claire, mourut en 1892, chez les Dames de Saint-Maur. Il ne survit aujourd'hui que deux enfants de cette famille patriarcale : une fille, Mme la comtesse d'Armagnac, et un fils, M. l'abbé Xavier Delpech, chanoine-archiprêtre de la Métropole de Toulouse.

plus religieux, et les compagnes habituelles de la mère étaient des femmes choisies entre mille, et dont plusieurs avaient fait à Dieu l'offrande de leur virginité. Elles faisaient vivre les pauvres du travail de leurs mains, et la médisance ne souillait pas leurs lèvres. Si les amis du père étaient réunis, le toit paternel retentissait de discussions animées sur des questions de droit ou de politique ; mais tout y respirait le dévouement le plus entier à la cause de Dieu et de la patrie, et les femmes, dont les mains ne cessaient pourtant de travailler, suivaient avec intérêt les savantes dissertations où elles ne manquaient pas de placer parfois quelque réflexion du meilleur à-propos.

« Lorsque les savants se retiraient, c'étaient de pieuses lectures ou de délicieuses conversations assaisonnées de l'esprit le plus innocent et de la piété la plus aimable ; et le chef de famille y trouvait son repos le plus doux.

« Le jeu fut banni du sanctuaire de la famille. Cependant les jeux de l'enfance y tinrent une large place, et alors tous se faisaient enfants pour gagner le cœur des enfants.

« De nos jours, hélas, bien des parents aveugles croient devoir donner à leurs enfants une éducation *plus libérale*. Ils confient sans doute leurs enfants à des maîtres chrétiens, mais on dirait

qu'ils prennent à tâche de contrarier ou du moins de limiter et de contre-balancer leur salutaire influence ; car l'excès du bien, une velléité de vocation religieuse, par exemple, leur paraît presque aussi redoutable que l'excès du mal ou la perte de la foi ! Et, dès lors, paroles imprudentes, critiques ironiques, conseils à peine voilés, objets d'art immodestes, romans immoraux, réunions très mondaines, spectacles dangereux, viennent mêler une légère dose de poison à la saine et forte nourriture servie par des maîtres dévoués, et trop souvent ruinent leur œuvre !

« Telle ne fût pas la conduite de nos bien-aimés parents. On eût dit qu'ils avaient à cœur non seulement d'inspirer à leurs enfants l'horreur du mal, mais aussi de développer dans leur âme les sentiments les plus généreux et les plus héroïques.

« Le germe des nobles aspirations est déposé par Dieu dans toute âme baptisée. C'est aux parents chrétiens à le réchauffer ; Dieu à son tour lui donnera l'accroissement.

« Tous les soirs la prière se faisait en commun ; tous devaient y assister, et le père se réservait l'honneur de réciter lui-même les formules admirables qu'il avait apprises sur les genoux de sa mère.

« Tous les matins la mère ou quelque personne

pieuse conduisait les enfants à l'église pour y assister au saint Sacrifice.

« La pieuse mère affectionnait, à la métropole, la chapelle de Saint-François-Xavier, où elle faisait souvent célébrer le saint Sacrifice pour que le patron des missionnaires protégeât celui dont son œil maternel entrevoyait déjà les destinées futures. C'est elle aussi qui consacra son enfant premier-né à l'Enfant Jésus en le faisant inscrire des premiers dans l'Œuvre de la Sainte-Enfance que Mgr de Forbin-Janson venait de fonder.

« O mère héroïque ! Savez-vous quel glaive de douleur transpercera votre cœur lorsque vos enfants déjà grands vous embrasseront pour la dernière fois, désireux de suivre l'appel de Dieu ?

« Oui, je le sais, dit-elle, et cette pensée est pour moi comme un martyre continuel. Ah ! vous demandez pourquoi je verse des larmes secrètes près de l'autel. Les larmes ont remplacé les chants gracieux que je chantais sur le berceau de mon fils. Je ne veux pas être consolée comme si mes enfants étaient perdus. Je veux être fortifiée pour les grands combats, car j'ai voué mes enfants à la grande cause catholique, et, avec des gémissements et des sanglots incompris du vulgaire, je demande la force et l'amour pour moi et pour les miens, à

Celui-là seul qui peut fortifier et donner la victoire. »

« Et, pendant que la femme forte travaillait avec activité au milieu de ses pieuses compagnes et de ses nombreux enfants, souvent elle faisait lire les morceaux les plus touchants de la littérature française ou de la vie des saints. Cependant ses lectures favorites étaient les Annales des missions, les Actes des martys, ou le récit émouvant des dernières persécutions du Tonkin ou de la Corée. Et les plus jeunes enfants continuaient à folâtrer, et les aînés attentifs et émus interrompaient la lecture par leurs sanglots, et tous les yeux étaient baignés de larmes ; et, à mesure que les larmes coulaient, la divine consolation inondait tous les cœurs, et la volonté s'affermissait à la poursuite de Celui-là seul qui donne la force et la victoire ! O vision ravissante de l'enfance, ne vous effacez jamais de ma mémoire ! O divine sagesse, heureux le cœur qui n'a jamais aimé que vous d'un amour chaste et ardent ! Mille fois bénies les femmes fortes, les vierges pures qui ont dirigé les premiers pas de l'enfant dans la douce intimité de la divine sagesse ! »

Impossible de peindre, mieux que le Père Delpech ne l'a fait dans ce tableau, le foyer où il a grandi. Tout l'y invitait à une piété grave et géné-

reuse, et son cœur ardent répondait à ces invitations. Du reste, s'il n'y avait pas répondu spontanément, son père lui aurait intimé des sommations plus expresses. « A six ou sept ans, écrivait-il plus tard, je reçus, à Saint-Exupère, pendant la messe de paroisse, en présence d'une foule considérable, de la main même de notre tendre père, une leçon ineffaçable, un soufflet dont le retentissement crie encore à mon oreille : « Devant Dieu, on ne doit pas s'amuser. »

L'ineffaçable leçon n'eut pas besoin d'être renouvelée, car Victor enfant préludait, dans ses rapports avec Dieu, à l'intime union qu'il devait contracter plus tard.

« O mon amour, écrivait-il dans son journal, le 23 janvier 1873, les mystères de votre grâce sont ineffables, ses appels sont impérieux; heureuse l'âme qui prête l'oreille à ces tendres appels !... Je me rappelle un fait irrécusable, une grâce cachée, un appel amoureux que vous fîtes au cœur d'un enfant de cinq ou six ans (en 1841 ou 1842), dans l'église de Saint-Exupère, au moment d'une consécration solennelle de tous les enfants de Toulouse par Mgr de Forbin-Janson. L'évêque bénit les enfants, et celui dont je parle entendit la douce voix du petit Jésus qui lui disait : « Il te faut être missionnaire. »

« L'enfant ne savait pas que c'était l'appel de Jésus, mais il répéta vivement : « Je veux être missionnaire. » Et depuis, au milieu des déchirements de la nature, dans les angoisses de la mort, sur toutes les plages et sur toutes les mers, je sais qu'il a répété énergiquement ce cri du sacrifice inspiré par la grâce : Je veux être missionnaire. »

L'enfant dont parlait le Père Delpech, c'était lui-même. Une autre grâce reçue vers la même époque laissait une égale impression dans son âme. Il la raconte ainsi :

« O saint Étienne, ne vous souvient-il pas d'avoir vu dans votre grande métropole de Toulouse un jeune enfant conduit aux grands jours de fête par un homme vénérable et fervent ? Vous jetiez sur l'enfant et sur son père des yeux pleins de miséricorde, et leur cœur s'embrasait d'amour à chaque nouvelle visite. C'était là que l'enfant apprenait à aimer Celui qui nous a tant aimés. C'est à Saint-Étienne qu'il commença à aimer Jésus. Un Vendredi saint, son père l'avait pris par la main et l'avait conduit aux offices de notre vieille métropole.

« De tout ce qu'il vit, l'enfant a tout oublié, sinon qu'un prêtre monta en chaire et qu'il commença à parler sur la Passion de Notre-Seigneur, et que l'enfant de son côté commença à verser des larmes

d'attendrissement et d'amour, et chaque phrase était comme un trait de feu qui blessait son cœur. »

La douce et si bienfaisante formation du foyer ne suffit bientôt plus à Victor. Aussi, après un court séjour à Toulouse dans une pension dirigée par M. Vert, il fut placé au petit séminaire de Montauban où un ami de la famille, M. l'abbé Martiel, veillerait sur lui avec un affectueux intérêt. C'est là que, le 23 mai 1846, il fit avec ferveur sa première communion. La veille, il avait reçu de son père une longue lettre qui lui avait fait verser bien des larmes. Le grand jour venu, Victor offrait au Maître un cœur épuré par la contrition et fortement décidé à ne commettre jamais le mal.

Il ne l'avait guère commis jusque-là. Pourtant quand, de la perfection où il était parvenu, Victor, devenu missionnaire, repassait sa vie pour la juger, c'est ce passage au collège avant sa première communion qui provoquait toutes ses larmes.

« O mon Dieu, écrivait-il, vous savez que dans mon enfance j'ai commis plusieurs péchés! Mais le jour de ma première communion vous devîntes définitivement mon ami, mon seul ami, et je me séparai ouvertement de tous ceux qui s'étaient nourris de mon cœur. Les péchés que j'avais commis, je les pleurai avec des larmes de sang. Même quand je les commettais, mon Amour et mon

Dieu, mon âme naïve n'en soupçonnait pas la malice. »

A la suite de ces lignes, Victor racontait longuement un de ces gros péchés d'enfance. Un jour on lui avait donné une sucrerie coloriée en l'avertissant de n'y pas toucher. Sans tenir compte de cette défense, il réunit quelques amis, et, à huis clos, on attaqua la pièce tentatrice. Ce sucre plâtré était d'un goût détestable, mais, par orgueil et par dépit, Victor le mangea quand même, si bien qu'un empoisonnement douloureux s'ensuivit dont on guérit à grand'peine les petits gourmands.

Si le Père Delpech pleurait encore après trente ans cette fredaine d'enfant, c'est que son âme, comme celle des saints, savait quel mal il y a à suivre son attrait au mépris du bon plaisir de Dieu, mais c'est aussi que son âme délicate n'avait pas grand'chose à pleurer.

En octobre 1847, Victor passait de Montauban au collège de Pons, dans la Charente-Inférieure, alors dirigé par le futur évêque d'Amiens, M. Boudinet. Cette maison, fondée en 1822, était à la fois un petit séminaire et une institution de plein exercice. Les séminaristes vivaient séparés des autres élèves, et, dans ce collège, les lettres fleurissaient autant que la piété.

Victor y demeura sept ans, et ce séjour fut la

bénédiction de sa vie. Bientôt, quoique appartenant à la division des laïques, il demanda et obtint, avec l'acquiescement de son père, la faveur de revêtir la soutane, et son influence devint dès lors si considérable que, jusqu'à la rhétorique inclusivement, on le maintint dans la division des petits, moins comme condisciple que comme un second maître.

En 1886, le Père Delpech écrivait à un de ses anciens maîtres de Pons :

« Belles, belles années que celles que j'ai passées au collège de Pons !... Je n'en finirais pas si je voulais vous citer toutes les grâces reçues dans cette maison bénie. Je ne savais pas alors les apprécier à leur juste valeur ; mais je vois clairement maintenant qu'elles étaient une préparation merveilleuse à de plus grandes effusions de la miséricorde divine. Lorsque j'étais triste et abattu dans mes petites peines d'écolier, M. Gellé relevait mon courage par quelque mot bref et enflammé où se révélait son cœur d'apôtre. Un jour il me trouva tout en larmes dans sa chambre. J'étais, malgré mes efforts, accablé de punitions pour mes devoirs inachevés. Il me pressa sur son cœur, et, me montrant une image de saint Louis de Gonzague : « Celui-ci, dit-il, aimait la souffrance! » Et il me laissa tout confus de ma faiblesse.

« Une autre fois, Mgr de Villecourt appela Alexandre de M*** et votre serviteur. Il nous prit familièrement par le bras, et nous conduisit dans le jardin faire une longue promenade. Là, cet homme de Dieu, si dévoué à l'Église, nous parla si suavement du bonheur qu'il y a à se dévouer au salut des âmes, que mon cœur en resta tout enflammé. »

Pour se faire bien agréer de tous, Victor n'avait pas du reste que sa franchise et son amour du devoir. Il était encore artiste, et sa belle voix, son crayon déjà habile et qui plus tard devait devenir merveilleux, étaient la ressource de bien des fêtes ; mais ce qui lui valut surtout de franchir sans le moindre naufrage cette passe délicate de l'adolescence, ce fut l'amitié d'un de ses maîtres. Heureux l'enfant qui, au collège, trouve, parmi ses directeurs, un ami vrai auquel il puisse confier le secret de tous ses petits orages. Justement parce qu'ils sont inévitables, ils doivent être affrontés en compagnie d'un pilote ami. Celui qui les veut traverser seul n'apprendra qu'en échouant où gisent les écueils. Victor trouva dans un de ses maîtres, M. Gellé, le pilote providentiel.

« Tu ne peux comprendre, écrivait-il à sa mère, quel précieux trésor est pour moi mon directeur. J'aime M. Gellé comme un père ; il est si bon pour

moi! je lui dis tout ce que je sens, tout ce que je pense, tout ce qui m'ennuie, et il me donne des conseils que, malheureusement, je ne suis pas toujours, même malgré mes fréquentes communions. Quelquefois il me serre contre son cœur et me presse de lui dire mes secrets, car j'ai besoin d'être pressé, je suis très froid et peu expansif. Ah quel ami que M. Gellé ! »

Loin d'être froid, comme il le prétendait, Victor était ardent, et, par vocation, il devait demeurer très fervent sous peine de ne pas même rester bon. Aussi M. Gellé poussa-t-il cette nature énergique et choisie à communier fréquemment, et, sous la direction aimante de cet excellent maître, Victor entra-t-il dans cette voie de ferveur enthousiaste qu'il ne devait jamais quitter. Témoin de ces progrès, de cette maturité précoce et de la considération extraordinaire dont Victor jouissait auprès des maîtres et des élèves, Mgr de Villecourt, évêque de la Rochelle et plus tard cardinal, voulut en marquer sa satisfaction. Par une rare faveur il lui conférait la sainte tonsure dans la chapelle du collège, le 25 juin 1852. Victor n'avait pas encore atteint sa dix-septième année.

Durant ce temps, la famille augmentait. Quelques deuils se mêlaient à la joie, apanage des familles nombreuses. Victor s'unissait à tout. Il

correspondait plus volontiers avec sa douce et incomparable mère. Il lui racontait ses progrès artistiques, son amour pour le latin et pour la géométrie, l'effroi que lui causait le grec. « Allons, nous dit quelquefois notre bon professeur, comment les beaux vers de Sophocle ne vous touchent-ils pas ? » Et je réponds en moi-même : « Mon Dieu, monsieur, j'en vois la poésie, mais j'aimerais tout autant qu'ils fussent en français. » Il avouait surtout à sa mère les luttes de son âme, sa fidélité à toujours porter la croix qu'elle lui avait donnée, à en baiser matin et soir les cinq plaies en disant : *Par vos cinq plaies, délivrez-moi, Seigneur;* le cœur de Marie en disant : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous;* et la tête de mort fixée au pied de la croix en adressant à son petit frère mort cette prière : *Petit Édouard, prie pour moi.*

C'était fête à Toulouse, on le comprend sans peine, lorsque arrivaient les nouvelles de Pons. C'était fête surtout à Villeneuve quand revenaient les vacances. Les quatre sœurs et le plus jeune frère, de complicité avec leur digne institutrice[1], préparaient à l'avance la réception du jeune collégien. Arceaux de verdure, guirlandes, chansons, composaient un véritable triomphe que le grand frère devait subir. Il était doux alors de se retrouver

1. Aujourd'hui religieuse de la Compassion, à Toulouse.

et de revivre ensemble dans la joie de l'innocence, de l'affection et de la vertu. Les heureux parents bénissaient Dieu qui avait chargé de fleurs leur tige, et, chaque année, ils constataient avec plus d'orgueil les progrès de Victor, leur enfant de bénédiction.

Sur ces entrefaites, les Jésuites ayant fondé le collège Sainte-Marie, à Toulouse, Victor y vint suivre le cours de philosophie.

« Il ne fit guère que traverser notre collège, nous écrit un de ses condisciples ; mais son passage y a laissé des souvenirs ineffaçables et particulièrement doux. Il ne voulut pas quitter la soutane dont il s'était déjà revêtu ; son apparition sous cet habit fit sensation. Il subit l'épreuve de l'étonnement, mais bientôt sa foi ardente et communicative inspira le respect à tous ses camarades, en même temps que sa bonté, sa franchise et sa gaieté lui conciliaient tous les cœurs. Car, aussi simple qu'éclairée, sa ferveur n'avait d'égale que son amabilité. »

II

LE RELIGIEUX

Un jour, à Toulouse, sortant de l'église Saint-Sernin, Victor tout enfant avait dit brusquement à son institutrice : « Est-ce qu'il est permis de demander à saint Saturnin d'être comme lui apôtre et martyr? » On dut évidemment lui répondre que oui, et lui dut, dès lors, demander, et, par suite, obtenir la grâce d'être apôtre. A mesure qu'il grandissait, en tout cas, se manifestaient en lui le goût et, en même temps, les qualités apostoliques. Aussi, afin de mûrir sa vocation et de se préparer au sacerdoce, où le portait l'élan naturel de son âme, il voulut, après sa philosophie, aller au grand séminaire de Montauban, confié depuis quatre ans à la Compagnie de Jésus.

Pour fournir un élément à son activité, on le chargea bientôt du soin des enfants de chœur de la cathédrale et même d'aider l'aumônier de la garnison. Tout en menant fortement ses études théologiques, il développait son grand talent de musicien et de dessinateur. Mais surtout, sous l'habile direction du Père Jeanjacquot, il appre-

nait ce grand art de la vie intérieure où il n'allait pas tarder à exceller.

Chez Victor, un ferme bon sens et une docilité entière servaient de contrepoids aux excès possibles de l'enthousiasme. Aussi, de bonne heure s'établit-il dans une spiritualité très solide et très sûre. « Obéissance, obscurité, travail, tout est là, disait-il à un ami. Pratiquons l'obéissance parce que c'est Dieu qui parle par la bouche du supérieur. »

Il écrivait à son frère, après sa retraite de deuxième année :

« La mort, tu le sais bien, mon cher Xavier, est une de mes amies ; j'ai résolu d'agir toujours dans la matinée comme si elle devait le soir me saisir et m'emmener dans ma véritable patrie, dans ma véritable famille. Jour heureux, quand arriverez-vous ? Mais je ne veux plus penser à ces choses qui empêchent de s'attacher au devoir du moment. Qu'est-ce que Dieu veut que je fasse maintenant ? Que je travaille ? je travaillerai ; que je m'amuse ? je m'amuserai. »

Voilà qui était bâtir sur un terrain ferme. Il écrivait encore : « Faire chaque chose comme notre conscience nous crie qu'elle doit être faite. C'est en cela que consiste la perfection. Tu vois, mon cher Xavier, que tout homme est appelé à

la perfection, car tout homme est appelé à faire les choses comme elles doivent être faites. Nous y sommes appelés tous ; et, pour moi, j'entends mille voix pour une qui m'y invitent. »

Victor ne savait pas encore bien, durant son séminaire, à quoi Dieu lui demanderait plus tard de consacrer son activité. Il sentait seulement que Dieu le poussait à la perfection, et il répondait à cette impulsion par la plus grande générosité.

« J'ai fait au Carmel une visite de trois quarts d'heure, écrivait-il en décembre 1855[1].

« Nous avons causé de ceux qui sont à Toulouse, du grand séminaire, du noviciat des Jésuites. Notre cousine s'imagine que je vais sûrement y entrer, sinon maintenant, du moins dans le courant de mon ministère. Dieu sait si elle dit vrai ! Rien n'est impossible à Dieu ; et il est sûr qu'elle le prie beaucoup pour cela. Mais, ce qui est sûr aussi, c'est que je ne me sens aucun attrait pour quelque ordre religieux que ce soit. Ah, par exemple, sans songer aux Jésuites, aux Carmes ou autres, je me sens attiré vers une perfection toujours croissante. Je suis dans la gêne lorsque

1. Victor avait au Carmel une de ses cousines dont la ferveur eut sur lui une grande influence. C'était Mlle Claire d'Abadie, en religion Mère de l'Immaculée-Conception, morte au Carmel d'Aurillac, le 17 décembre 1889.

je résiste, lorsque ma nature vive l'emporte. Une faute qui paraît légère aux autres me cause une peine sensible. Aussi je suis arrivé à manquer peu souvent au règlement. Mais qu'est-ce que cela ? »

Cela était beaucoup, et Dieu le récompensait de son courage en le comblant de joie intime. « Je vis dans un océan de grâces », avouait-il, et, avec un entrain charmant, il exhortait parents et amis à se dévouer à Dieu totalement et parfaitement.

Car déjà l'apôtre perçait dans le lévite. Outre les quelques œuvres auxquelles la règle du séminaire permettait aux plus anciens de s'exercer, l'abbé Victor croyait avoir charge d'âmes vis-à-vis des siens. Par ses conversations et ses lettres, il acheminait son vénéré père, élevé dans des principes peut-être trop rigides, vers une piété plus douce et vers la communion fréquente. Il consolait et soutenait sa pieuse mère à qui sa santé délicate rendait toute épreuve plus sensible. Dès l'enfance, il avait conquis sur ses sœurs un grand ascendant. Il n'était pas seulement pour elles un modèle ; il devenait peu à peu un conseiller. La vénération qu'inspirait sa vertu lui attirait une confiance que n'altéraient ni la jeunesse, ni la parenté. « Sans qu'il s'en doute, disait une de ses sœurs, j'en ai fait mon petit directeur. Peu de gens sont arrivés à sa perfection, au moins en

théorie, et je doute qu'il en soit autrement en pratique. »

Quant à son frère Xavier, il était déjà pour Victor ce qu'il devait toujours être, une préoccupation de tous les instants. Prières, lettres, conseils, sacrifices et pénitences offerts à son intention, Victor ne négligeait rien pour la sauvegarde et la sanctification de cette âme. Il s'en regardait comme responsable, et ce frère aimé se plaît aujourd'hui à rapporter, après Dieu, à cette bienfaisante influence la grâce de sa persévérance et de sa vocation.

Le 18 juin 1859, Victor Delpech recevait l'onction sacerdotale. Quelques lignes de lui nous disent ce que fut pour lui cette journée. « Oh ! le beau jour que celui du sacerdoce ! Les délices sont infinies. Le matin, la table mystique est dressée ; le festin nuptial commence, et, tout le jour, le bien-aimé s'entretient avec l'âme chaste élevée au-dessus de toutes les vicissitudes de cette terre.

« O paradis anticipé, qui me fait oublier, ou moins désirer, le paradis de la vision ; bien que ce seul mot de vision me fasse verser des larmes de désir ardent, tant ma pauvre âme éprouve ici-bas les tristes effets de sa propre inconstance ! O mon bien-aimé, donnez-moi votre esprit qui guide l'âme sans que l'âme ait à s'embarrasser où elle va ! »

Quatre mois plus tard, le 15 octobre 1859, l'es-

prit de Dieu, que le jeune prêtre invoquait, le guidait au noviciat de la Compagnie de Jésus, étape où il lui semblait nécessaire de passer pour parvenir à l'apostolat lointain. Ce départ pour le noviciat ne s'était pas opéré sans de profonds déchirements. Victor avait une âme aimante et communicative; il était la joie des douces réunions de famille à Villeneuve, et la souffrance qu'il causait aux siens en s'en allant était trop vive pour qu'il n'en ressentît pas le contre-coup. Xavier l'accompagna comme il l'accompagnera à tous ses départs de France. Il fut témoin d'une partie de sa souffrance; l'autre, la plus profonde, Victor ne la confia qu'à Dieu. Il nous en reste un écho dans ces mots jetés par le novice en tête de sa retraite de postulance : « Retraite pour oublier le toit paternel et pour le fuir. Oh! quel déchirement! »

Victor partait cependant ferme et résolu, puisant dans l'oraison la force et la joie. Il s'était dit en entrant au noviciat : « Ou toute la perfection que Dieu me destine, ou rien, absolument rien! Pas de milieu pour moi! » Il avait raison. Son tempérament ardent et sa vocation spéciale demandaient qu'il fût absolu dans le bien. Du premier jour de sa vie religieuse il voulut l'être et le demeura toujours.

Au bout d'un an de noviciat, rompu déjà à des pratiques qu'il ne négligera jamais, le Père Victor fut envoyé au collège de Tivoli, transféré cette année même de la Sauve à Bordeaux. Il y devait surveiller la division des petits.

A cette époque où l'on avait encore du bon sens, il ne venait à l'esprit de personne d'estimer la surveillance inutile et fâcheuse, et, sous prétexte de développer je ne sais quelle initiative, on ne pensait pas qu'il fallût ménager l'autorité aux enfants. Seulement, la charge de surveillant était ce qu'elle reste encore, une fonction ardue, que seul, à notre sens, le dévouement sacerdotal ou religieux peut faire dignement remplir. Le Père Victor l'entendait ainsi. Ce qui, dans sa nouvelle vie, aurait pu le plus vraisemblablement sombrer, c'est son recueillement, sa fidélité à l'oraison. Il n'en fut rien. Dès lors, et jusqu'au dernier mois de sa vie, le Père fut exact à faire chaque jour, non seulement son oraison, mais la revue de cette oraison dont il recueillait le fruit par écrit; non seulement ses examens de conscience, mais le contrôle de ces examens, dont il comparait les progrès d'une semaine à l'autre. En Europe ou dans l'Inde, en voyage ou malade, toujours il fera sa récollection mensuelle, véritable retraite où il se suivait impitoyable, et dont il écrivait le ré-

sultat détaillé. Pour qui connaît un peu la vie de collège ou de mission, une telle fidélité soutenue avec cette constance est héroïque ; elle suffit à mettre le Père Delpech absolument hors du commun. En cet homme ardent, impétueux, si porté naturellement à se répandre au dehors et à se laisser absorber par les œuvres de dévouement, cette fidélité prouve un rare esprit surnaturel et une puissance de volonté très peu commune.

Elle devait être un jour récompensée par la communication des plus grands dons intérieurs ; mais, en attendant, elle demandait au courageux surveillant un triomphe continuel sur soi.

Aussi bien, elle ne rendait pas le Père Victor désagréable et taciturne. Il était charmant, d'autant plus aimable pour les autres qu'il s'aimait moins lui-même. Bordeaux devait le garder peu de temps. Le jour de Noël 1860, le Père Recteur l'appelle : « Mon cher petit Père, lui dit-il, sans autre préparation, vous allez partir demain matin pour Metz. » Le petit Père partit ravi.

« Ah ! cher Xavier, écrit-il à son frère, que l'on est heureux d'être ainsi traité comme un homme qui a fait sérieusement vœu d'obéissance ! C'est ainsi que j'entends la perfection religieuse. » Et, à Metz comme à Bordeaux, il surveille les enfants.

C'était un dur métier ; il ne le cachait pas à son confident Xavier.

« Prions, Xavier, lui écrivait-il, pour que Jésus-Christ nous fasse participer aux croix de l'Église notre mère. La croix, c'est le devoir de chaque jour ; la mienne, tu la connais en partie, elle est bien plus douce maintenant. Mais, je te le dis à l'oreille, les deux mois passés à Bordeaux dans la surveillance continuelle ont mis ma mauvaise nature dans une torture épouvantable. »

Il devait se rappeler cette torture jusque dans ses dernières années : « O mon Xavier, écrivait-il en 1886, toutes les fois que je vois un surveillant maintenant, je suis tenté de crier à tous les hommes : « Voilà un saint, un favori de « Jésus ! »

« Si tu avais passé par le terrible martyre du collège comme professeur ou surveillant, tu saurais ce qu'il y a d'amour et de dévouement héroïque dans ce rôle de père envers les enfants. »

A l'approche des vacances de Pâques, il écrivait dans son journal ce dialogue suggestif :

— « *La mauvaise nature :* Quand donc viendront les vacances ; quand donc ces élèves nous laisseront-ils en repos ?

— « *Le prêtre, le religieux, le jésuite :* Mort à toi, nature lâche et vile ; pourquoi donc désires-

tu voir s'éloigner ces enfants chéris? Oses-tu bien après cela dire que tu désires les missions? Ne sont-ce pas des âmes? Ne serait-il pas ridicule d'entendre le missionnaire s'écrier : « Oh! quel bonheur si tous mes sauvages pouvaient aller en vacances et me laisser la paix! »

Puis, après les vacances, il écrivait à Xavier : « Il me tardait beaucoup de voir mes chers enfants de retour. Ils sont ma joie *supernaturaliter dico*, et, si tu veux savoir tout le mystère et te taire, ils sont ma croix *humanum dico.* »

Cette croix toutefois, il ne fallait point que ses amis lui parlassent de la rejeter. Il en appréciait trop la surnaturelle efficacité.

Un des siens lui avait écrit un jour : « Te laissera-t-on toute ta vie dans une surveillance qui ne profite qu'aux enfants? Je regrette de te voir paralysé pour les sciences et les arts. »

Il faut voir, dans son journal intime, comme Victor relève ces paroles : « Oui, mon Dieu, si vous le voulez, je passerai ma vie dans une surveillance qui ne profite qu'aux enfants (et encore?), et je me verrai paralysé pour les sciences et les arts, et je serai trop glorieux, et je vous servirai bien mieux que si j'allais, contre votre gré, mourir au Tonkin. Comment paralysé? Qui est-ce qui peut paralyser, si ce n'est Dieu? qui est-ce qui

peut activer, si ce n'est Dieu? Se rendre sublime dans les sciences et dans les arts contre la volonté de Dieu, c'est vanité. Devant Dieu, il n'y a rien de grand et de petit ; tout est petit, tout est néant. Que je passe toute ma vie dans une surveillance qui ne profite qu'aux enfants, si en cela j'obéis à mon supérieur, j'obéis à Dieu. Si j'obéis à Dieu, je procure sa gloire. Or, procurer la gloire de Dieu, c'est le but de Dieu même. C'est là ma fin. »

Victor, on le voit, était fidèle à la règle qu'il s'était tracée en arrivant à Metz : « Il y a deux choses, ce me semble, auxquelles on peut se cramponner lorsque l'âme désolée semble repoussée par Dieu et par les hommes, lorsque la perfection lui paraît un vain mot; deux choses qui seront toujours claires et évidentes : le devoir et l'humilité. Peut-être même le devoir sera-t-il quelquefois incertain ; toujours l'humilité sera d'un accès facile. »

D'autres tristesses atteignaient le Père Delpech, car il aimait tendrement sa famille, et sa famille alors était fort éprouvée. Une de ses sœurs avait vu sa santé douloureusement compromise, et sa mère avait elle-même ressenti le contre-coup de cette souffrance. De loin il avait aussi assisté avec émotion à un drame émouvant dont sa sœur préférée Joséphine avait été la victime.

Cette sœur, âme toute pétrie de générosité, se demandait alors avec anxiété quelle était sur elle la volonté de Dieu et sous quelle forme elle devait le servir. A ce moment un jeune homme, doué lui aussi d'une piété hors ligne relevée par les plus rares qualités, demanda sa main. Il était fils d'un vieil ami de M. Delpech déjà illustre par ses travaux apologétiques, M. Auguste Nicolas. Mlle Delpech fut d'abord surprise par cette proposition inattendue ; mais, croyant voir dans les circonstances qui avaient accompagné cette demande l'expression tant désirée de la volonté d'en haut, elle donna son consentement.

Or, tandis que les deux familles se préparaient à célébrer cette union, M. Auguste Nicolas mourait après une maladie qui ne servit qu'à faire éclater l'héroïsme chrétien des deux fiancés. Ce coup broya le cœur de la jeune fille. La plaie saignante ne se ferma plus, mais son âme prit, dans la douleur, un nouvel essor vers la perfection. Désormais, à Montauban, à Toulouse ou à Villeneuve, elle se plongea et s'ensevelit pour ainsi dire dans une vie de piété, de zèle et de charité, et aucune curiosité de ce monde ne put l'y découvrir ni l'y troubler.

Une fois ce sacrifice consommé, le Père Victor y prit une large part. Ses lettres fréquentes rani-

maient les courages et se terminaient par de fortes exhortations au sacrifice et à l'héroïsme. Il déguisait du reste à peine sa pensée intime. Il avait vu ce mariage avec quelque peine ; car, dans son grand esprit de foi, il souhaitait à sa sœur mieux qu'un époux mortel. Aussi regardait-il ce douloureux événement comme la miséricordieuse réponse de Dieu, et ne pouvait-il se résigner à trop plaindre sa sœur qui retrouvait, par la ruine de sa félicité terrestre, l'immortel fiancé qu'il avait toujours rêvé pour elle.

Touchés des épreuves d'une famille si chrétienne, à la fin de l'année scolaire 1861, les supérieurs du Père Victor rappelèrent celui-ci dans le Midi. C'était pour une courte halte. Les appels des missions dépourvues d'ouvriers devenaient, en effet, chaque jour plus pressants ; plus pressants aussi étaient les désirs du Père Delpech. Le Révérend Père Studer lui annonça donc qu'il irait sans tarder au Maduré. Le religieux tressaillit d'aise ; mais on ne voulait pas imposer aux siens une épreuve aussi forte sans avoir leur assentiment. Par deux lettres, le Père essaya d'obtenir cet aveu ; en même temps, il chargeait son frère Xavier de plaider sa cause. Surtout il priait afin que l'heure de Dieu sonnât. Elle n'était pas encore venue, et, pour l'attendre,

Victor fut envoyé comme professeur et surveillant au collège Sainte-Marie de Toulouse. Il y devait passer deux années qui nécessairement, pour sa nature bouillante, allaient être un temps de forte épreuve.

Aussi bien, sa résolution ne changeait pas. Il écrivait à son frère : « Je maintiens tout ce que j'ai dit sur la perspective du but ! Courons, courons jusqu'à ce que nous le serrions dans nos bras. Dieu nous retarde, *il ne nous arrête pas !* Dussé-je travailler encore dix ans, vingt ans sur ce sol de France qui compte tant de milliers de prêtres pour le défricher, j'y travaillerai avec ardeur, j'y verserai mes sueurs et mes larmes ; mais toujours mon œil planera sur les mers, et mon oreille entendra le cri déchirant des peuples innombrables assis à l'ombre de la mort. Ils demandent du pain, et personne ne va leur en distribuer. Eh bien, au bout de dix ans, de vingt ans, je pousserai encore le cri de la prière et du dévouement. *Ecce ego; mitte me. Maintenant, Seigneur, maintenant encore envoyez-moi.* Voilà mon but pour la vie. »

De son côté, Mme Delpech écrivait à son fils :

« Tu sais bien que le jour où tu quittas le toit paternel, Dieu me ravit la joie et le bonheur de ce monde. Si j'ai encore des jours heureux et tran-

L'APPEL

quilles, ce n'est plus qu'en compagnie de la résignation et de la conformité à la sainte volonté de Dieu. Sans ces deux compagnes qu'il a bien fallu, malgré toutes les répugnances, adopter enfin comme deux sœurs inséparables, je ne sais pas comment je pourrais supporter tout ce que j'ai eu de pénible dans ma vie, surtout dans ces derniers temps! Le bon Dieu l'a voulu, le bon Dieu le veut, le bon Dieu nous aime. Donc, tout ce qu'il permet est pour notre plus grand bien. Cette pensée toute seule m'a soutenue et me donnera encore la force d'accomplir jusqu'à la fin les sacrifices les plus cruels pour une mère.

« Puis quand un peu de courage sera revenu, je prierai Dieu. Mais, que dis-je ? Les larmes d'une mère sont une prière. O mon Dieu, vous le savez tout ce qu'elles vous demandent, ces larmes, pour ces chers enfants ! Qu'ils soient heureux aux dépens de mon bonheur et que leur bonheur soit sans mélange. Je ne t'aurais pas écrit ainsi, mon cher enfant, si toi-même ne m'avais forcée à le faire en me parlant dans toutes tes lettres du temps où il faudra faire le grand sacrifice, en te voyant partir... Je le vois bien ; tu veux, pour ainsi dire, nous familiariser avec cette pensée. Il y a dix-sept ans que, pour la première fois, tu me fis part du désir d'être missionnaire. Cette

vocation, demandée de si bonne heure et manifestée depuis de loin en loin, m'a souvent fort gonflé le cœur, quoique le moment fût encore loin de la réaliser.

« Maintenant que le jour avance, et qu'il paraît presque à l'horizon, je veux que tu saches bien que, si je ne fais rien pour le hâter, je ne fais rien pour le reculer. Dieu ne peut pas demander plus de moi. »

Des sentiments si beaux, et trop rares chez des mères chrétiennes, étaient bien faits, tout en déchirant le cœur aimant du fils, pour consoler le religieux et calmer son impatience.

En attendant, le Père Delpech était chargé de soixante-quatre enfants. « Je te recommande bien mes soixante-quatre petits anges, écrivait-il à sa sœur religieuse ; c'est de la cire à mouler, mais, hélas, comme il fait pitié, le mouleur ! »

Le mouleur était le seul à se trouver maladroit. Il était au contraire d'une rare habileté. Sa principale industrie, pour gagner le cœur de ses élèves et les porter au bien, fut l'apostolat de la prière que le Père Henri Ramière organisait alors.

Le Père Delpech adopta d'abord pour lui cette dévotion comme compensation des retards apportés à son départ pour les missions ; il la fit ensuite

adopter par sa division, et il en obtenait des résultats merveilleux.

Des toiles superbes, brossées par lui, étaient exposées en étude à la fin du mois. Elles représentaient la Sainte-Vierge recevant du Père surveillant des ballots de privations et d'heures de silence, qui, transmis à Notre-Seigneur, se changeaient en pluie de grâces et se déversaient sur les pays infidèles. Il n'en fallait pas tant pour enflammer les enfants. Comme toutes les pratiques dont il avait une fois compris la valeur, l'apostolat par la prière resta cher au Père Delpech. Il en fit désormais un des pivots de son ministère, et ne se pardonnait pas d'avoir connu si tard, et si tard propagé, un moyen si puissant et si facile d'être apôtre.

Afin de mériter pourtant cette grâce de l'apostolat lointain, qu'il estimait plus que toute autre, le Père Delpech redoublait de générosité au service de Dieu. Sa santé s'en ressentit et ses parents s'en alarmèrent. « D'après l'entretien que j'ai eu avec papa, je vois bien, écrivait-il à sa mère, qu'il est rempli de préjugés sur mon compte. Je ruine ma santé par les veilles, les macérations, les flagellations, etc., hein ! hein ! cela me fait bien rire. Pauvre mère ! Si l'on accuse les Jésuites d'être de bons vivants, je ne pourrai pas, hélas, présenter

mes épaules ensanglantées et mes joues creuses pour attester le contraire. »

Répondre ainsi n'était pas répondre. En vérité, le surveillant de Sainte-Marie était fidèle à se flageller tous les soirs ; il regrettait de n'avoir pas la permission de se lever avant trois heures et demie et de se coucher après dix heures. Il était plus sincère quand il écrivait dans son journal, à la fin de l'année 1861 : « Elle est essoufflée, elle n'en peut plus, la bête ; elle tire la langue, mais ne te figure pas trop facilement que tu es rendu, hein! tant que tes deux jambes pourront te soutenir, dis : Je puis marcher ; tant que tu pourras brandir l'épée, dis : Je puis combattre ; alors du moins, tu pourras mourir. Actuellement, quel missionnaire tu ferais ! »

Un homme d'un dévouement si intelligent et si surnaturel devait être très aimé. Il le fut, et il semble même que Dieu augmentait autour de lui ce concours de sympathie afin qu'il lui fût plus malaisé d'en briser les liens quand il faudrait partir pour l'Inde. Il ne s'y méprenait pas.

« Ces affections de la nature sont maintenant plus vives que jamais, écrivait le Père Delpech dans son cahier de récollection mensuelle ; jamais je n'avais tant aimé ma famille, mes enfants, mes amis, mes connaissances. Oh ! je vois le plan de

Satan. Le misérable ! en livrant ces attaques à mes affections, il voudrait lier mon cœur aux créatures ; mais il n'a fait que l'aguerrir pour les futurs combats du missionnaire. Il me force à chercher au tabernacle ce que je n'y ai point encore trouvé assez : l'unique ami, l'ami qui me restera seul lorsque j'aurai tout quitté, père, mère, frères, sœurs, enfants, parents et connaissances. »

Car, tout en montant patiemment sa longue faction, le Père Delpech songeait toujours au départ.

Il écrivait à Xavier ces lignes énergiques :

« Je vois passer ici et partir pour des pays lointains d'heureux missionnaires. Et moi je reste, mon Xavier ; et pourtant on nous lit et on nous raconte que d'immenses pays s'ouvrent au zèle des apôtres, que des milliers d'idolâtres embrassent l'Évangile ; que Madagascar, la Chine, le Thibet, le Japon même, ouvrent enfin leurs portes ; que les missionnaires succombent épuisés sous le poids du travail.

« Là-bas, la foi n'a pas encore brillé ; et, depuis des siècles, elle illumine l'Europe. En Europe, chaque coin de terre a son prêtre, son monastère, son association pieuse ; là-bas, il y a des malheureux qui ne voient le missionnaire qu'une fois dans deux ans. Là le doux Jésus n'est pas encore

connu ; et depuis qu'il est mort pour tous les hommes, son corps, son sang, son âme et sa divinité habitent réellement au milieu de nos villes, de nos villages, de nos maisons, jusque dans nos poitrines.

« Et là-bas, jamais ils ne l'ont vu, jamais ils ne l'ont goûté et ils ne le verront jamais : l'enfer sera peut-être éternellement leur demeure !

« Oh ! Grand Dieu ! je me sens prêt à tous les sacrifices pour répondre à leur cri de détresse. Quel chrétien qui communie quelquefois ne se sentirait pas touché à cet appel de tant de millions d'infortunés, à cet appel de Jésus-Christ lui-même ! Arrière toutes les considérations d'intérêts temporels ! Non, non ; lorsque c'est Dieu qui nous pousse à défendre sa cause, jamais il n'abandonnera ceux qui se livreront à sa bonté infinie.

« Des mères envoient leurs enfants au milieu des hasards de la guerre pour défendre notre Saint Père le Pape. Elles en sont justement fières et elles ne meurent pas de douleur ; ici ce sont des millions d'âmes qu'il faut sauver, le drapeau de la foi qu'il faut planter, le démon qu'il faut écraser, et l'empire de l'Église, du Souverain Pontife, de Jésus-Christ, qu'il faut étendre jusqu'aux frontières du monde ; et il y aurait des mères qui

craindraient de mourir si leur fils, à la suite de Jésus-Christ, embrassait une si glorieuse carrière ! »

A ses parents il disait : « Oh ! chers parents, vous savez quel a été le cri de toute ma vie. Vous savez bien, lorsque Dieu propose à un père, à une mère, un sacrifice tel que celui-là, qu'il tient en réserve, pour prix de leur immense générosité, des bénédictions infinies en cette vie et en l'autre. Oh ! ne doutez pas du bon plaisir de Dieu : les raisons que j'ai données à Xavier sont assez fortes ; ne doutez pas surtout de sa bonté. Il est vrai que votre calice a été amer, cette année-ci ; mais courage, pauvre cher père et chère mère, nous ne vaincrons pas Jésus en générosité. »

La volonté de Dieu devenait trop évidente pour qu'on y résistât plus longtemps. Le Père Delpech était né pour être missionnaire ; son énergie de fer, son caractère enthousiaste, son éloquence naturelle, son goût pour les entreprises hardies, ses dons exceptionnels d'artiste le destinaient aux missions lointaines.

M. Delpech n'était pas homme à refuser à Dieu un sacrifice, si grand fût-il. Il s'était seulement défié de l'imagination de Victor. Quand il eut la conviction que sa vocation venait de Dieu, il dit son *fiat* sans amertume. Il n'y avait plus dès

lors qu'à donner le signal du départ. On le fixa aux prochaines vacances.

« Mon Xavier, écrivait aussitôt Victor, que le bon Dieu sanctifie mon immense joie; j'en ai maintenant l'assurance : à la fin de cette année, je partirai pour les missions des Indes. Je partirai ! O mon cher Xavier, remercie pour moi et avec moi notre aimable Sauveur !

« Anéanti sous le poids de ces innombrables bienfaits, je ne sais que faire pour lui être agréable. Offrons-lui, mon frère, offrons-lui le sacrifice de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes. Je lui donne ma vie. Mon cœur étroit, pressé par la joie, la reconnaissance, l'amour, ne peut exprimer ce qu'il éprouve. Il a comme perdu le sentiment.

« Je ne puis que pousser des cris de joie, que pleurer, que rire. Tu lis au fond de mon cœur et je n'ai pas besoin de te parler. Tu sais bien quel était le plan de ma vie tout entière.

« Notre unique ami Jésus, très bon et très puissant, m'a gracieusement aidé à le remplir jusqu'ici, et il vient de me donner une nouvelle preuve de sa confiance. Qu'il en soit mille fois béni ! Si tu veux, mon Xavier, nous mettrons en commun toutes les grâces que nous avons reçues de Dieu, depuis la grâce du baptême jusqu'à ce

jour et même au delà, et, aussi souvent que nous y penserons, nous lancerons vers le cœur de Jésus un cri de reconnaissance.

« Ce divin Cœur voyant notre impuissance et nos désirs ardents, remerciera lui-même son père céleste.

« Adieu, frère, prions pour que la nouvelle de mon départ, redoutée depuis si longtemps par notre père et notre mère, les trouve prêts et forts. »

Peu de jours après, il écrivait de nouveau à Xavier : « L'autre jour, j'ai porté la grande nouvelle à la famille attendrie ; j'ai déroulé devant elle avec enthousiasme les péripéties émouvantes de la vie présente et de la vie future, les déchirements de l'exil et de la séparation, les embrassements du retour et les joies sans fin de la patrie. Dans l'esquisse du départ et du retour du missionnaire, j'ai représenté toutes nos sœurs et notre jeune Édouard accourant des hauteurs du ciel au-devant de leur frère, levant bien haut le lis, emblème de leur virginité, comme si elles criaient dans leur joie qu'elles aussi peuvent partager le triomphe de leur frère, et se réjouir avec lui, puisqu'elles ont embrassé aussi la voie des sacrifices.

« Quoi qu'il en soit des autres, mon cher compagnon d'armes, depuis que je suis dans l'expec-

tative d'un prochain départ, je tâche de m'exercer au détachement et à la magnanimité envers un Dieu si libéral envers moi.

« Ma joie de l'autre jour s'est un peu calmée, et parfois, une larme amère vient mouiller ma paupière et j'entends, dans les profondeurs de mon cœur, des plaintes étouffées qui me font pressentir de cruels déchirements. Tout entier à mon Maduré actuel, je baise d'avance la main puissante de Dieu qui soumet à de fortes épreuves ceux qu'il veut grandement récompenser.

« Je viens de recevoir ta réponse, au milieu de mes travaux d'ornementation pour le mois de Marie. Hein ! j'ai délayé ma colle et mes couleurs avec mes larmes. Étaient-ce des larmes de joie ou de douleur, je n'en sais rien ; toujours est-il que ce n'étaient pas des larmes de découragement et de tristesse. Plus que jamais, mon Xavier, donnons-nous à notre ami Jésus. »

Ainsi s'était préparé l'holocauste : désirs, retards, consentement, tout avait été ménagé par Dieu de façon à mener toutes ces âmes au point voulu de générosité et de résignation.

« Plus j'avance dans mon pèlerinage, écrivait Victor, et plus je vois que je n'ai pas besoin de me mettre en peine et en souci pour l'heureux dénouement de tous les accidents qui semblent

couper ma route à l'horizon. J'approche ; ce que je croyais être un obstacle insurmontable est un puissant moyen de salut. »

Il ne restait plus qu'à briser les derniers liens. Chacun redoutait cette heure, mais tous s'y portaient avec ferveur.

III

L'APOTRE

I. — TRICHINOPOLY

Le 17 septembre 1863, le Père Delpech quittait Toulouse, convaincu qu'il ne reverrait plus les siens, d'autant plus qu'il voyait son père se courber de plus en plus sous le poids de la vie et des épreuves. « Je partirai sans crainte, avait-il écrit peu de temps auparavant à Xavier. Je partirai sans crainte et sans inquiétude. D'ailleurs, tu seras là, mon Xavier, auprès de ce père trop chéri, lorsqu'il abandonnera cette vallée de larmes ; tu me remplaceras, tu baiseras pour moi ce front vénérable ; tu donneras à l'âme héroïque de notre père une dernière consolation, tu lui diras un dernier adieu ! tu l'enverras au ciel ; et puis tu écriras au pauvre exilé sur des plages lointaines que désormais il n'a plus qu'à hâter sa course, qu'à fuir de ce misérable monde, puisqu'il n'a plus de père qu'au ciel. »

Avant de laisser Xavier, il lui remit encore un billet touchant destiné à être donné, au nom de Victor, à leur père quand celui-ci serait appelé par Dieu. Il y disait : « Je te bénis du plus pro-

fond de mon cœur, tendre père ; laisse sans regret et sans trouble cette terre d'exil. Bientôt nous irons tous te rejoindre dans le ciel. Ne te trouble pas à cause de nous ; le bon Dieu va nous servir de père. Dans quelques jours nous allons te revoir ; tu nous serreras tous et moi aussi sur ton cœur. Pars pour le ciel, tendre père ; c'est le rendez-vous de ton cher fils. »

Dieu laissait faire au père et au fils cet adieu sans retour, mais leurs pensées à tous deux devaient être très heureusement trompées.

A la tête d'une petite caravane de missionnaires, le Père Delpech s'embarquait à Londres, le 21 septembre, sur la *Reine-du-Sud*. A la hauteur du cap de Bonne-Espérance, que l'on doublait encore à cette époque, son navire fut saisi par un cyclone et sur le point de sombrer.

En cette passe terrible, le missionnaire artiste fit ce qu'on raconte aussi d'Horace Vernet. « Il y avait longtemps, raconte-t-il lui-même, que je désirais voir une tempête, pour juger un peu par moi-même de ce spectacle que tous les peintres et tous les poètes ont décrit de mille manières plus grandioses les unes que les autres. Sur le pont ! m'écriai-je. Allons jouir de la tempête et, si nous devons mourir, du moins, mourons en braves.

« Nous nous levons donc à la hâte en priant Dieu, et nous voilà sur le pont.

« Que te dire du spectacle que j'avais sous les yeux et que j'ai bien observé depuis le matin jusqu'à onze heures.

« Quatre matelots vigoureux avaient peine à tenir la barre. Les vagues furieuses nous faisaient pirouetter comme une paille, pendant qu'un vent effroyable nous chassait devant lui avec une rapidité telle que, sans voile et sans vapeur, nous filions douze nœuds à l'heure. Dans tout cela, il n'y avait d'effrayant que le vent et les vagues.

« Pour moi, voulant en avoir le cœur net, cramponné à un cordage, trempé jusqu'aux os, me moquant des peintres et des poètes, qui n'ont jamais assez d'éclairs, assez de tonnerre, de gouffres, ou de montagnes d'eau pour engloutir un équipage, j'examinais en artiste, et je priais en bon religieux. »

Une autre tempête eut lieu durant cette traversée, dont le Père Victor suivit les phases avec plus d'émotion, et dont il envoyait plus tard le récit à ses enfants de Sainte-Marie.

La *Reine-du-Sud* avait à bord comme premier officier un Irlandais qui s'était illustré à la guerre de Crimée, qui avait, depuis, sauvé du naufrage un navire de la Compagnie des Indes, et dont la

fortune aurait dû faire envie, s'il n'avait eu à se reprocher le pire des naufrages, celui de sa foi. Il avait, en effet, passé au protestantisme.

La grâce l'attendait sur la *Reine-du-Sud*. Quelle part le Père Delpech eut-il à sa conversion? Lui, dans son récit, l'attribue tout entière à l'influence de son compagnon, le Père de Séré, et aux exemples des religieuses Réparatrices qui se rendaient aussi dans l'Inde.

Toujours est-il que le jour de l'Immaculée-Conception, dans la petite cabine du missionnaire, l'officier faisait son abjuration, et que, devenu apôtre à son tour, il essayait de convertir encore le chirurgien du bord.

Cette conversion fut un baume appliqué au cœur saignant du missionnaire, car il saignait encore, son cœur. « Je t'avoue, écrivait-il à sa sœur durant la traversée, je t'avoue que j'ai éprouvé ces jours-ci des désolations intérieures, des dégoûts, des répugnances qui auraient été capables d'ébranler une vocation si cette vocation avait été humaine. Ces épreuves de l'âme, je les offrais à Notre-Seigneur, pour qu'il daignât sauver d'autres âmes. »

Le 15 décembre 1863, le Père Delpech arrivait à Trichinopoly, où l'attendait le meilleur des pères, Mgr Alexis Canoz, vicaire apostolique du Maduré.

La mission du Maduré, aujourd'hui évêché de Trichinopoly, s'étend de la rivière Cavery au cap Comorin et des Ghattes jusqu'au golfe de Bengale. Elle avait été constituée en vicariat apostolique et rendue à la Compagnie de Jésus en 1837. Mgr Canoz en était le supérieur depuis 1844, et l'évêque depuis 1847.

De grands fléaux travaillaient cette mission, dont la suppression de la Compagnie de Jésus, au siècle précédent, avait amené la ruine. En dépit du concordat signé en 1857, entre le Saint-Siège et le roi de Portugal, d'inextricables difficultés provenaient sans cesse de la double juridiction exercée sur le même territoire par les vicaires apostoliques et l'archevêque de Goa. La lutte contre le paganisme s'y compliquait d'attaques incessantes du protestantisme. Un climat de feu et encore insuffisamment connu faisait, parmi les missionnaires, des victimes, que plus d'expérience aurait pu sauver. Enfin, pour résister à tant d'agressions et évangéliser tant d'âmes, la mission, en 1863, ne comptait que quarante-trois prêtres. C'était un champ de bataille fait pour des vaillants.

Le Père Delpech arrivait dans l'Inde peu de jours avant la Noël. Une de ses premières lettres reflète les impressions que lui cause cette fête :

LE DÉPART (Victor et Xavier Delpech)

« Sans doute, tout est bien pauvre dans notre église cathédrale ; nos tapis sont un peu vieux, nos dorures un peu ternes, nos enfants de chœur un peu noirs, nos chants un peu discordants ; eh bien ! mon Xavier, c'est égal, malgré toutes ces lacunes, qu'elles ont été grandioses et touchantes nos fêtes de Noël, de l'Épiphanie et de la première Communion !

« Les Indiens sont semblables aux gens simples de nos campagnes, et cependant, malgré cette simplicité d'enfant, ils sont intelligents et très ingénieux. Ils ont des peintres en miniature et des sculpteurs qui en remontreraient à beaucoup de nos barbouilleurs français.

« L'on profite de cette simplicité et de leur passion pour les images et les statues, afin de faire entrer par les yeux jusqu'à leur cœur les vérités de notre sainte religion.

« A Noël, à la messe de Minuit, au moment de l'élévation, c'est l'Enfant Jésus qui apparaît tout à coup au milieu des flots de lumière, au-dessus du tabernacle.

« Alors, on entend de tous côtés des cris de joie et d'admiration ; de toutes les poitrines sortent des prières ferventes, et chacun, sans s'occuper du voisin, les exprime de son mieux, par ses soupirs, par ses gestes, par ses cris suppliants. Ce

moment a quelque chose de sublime! Le lendemain matin, je fus chargé de servir d'assistant au prêtre qui va, en grande solennité, porter l'Enfant Jésus à la magnifique crèche qu'on lui a préparée.

« Cette crèche se trouvait hors de l'église, dans un hangar approprié pour la circonstance. Les murs étaient décorés de tableaux représentant les figures de l'Ancien et du Nouveau Testament.

« Le toit de bambou, transformé en voûte au moyen d'une tenture, était d'un rouge éclatant rehaussé de draperies jaunes. Au fond de la salle, tout le spectacle de nos belles crèches de France : grands transparents représentant le ciel; au-dessous de cette Gloire, au milieu d'un groupe d'arbrisseaux, la Sainte Famille, avec les deux animaux traditionnels; puis les bergers à la face rubiconde et joyeuse; enfin, sur la cime d'une montagne rocailleuse, le long d'un sentier qui venait mourir à l'entrée de la grotte, les rois mages avec leur escorte.

« Mon cher Xavier, comment décrire notre procession de l'église à la crèche? Une foule compacte! Des gens prosternés par terre! On ne peut faire un pas, à moins que les catéchistes vigoureux qui nous servent d'avant-garde, ne crient, ne poussent et même n'administrent de temps en temps

quelques coups paternels, dont l'effet est bientôt oublié, au milieu de l'enthousiasme général. Comme nous ne sommes plus dans l'église, chacun donne un libre cours à la manifestation bruyante de sa joie et de sa prière. Et je te laisse à penser quel concert! Sans compter que, devant l'Enfant Jésus, marche la musique de nos chrétiens, c'est-à-dire les fifres, les tambourins, les cymbales et la grosse caisse.

« En revanche, hier, je suis monté sur le grand rocher du Diable qui domine notre collège. On peut dire que c'est la citadelle de Satan. Là se dresse un sanctuaire impénétrable aux profanes, théâtre d'orgies infâmes, de pratiques abominables.

« Partout, dans cette longue ascension, l'œil rencontre l'image de la bête, et cette bête dégoûtante reçoit les prostrations serviles d'une multitude d'hommes créés à l'image de Dieu.

« Ces hommes faits pour connaître, aimer et servir un Dieu de bonté et de sainteté, se courbent honteusement sous le joug d'un démon tyrannique qui se plaît à avilir leur caractère d'homme en affectant lui-même, dans les idoles qui le représentent, les formes les plus hideuses et les plus animales.

« Mon cœur est brisé de douleur en pensant

que, dans la seule ville de Trichinopoly, plus de cinquante mille païens vivent et meurent dans cette religion d'absurdité et de terreur. Ils meurent, et nous n'avons pas les moyens de les secourir. Les hommes, les ressources, nous manquent. La sainteté aussi sans doute. Pour ma part, je reconnais, avec joie, oui, avec joie, que j'ai d'immenses progrès à faire. Jamais je ne l'avais si bien vu; je comprends maintenant combien il est doux d'aimer Dieu et il me semble que je ne l'avais jamais aimé jusqu'ici.

« Je comprends que, si je veux convertir et sauver ces âmes malheureuses, il faut prendre en main la cause de Notre Seigneur Jésus-Christ, il faut que je sois un saint.

« Restez, restez, vous autres, dans les campagnes de notre France, où l'œil ne peut embrasser une lieue sans rencontrer le clocher béni de quelque sanctuaire; restez, prêtres innombrables, dans les paroisses de vos diocèses et travaillez avec un zèle infatigable à la gloire de Dieu.

« Mon Xavier, reste, toi aussi, dans ce pays chéri de Dieu, puisque telle est ta vocation; cultive, toi aussi, le petit coin de terre que te donnera le père de famille.

« Encourage-toi (ou décourage-toi, hélas!) de l'exemple des trente-cinq mille ouvriers qui cul-

tivent en même temps que toi ce pays fortuné qu'on appelle la France.

« Si la maladie ou la mort vient arrêter ton bras, sois sans inquiétude! Voilà, à la limite de ta paroisse, sur le seuil de nos grands séminaires, au foyer des familles catholiques, et, au besoin, sous le toit des monastères, voilà des hommes vigoureux qui n'attendent que ton cri de détresse pour prendre ta place et continuer et perfectionner même ton œuvre. Dors en paix, en attendant la résurrection.

« Pour moi, dussé-je, à la sueur de mon front, à travers mille dangers, oublié de ma famille et de mes nombreux amis, dussé-je refaire les six mille lieues que je viens de parcourir pour évangéliser ces pays inconnus, y affermir ceux qui sont déjà chrétiens, y convertir les millions d'idolâtres qui gémissent sous l'esclavage du démon, je les referai avec la grâce de Dieu, sans murmurer de mon délaissement. »

Le Père Victor demeura dix mois à Trichinopoly pour s'acclimater et apprendre le tamoul. Les chaleurs torrides de la plaine, les difficultés d'une langue déconcertante pour sa mémoire très ingrate, les privations et les souffrances, l'éprouvaient sans l'abattre. Artiste, il trouvait au paysage des splendeurs qui le ravissaient. « Il ne

manque rien, écrivait-il à Xavier, il ne manque rien aux souhaits de l'artiste le plus original de tous les originaux » ; surtout, âme éprise de Dieu, il lui semblait que, dans le désert des affections humaines, Dieu s'approchait plus près de lui, et il pouvait écrire :

« Il y avait longtemps, mon cher Xavier, que je n'avais pas fait d'actions de grâces après la communion aussi ardentes que celles qui émeuvent mon âme tous les matins... Il faut que je sois bien petit par moi-même. Je vois autour de moi les autres souffrir, moralement et physiquement, des maux incroyables. Il faut qu'ils soient bien énergiques dans leur charité. Et, tandis que je n'ai presque rien à souffrir, mon tendre ami m'inonde de consolation sensible. »

Quand Victor sera devenu fort, son ami divin le sèvrera de ces consolations; en ce moment il les lui fallait, lui-même le reconnaissait :

« Ce que je souffre est insignifiant, et pourtant je sens bien que, si Dieu ne me soutenait, je laisserais là cette route de sacrifice. »

Loin de la laisser, il apprenait chaque jour à pénétrer davantage dans cette route du sacrifice et de l'anéantissement qui seule mène à l'amour.

Ses lettres se ressentaient de cette ascension morale, et ses amis laissés en France pouvaient

ainsi en suivre de loin les rapides progrès. Sauf quand il écrivait à quelques bienfaiteurs, le Père Delpech ne racontait guère dans ses lettres d'histoires pittoresques. Il disait à Xavier :

« Je viens de passer quinze jours au milieu de la tribu des Odéages, dans une chrétienté qui compte de nombreux villages. J'aurais envie de vivre un peu avec toi en te racontant les singulières impressions de ton cher Victor dans ce premier voyage ; mais, bon Xavier, outre que nous ferons bien pour notre avancement dans la perfection de sacrifier ces histoires vaines pour nous entretenir de notre unique ami, tu pourras les lire dans les lettres que j'écris à d'autres personnes avec lesquelles je ne suis pas aussi libre qu'avec toi. »

« Chère mère, disait-il à sa mère, à te parler franchement, il n'y a rien de plus fastidieux pour moi que d'écrire une lettre pour la seule curiosité. Le prêtre, le religieux surtout, doit tendre dans ses moindres actions à la plus grande gloire de Dieu. Lorsqu'on en prend l'habitude, ce n'est plus un travail : cela devient une seconde nature, un bonheur ineffable. »

Aussi, quand il écrivait à de vrais intimes, surtout à son frère, si digne de le comprendre, omettant tout détail sur sa vie, il ne savait que se

perdre en épanchements séraphiques sur la beauté de Dieu, la ridicule laideur de ce qui n'est pas lui, et la lutte, la lutte acharnée qu'il fallait livrer à la nature.

On ne se lasse pas de lire de telles lettres et on ne se lasserait point de les citer.

Il écrit à sa mère : « Dieu vous aime puisqu'il vous éprouve. J'ai remarqué qu'à force de s'étendre de temps en temps sur la croix, on finit par le faire sans crainte ; on arrive même à s'habituer un peu à cette position ; il y en a même qui finissent par y dormir à l'aise, et si bien à l'aise, qu'ils se trouvent mal partout ailleurs, à moins pourtant que ce ne soit au ciel. Le ciel ! ah ! quel baume à toutes les déchirures que nous font les épines de la croix !

« Le ciel ! rien n'est amer, lorsque le cœur saturé de dégoût regarde le ciel. Aussi la mort seule m'est douce. La mort n'a rien qui m'épouvante ; ni pour moi ni pour mes amis, elle ne sera pas un châtiment.

« Elle sera la fin des larmes, la fin de l'exil, la fin des séparations, la fin des déchirements, le commencement de la vie, de l'aurore éternelle. Je l'aime tant cette mort bienheureuse, que je veux mourir chaque jour. Je la désire avec tant d'ardeur cette union délicieuse, que je ne puis

cesser un seul instant de m'unir à mon unique ami, à mon aimable compagnon, au divin Jésus.

« Ici-bas, qu'il soit le centre de toutes nos affections, notre consolateur, notre confident, notre Providence, notre conseiller, notre ciel ! Plus nous l'aurons connu avec l'intimité naïve d'un ami avec un ami, dans cette vallée de larmes, où notre pauvre âme a si souvent besoin de se verser dans un autre cœur qui l'aime, plus nous le connaîtrons au ciel. »

Et à Xavier :

« Celui qui se prépare à être missionnaire trouvera tout ce qu'il doit savoir, éprouver et pratiquer dans la Sainte Eucharistie. J'avais des doutes l'année dernière ; des doutes, non, des aridités inexplicables, des voiles épais jetés entre moi et le divin Sacrement.

« Quel changement ! Je vois bien maintenant ce à quoi voulait me préparer notre unique ami par cette guerre intestine. Ce n'est pas lui qui me faisait la guerre, mais il se cachait et il permettait au démon de porter chez moi le trouble et l'angoisse. L'ennemi s'est pris honteusement dans ses propres embûches.

« Que ne puis-je te donner une partie des consolations ineffables qui inondent mon âme, au milieu des immenses sacrifices que je suis obligé

de renouveler chaque jour! C'est grâce à cette assistance de mon unique ami que je persisterai jusqu'à la fin dans des vocations aussi guerrières que celles que j'ai embrassées de religieux et de missionnaire.

« Je ne puis m'arrêter à t'expliquer la contradiction apparente de ces deux états de mon âme, la consolation et la guerre. En deux mots : plus l'animal est serré de près, réduit aux abois, terrassé, étranglé, plus il se tord, affamé de ce qu'il aime, saturé de ce qu'il abhorre ; plus aussi la partie supérieure de l'âme est illuminée et fortifiée, si bien qu'elle ose accepter sans défaillance la perspective d'une longue vie. »

II. — VALLAM

Le Père Delpech savait assez de tamoul, surtout sa foi surnaturelle avait assez grandi à Trichinopoly, pour qu'on pût le lancer en pleine mêlée.

Le 18 juillet 1864, il était désigné pour administrer le pangou (chrétienté) de Vallam. Ce pangou comptait, dans un rayon de dix lieues, quatre-vingts villages importants dont le principal était Vallam.

Les païens, en très grand nombre, y entretenaient de célèbres pagodes. Les protestants y

étaient, eux aussi, fort nombreux, et possédaient notamment à Vallam une vaste école salariée par le gouvernement et grand foyer d'indifférence religieuse.

L'administration de Vallam allait causer au Père Delpech un grand sacrifice. Rien n'était plus pauvre que les nombreux villages de ce pangou perdus au milieu des bois, des rizières ou des landes incultes. La chapelle, quand il y en avait une, n'était qu'une hutte de terre et de paille, souvent sans porte. Un bloc de terre y tenait lieu d'autel. Les lézardes des murs abritaient des serpents, des chauves-souris et des fourmis blanches. On ne pouvait laisser de tabernacle en de telles chapelles. Dans ce désert, où il s'était enfoncé par amour pour Notre-Seigneur, le missionnaire se devait donc séparer encore de son dernier ami. Aucune séparation ne pouvait plus coûter au cœur fervent du Père Delpech.

« Il y a longtemps, écrit-il à cette occasion dans son journal, que je n'avais fait un sacrifice semblable à celui que j'ai accompli hier et ce matin. Ne pas vivre en compagnie de Notre Seigneur Jésus-Christ sous le même toit, ne pouvoir le visiter dans mes peines, dans mes joies, lui parler et entendre ses réponses. Ah ! je croyais, en quittant tout, pouvoir me réserver ce seul et dernier trésor ! il faut y

renoncer aussi. Cette pensée m'accable et me laisse muet d'étourdissement. J'entends dans la sentine de mon cœur le mugissement de mes passions d'orgueil et d'indépendance qui profitent de ce coup porté à mes affections pour secouer leurs chaînes et fomenter la révolte. Mon âme, attachée à Jésus comme à son unique ami, gémit et se désespère, à la pensée qu'il lui faudra encore rompre cette douce union. Elle hésite pour la première fois à faire ce sacrifice.

« Elle ne peut se figurer qu'il puisse se réaliser. Ah ! que de larmes amères elle a versées ! mais ce matin Jésus m'a consolé, mon orgueil s'est courbé. »

Dur à lui-même, comme sa santé de fer le lui permettait encore impunément, le Père Delpech profitait de son isolement de Vallam pour y vivre de rien, et pour y réaliser ses rêves trop imprudents de dénûment absolu. Il garda plusieurs années l'habitude de marcher nu-pieds comme les Indiens, jusqu'à ce que, ayant été piqué par un scorpion, et, par suite, étant tombé gravement malade, il dut reprendre des chaussures qu'il portait sans bas.

Une lettre à ses parents nous permet d'assister à une de ses administrations de village :

« J'allais dernièrement dans un village de la

caste des Odéages dont le chef, vieillard respectable, a l'habitude de faire tous les ans chez le missionnaire les exercices de saint Ignace. L'arrivée du Père met tout le village en branle. Les chefs de famille viennent au-devant de lui et lui font escorte. Sur son passage, hommes, femmes, enfants, sortent des maisons, se jettent à deux genoux, inclinent le front jusqu'à terre, joignent les mains au-dessus de la tête et crient de tous leurs poumons : « Maître ! maître ! gloire à Notre Seigneur Jésus-Christ ! » A chacun le Père répond : « Sois béni. » Il fait une croix sur le front des petits enfants, il compte les souffrances, il se réjouit avec les joyeux, à tous il donne à l'église une solennelle bénédiction. Puis commencent les baptêmes, les extrêmes-onctions, les confessions, la messe et les communions. Ici les enfants assis en cercle apprennent les prières et le catéchisme à force de les rabâcher en chantant à tue-tête sous la direction du plus habile.

« Quel vacarme ! là les chicaneurs sont à discuter leur procès devant le tribunal des chefs. Chacun se sert d'avocat à lui-même. Chacun crie pour son propre compte, juges, accusés, témoins, tous à la fois. Que voulez-vous, c'est un préambule indispensable. C'est alors, lorsqu'ils s'en sont bien donné pendant deux ou trois heures, lorsque

leur gorge ou leur chicane sont à bout de voix et de raisons, c'est alors que le Père vient prendre place au tribunal.

« Tout le monde se tait, la cause est claire ; elle est vite jugée. Voleurs, ivrognes, etc., etc., sont vite convaincus. Leur empressement à se punir eux-mêmes de leurs vices ou de leurs crimes est une preuve de leur bonne volonté et leur fait pardonner bien des faiblesses. Partout enfin dans le village s'exercent les œuvres de miséricorde.

« Si cette visite tombe un dimanche, alors vous voyez venir les pauvres des environs, ceux qui n'ont ni coin de terre, ni foyer, ni riz, ni toile ; ceux qui sont accablés par une vieillesse sans appui ou minés par une maladie sans remède.

« Ah ! quel déchirant spectacle ! Le missionnaire parcourt avec délices les rangs de ces infortunés ; il donne à tous une petite aumône, il donne ce petit sou, chers parents et chers amis, que vous jetez chaque semaine dans la bourse de la Propagation de la foi.

« C'est à lui que l'on baise les mains ; mais il vous renvoie toutes les bénédictions de ces malheureuses créatures, qui vous doivent, à vous plus qu'à lui, et la vie du corps et la vie de l'âme. »

Homme aux décisions promptes et absolues, le Père souffrait plus qu'un autre de l'apathie de

ses chrétiens; mais, dans sa paternelle susceptibilité, il n'aimait pas qu'on fût sévère pour eux.

« Une parole m'a blessé au cœur, écrit-il dans son journal intime, non pas dans mon amour-propre mais dans l'affection que j'éprouve pour mes enfants. J'ai quitté mon père, ma mère, mes frères et tout, par amour pour eux, et maintenant j'entends dire : « Ce sont des brutes incapables d'entendre et d'aimer la bonne nouvelle. Quand on est nouveau missionnaire, on est brûlant de zèle pour la conversion des païens, on saisit toutes les occasions de les attirer, puis on reconnaît qu'on n'en peut rien tirer; ce sont des brutes ! » Mon Dieu, je ne prétends juger personne ; peut-être que celui qui disait cela parlait bien ; mais pourtant, mon divin Jésus, je vous supplie de me faire parler autrement, non seulement maintenant, mais aussi dans la suite ; donnez-moi le zèle dévoué, vigilant, saint, non seulement au commencement de mon apostolat, mais aussi au milieu et à la fin de la bataille que je vais engager contre l'enfer. Ce sont des brutes ! Eh, mon Dieu, c'était bien là en effet l'idée que je me faisais en Europe des hommes esclaves du diable.

« Et comment pourraient-ils être autre chose que des brutes, sans la foi et avec Satan ? saint Paul

nous en a bien avertis. Mais aussi saint Paul nous a prouvé, par son exemple de zèle persévérant, que l'on pouvait triompher de cette brutalité. Saint Paul était zélé d'abord pour lui-même, mourant chaque jour au vieil homme qui est brute, pour vivre au nouveau qui est esprit. Si tu meurs ainsi chaque jour, toi, pour laisser vivre Jésus-Christ en toi, tu peux espérer triompher de la brutalité dans les autres hommes, au nom du cœur très aimant, très puissant, très doux et très humble de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Ce qui faisait les délices du Père Delpech, c'était ce qui en eût rebuté d'autres, la misère de ses enfants, misère que Dieu parfois soulageait miraculeusement.

Il écrivait à son frère : « Il est doux d'être malheureux avec les malheureux, pauvre avec les pauvres. C'est un bonheur que je me passe maintenant dans de larges proportions en portant la bonne nouvelle à mes misérables Indiens. Oh ! quelles délices l'on goûte dans ces cases que les riches de notre France ne voudraient pas accepter pour le chenil de leur meute de chasse !

« Oh ! que l'on est près de notre doux Maître, lorsqu'on serre entre ses bras, seul, sans témoins que les anges, ces créatures qui n'ont pas même un peu de paille pour y tourner et retourner leur

SOUVENIRS DE LA PREMIÈRE TRAVERSÉE

vieillesse décrépite et leurs ulcères épouvantables ! Pour le missionnaire, les extrêmes-onctions sont un moyen fréquent de visiter, d'instruire les familles et les villages ; car ici, l'on n'a pas de faculté de médecine ; le pauvre patient, au lieu de se tordre sous le scalpel du chirurgien, se tord et languit sans aucun soulagement sous l'action d'un mal insignifiant peut-être, qui va se compliquant de jour en jour, faute d'une tisane donnée à temps.

« L'autre jour, par exemple, l'on m'envoya à plusieurs milles, dans la tribu des Odéages, porter l'extrême-onction à un jeune homme de quinze à seize ans. Ce pauvre enfant était une plaie de la tête aux pieds. Un pus dégoûtant jetait autour de lui une odeur empestée. Mais son âme, oh ! qu'elle était belle ! O patience ! O résignation ! Toute la famille de ce petit martyr, prosternée le front dans la poussière, à la mode asiatique, répondait d'une voix larmoyante aux prières que récitait le plus instruit.

« Puis, d'un ton solennel, le prêtre prononçait les oraisons de l'Église, il faisait les fonctions sacrées, il engageait les membres de la famille à prier pour le malade et avec lui. Enfin, avant de se retirer, comme le prescrit le rituel, il donnait sa bénédiction à l'assistance.

« Alors, ces braves Indiens étendent les bras, ils ouvrent de larges mains ; ils font avec leurs lèvres le bruit que fait un enfant pour sucer un fruit savoureux ; en un mot, on dirait qu'ils voient de leurs yeux et qu'ils goûtent de leurs lèvres les grâces de Notre-Seigneur, dont le canal est la main du prêtre.

« J'avais le cœur navré de voir mon jeune Pierre — c'était le nom du malade — languir ainsi dans son affreuse maladie, sans autre remède que la patience.

« Je lui donnai ce que les Indiens appellent énergiquement *le bien*, c'est-à-dire l'Eucharistie. De plus, un de nos Pères m'avait donné une fiole de l'huile de M. Dupont, de Tours. Je dis donc à Pierre : « Mon bon Pierre, tu vois que tu n'as plus « d'autre espoir qu'en Notre Seigneur Jésus-Christ, « pas d'autre ami, pas d'autre médecin ; tu sais « que Jésus-Christ peut te guérir si tu as la foi. » — Jugez si ce pauvre jeune homme avait la foi ! — « Promets seulement à Notre-Seigneur, si tu « guéris, de venir le voir dans son église, de te « confesser et de communier. » Notre homme ne balança pas, comme vous comprenez, et je lui fis, avec de l'huile de ce saint homme, trois ou quatre croix là où l'ulcère paraissait le plus rebutant.

« Notre-Seigneur donne la santé comme la ma-

ladie ; j'ai appris avec bonheur, quinze jours après, que notre Pierre était guéri.

« Je remarque, depuis que je suis dans le ministère, que les pauvres et les simples sont bien les premiers dans le royaume du Père de famille. Oh! combien déjà j'en ai vu mourir de ces âmes fortunées, purifiées par les douleurs d'ici-bas, avides du repos céleste ! Quelles délices on goûte à rester longtemps auprès de ces enfants chéris qui vont partir pour la patrie !

« Alors, Xavier, seul à seul avec mes amis, je leur parle à cœur ouvert des joies du ciel, des travaux de la vie passée, des peines sanctifiées, du bonheur qui va commencer, et nous pleurons ensemble de joie. »

Il disait, un autre jour :

« Aujourd'hui, j'ai fait un festin délicieux, j'ai servi un pauvre aveugle, un homme simple et patient. Oh ! quelles délices que l'apparition du bien-aimé en la personne de ce pauvre ! »

Cette charité du Père Delpech allait aisément jusqu'à l'héroïsme. Un jour, un de ses frères parlant fort bien l'anglais, était appelé près d'un marin saisi d'un cas foudroyant de choléra. Ce missionnaire était un nouveau venu, et, encore inexpérimenté, il voulut porter le saint viatique à son malade. Le Père Delpech, prévoyant sans

doute quelque accident, s'offre à l'accompagner. Le malade avait à peine reçu les saintes Espèces qu'il est pris d'affreux vomissements, et, comme le missionnaire cherchait avec inquiétude si la sainte hostie n'avait pas été rejetée, le Père Delpech, croyant la reconnaître, s'en empare, et avant qu'on ait pu l'en empêcher, il l'avale.

Dieu seul sait à combien d'excès analogues s'est livré l'ardent missionnaire.

Aussi bien l'héroïsme de sa vie n'était pas dans ces actes fortuits, mais dans sa poursuite obstinée de la perfection, dans son application assidue à l'oraison. Ses courses incessantes n'empêchaient pas le Père Delpech de marquer les résultats de chacun de ses examens de conscience, de noter chaque jour les résultats de son oraison, de chercher à rendre parfaites ses moindres actions, et nous l'admirons davantage dans cette indéfectible constance, que lorsque, en un moment de ferveur, il baise les ulcères d'un malade.

D'autant plus que cette recherche de l'amour divin ne se faisait pas sans douleur. Au séminaire, Victor n'avait guère eu que des consolations. Mais le temps était venu de lui servir un plus viril aliment. L'homme qui n'a pas souffert ne sait rien, et Dieu commençait à apprendre au Père à beaucoup souffrir. Il entendait déjà gémir en lui

toutes les notes de la désolation purificatrice ; il ressentait les douloureuses convulsions de la nature agonisante.

« Dans les terribles convulsions de son agonie, écrivait-il, l'animal livre au missionnaire des combats acharnés. Combats au dedans, combats au dehors ; dégoûts amers de la part des créatures ; attaches délicieuses vers une palme que je n'ai pas encore méritée. Ah ! que toutes ces choses sont mystérieuses ! Lorsque j'étais au collège ou au grand séminaire, je n'aurais pas soupçonné que les voies de l'obéissance, de l'humilité et de la perfection étaient si contraires à toutes mes prévisions. Cependant, avant de sortir du noviciat, j'écrivais sur une feuille de retraite un idéal d'avenir le plus nauséabond que je pus imaginer, soit pour le corps, soit surtout pour la mortification du cœur. Eh bien ! me dis-je, cette vie commune, les mortifications du cœur, es-tu prêt à tout accepter à l'avenir ? Oui. Et je dis adieu à la retraite pour entrer en lice, et l'épouvantable lutte commença, et la bataille dure encore, mon cher Xavier, et le pauvre soldat, couvert de sueur, harassé de fatigue, aspire sans relâche vers la palme, vers la patrie, vers le repos. Et son plan se réalise avec une exacte précision, et en même temps son cri d'amour, son cri de guerre

se fait toujours entendre, au milieu de la mêlée : « Cœur de Jésus brûlant d'amour pour nous, enflammez-nous d'amour pour vous ; *Amplius, Domine, amplius; auge patientiam, auge amorem*[1]. »

A sa demande, Dieu allait augmenter ses épreuves. Mme Delpech, on l'a vu, avait vaillamment accepté le départ de son fils pour les missions. La grande chrétienne n'en était pas à marchander à Dieu un sacrifice. Mais avec un tel fils, qui était devenu son conseiller, son soutien, et qu'elle vénérait comme un saint, elle sentit qu'elle perdait la moitié d'elle-même. Dès lors, il fut visible que sa santé, toujours délicate, allait en déclinant, et bientôt elle succomba sans se plaindre en baisant avec amour la croix qui l'accablait.

Cette sainte femme mourait en effet inopinément le 25 juillet 1864, aux eaux de Silvanez, dans l'Aveyron, où elle s'était rendue avec ses plus jeunes filles. L'abbé Xavier, alors simple minoré, envoyé en toute hâte par son père, n'arriva que pour assister à l'agonie de sa mère et l'entendre répéter avec insistance dans son délire le nom de son cher missionnaire. Sa dépouille, ramenée à Villeneuve, fut la première ensevelie

1. « Davantage Seigneur, davantage. Augmentez ma patience et mon amour. »

dans le tombeau que le vénérable doyen venait d'élever pour la famille, et l'ornement qui servit à la messe de ses funérailles était son dernier travail, destiné à Victor.

L'on n'était pas sans inquiétude, à Villeneuve, sur la façon dont le Père Delpech recevrait ce coup si inattendu. On craignait qu'il ne lui fût trop douloureux. Mais Dieu s'était chargé de préparer son missionnaire et de le consoler d'une façon merveilleuse, à laquelle le Père Delpech ne fait, dans ses lettres, que de vagues allusions.

Depuis longtemps il avait été intérieurement averti de ce sacrifice, qui lui était présenté comme un bonheur. Puis, il fut longtemps favorisé d'une sorte de présence sensible de sa mère qui le combla de joie. C'est à sa sœur Joséphine qu'il écrivit le plus explicitement sur cet événement.

« Tu me dis que, dans sa dernière maladie, notre mère me voyait sans cesse, m'appelait et semblait se réjouir avec moi. Eh bien, sache que ces rêves, que ces visions de la mère du missionnaire, ne sont plus des rêves, mais une réalité ; ce ne sont plus les déchirements du cœur maternel en face du sacrifice, mais ce sont les délicieux embrassements d'une mère qui n'a rien refusé à Dieu, et d'un fils qui, au lieu de tout perdre, *a tout retrouvé ; a tout retrouvé*, je te le répète,

car je veux que tu me comprennes bien sans que je m'explique davantage sur une faveur de Dieu dont je suis tout à fait indigne.

« Notre mère nous a quittés ; ce n'est que pour venir auprès de moi... Une partie de son bonheur a été de me voir, et sa présence m'a rempli d'une joie indicible. »

III. — VADAKENKOULAM

Le Père Delpech était depuis huit mois dans le pangou de Vallam, quand il reçut l'ordre de partir sans retard pour Vadakenkoulam, grand village situé au pied des Ghattes, à l'extrémité méridionale de la Mission. C'est dans ce poste, dix-huit ans plus tard, qu'il devait mourir. C'est dans ce poste que des discordes entre ses chrétiens devaient l'abreuver des pires souffrances, les plus intolérables pour sa franche nature.

Le chemin de fer qui relie Trichinopoly au sud n'existait pas encore. Ce n'est qu'après huit longues journées de char à bœufs que le Père Delpech parvint à son nouveau poste.

La pensée de Dieu et les beautés qu'il savait découvrir dans le paysage avaient rendu agréable au saint artiste cet insupportable voyage.

Quant aux luttes qui l'attendaient dans le sud,

le récit suivant envoyé à ses parents nous en donne une idée assez pittoresque.

« J'arrive d'une expédition au village de Saint-Léon (ou du Lion). Dans ce village se trouvent en présence deux tribus fort anciennes dans l'Inde, celle des Sanards qui cultive le palmier, et celle des Paravers qui a pour spécialité de pêcher le poisson de mer et de le vendre dans l'intérieur des terres. L'une et l'autre querelleuses et têtues, *inde bella et lites*. Vingt ou trente ans de rixes interminables avaient fait du village de Saint-Léon la croix des missionnaires, croix lourde et amère, car la mort est plus douce que les procès et les chicanes de la mauvaise foi. Or mon cher compagnon, dont j'avais déjà admiré le pouvoir pacificateur, vient de concilier les deux partis, au grand contentement de tout le monde, même des plus acharnés. Ils ont fabriqué une caisse pour le futur trésor, caisse à trois clés, pour prévenir toute rapine ; enfin on a nommé teneurs des comptes trois Kattalécaren (de *caren*, particule indiquant un état, une fonction quelconque, et *Kattalé* qui veut dire loi, ordonnance, règlement,) — et un covilpoullé, — (de *covil*, église, *poullé*, enfant), c'est-à-dire homme de l'Église, chargé de réciter les prières, d'avertir le Père des abus ou des infractions. Lorsque la paix a été sanctionnée

et affermie par l'administration des sacrements, lorsque le dimanche a réuni toute la population dans la petite église de Saint-Antoine de Padoue (église à ciel ouvert, car la voûte s'est écroulée depuis près de dix ans, et, malgré les feuilles de palmier qui la remplacent, on y jouit encore du soleil ou de la pluie, et on en jouira longtemps). Je disais donc qu'au beau moment où tout mon monde était là, au pied de l'autel, j'ai tout à coup exhibé deux des magnifiques tableaux que des mains inconnues, mais habiles et pieuses, ont composés et envoyés ici. Ah ! quelle joie ! Mais quel fut mon embarras en examinant et en plaçant moi-même les deux tableaux en vue de la foule, lorsque je m'aperçus qu'ils représentaient le même sujet : un ange gardien étendant ses blanches ailes sur un enfant endormi. Il n'y avait pas moyen de découvrir grande différence, sinon que l'un regardait le ciel, l'autre avait les yeux abaissés sur l'enfant. Un éclair traversa mon esprit ; en face de ces deux tribus si turbulentes hier, et aujourd'hui si pacifiquement assises l'une à droite, l'autre à gauche de l'autel, auprès des anges et du Maître des anges : « Enfants ! leur dis-je, « aujourd'hui le Sauveur a béni votre alliance ; « je veux que ces tableaux soient le mémorial de « votre réconciliation. Les anges gardiens sont les

« témoins de vos promesses ; soyez dévots aux « anges gardiens et ils vous conserveront la paix.

« Sanards ! voici votre ange gardien ; comme « vous autres, il regarde en haut pour voir si votre « cœur, semblable à un palmier élevé, porte des « fruits dignes du ciel.

« Paravers ! voilà votre ange gardien à vous « autres. Il a les yeux fixés en bas, comme vous, « pour voir le danger, le prévenir et saisir votre « âme au moment favorable. Soyez toujours en « paix, comme ces petits enfants qui dorment « tranquillement sous l'aile des bons anges. »

« Après ces quelques mots accompagnés et expliqués par une pantomime expressive, je chantai deux hymnes à la Sainte Vierge, sur mes airs les plus entraînants, et enfin, avec la statue de la Mère du ciel, je donnai à la pieuse foule une solennelle bénédiction.

« Ce n'est pas toujours avec le même succès que l'on réussit à pacifier les esprits et à rétablir entre eux la concorde. Dans un certain village, fort considérable, de mon district, le trésor de l'église était dilapidé, les pauvres gens en pâtissaient, et les riches étaient ou complices ou indifférents.

Faire un appel à tous les chefs de famille, les réunir dans l'église en assemblée générale, leur proposer un règlement financier qui pût remé-

dier à l'état déplorable du présent, et prévenir les escroqueries pour l'avenir, discuter la constitution, la modifier un peu, établir un compte en forme, et enfin, point capital, une caisse à trois clés, tout cela fut chose facile. Dans ce pays-ci les paroles, les promesses, les « oui » ne coûtent rien ; tenir est autre chose ; agir ? oh ! n'y comptez pas. Comme il faut battre le fer quand il est rouge, je choisis immédiatement une des caisses qui se trouvaient à l'église, et je déclare que, suivant le consentement unanime, je vais dès aujourd'hui y faire mettre trois serrures ; et je sors de l'église précédant triomphalement le coffre. Le bon Dieu me réservait une humiliation. A la délibération s'étaient bien gardés d'assister les fripons qui spéculent sur les revenus de l'église. A peine connaissent-ils l'issue de la séance, qu'ils ameutent leurs complices et leurs amis ; ils leur crient que le Père veut s'emparer de tout le trésor du village ; tyrannie ! trahison ! et, se jetant avec audace et tumulte entre moi et le coffre : « On n'avancera « pas, s'écrient-ils. Le *souami* (le seigneur, le Père) « ne prendra pas le coffre ! il n'y mettra pas trois « serrures ; il ne faut qu'une clé, cette clé restera « dans nos mains. »

« A ces cris désordonnés et insultants je regarde autour de moi, je veux faire un appel aux chefs de

famille, dont le vote unanime et spontané m'avait rempli d'espérance quelques instants auparavant. Les paroles expirent sur mes lèvres. Ils avaient disparu ! Caractères timides et sans consistance, semblables à ces nuages qu'une forte chaleur accumule sur nos champs arides et que les vents furieux dissipent ou emportent. Seul, en face de ces rebelles, que pouvait faire le Père ? Je refoule au fond de mon cœur l'indignation et la colère, et, tandis que mon sang de jeune homme bouillonnait dans mes veines, au lieu de tomber à bras raccourcis sur cette troupe de voleurs, je me rappelai que la veille, au pied de l'autel, j'avais demandé l'humilité et des humiliations. Notre-Seigneur m'exauçait. Il me donna la force de conserver le calme et la douceur, quelque dur qu'il fût de battre peu glorieusement en retraite. Eh bien, chers amis, vous ne direz jamais ce qui fut le plus cruel à mon amour-propre ; vous croyez peut-être que c'est là, en face de cette odieuse et ingrate résistance que mon orgueil détestable a eu à soutenir le plus terrible combat ? Pas du tout. Peu habitué, comme je le suis, à pratiquer la patience et l'humilité pratique, l'attaque me fut rude, c'est vrai ; mais, au bout du compte, il y avait une certaine satisfaction à se voir vilipendé, arrêté et hué, comme Notre-Seigneur.

« La foule qui est ici, me disais-je, sait bien ce qu'il en est, et, au fond, son cœur et son estime sont pour moi. En un mot, j'éprouvais une vive joie spirituelle. Non, le moment le plus terrible pour mon âme, ce fut le lendemain. J'avais déjà tout oublié, le calme régnait à l'intérieur et à l'extérieur, l'humilité se réjouissait de la victoire remportée la veille, et l'amour-propre tâchait de se persuader qu'il n'avait pas été trop contusionné. Mais voici que le petit disciple qui me suit dans mes courses apostoliques m'apporte mon déjeuner, se place modestement devant moi, croise ses bras en signe de respect, et, d'un air moitié indigné, moitié compatissant, avec cette ingénuité naïve qui est le cachet de la vérité. « Père, me dit-il, « il n'y a plus de gloire pour mon seigneur dans le « village. » Ah ! sourire, calme, lauriers, victoire, appétit... à ces quatre mots mystérieux tout avait disparu. Quelle force explosive dans ces quatre mots d'un enfant !

« Quel tumulte de pensées, d'affections, de regrets, s'éleva dans mon âme ! Il est impossible de dépeindre la bataille acharnée qui s'engagea entre la grâce de l'humilité, et le monstre de l'amour-propre blessé à mort, rugissant, désespéré... C'est un spectacle mémorable que je prie le bon Dieu de vous faire contempler à vous aussi avant de mou-

rir. Mais que je suis simple ! Comment pourriez-vous voir de telles luttes ? comment pourriez-vous être assourdis par de si épouvantables détonations? Il faut avoir un cœur partagé comme le mien en camps rivaux et implacables ; il faut avoir une imagination bouffie de vanité, comme celle de votre serviteur ; alors on peut se passer quelquefois ce plaisir-là. »

Un des villages de son pangou, le village de Callicoulam, était dominé par un immense rocher sacré. Un coup d'audace du Père Delpech l'eut vite conquis à la croix. Il le racontait en ces termes :

« Je viens de planter sur la cime de mon rocher l'étendard de la croix. Et, grâce à la position centrale de ma haute forteresse au milieu de mon pangou, de quelque côté qu'il vienne à Callicoulam, l'ami ou l'ennemi contemplera au loin l'emblème du salut et le signe du combat.

« C'était la veille de Noël : « Enfants, dis-je à « trois ou quatre jeunes gens bien dégourdis ; il « s'agit de planter, cette nuit même, une belle « croix sur le sommet du rocher. Il faut que ce « soit solide. L'un portera la croix, l'autre la « chaux et le marteau, l'autre l'eau nécessaire. « Quant aux pierres, il n'en manque pas là-haut. « Et puis, le plus grand secret ! En avant ! »

« Le lendemain matin, chrétiens et païens du grand village de Callicoulam contemplaient avec surprise la croix de Notre-Seigneur sur son immense piédestal naturel. Chose curieuse! les païens avaient depuis longtemps envahi de leurs idoles informes la base du rocher; jamais ils n'avaient songé à s'emparer du sommet, et voilà que la croix de Jésus-Christ dominait et semblait écraser tous leurs démons.

« Bref, après avoir réfléchi toute une journée, les païens des environs se portèrent en foule, le lendemain, sur le plateau supérieur du rocher, pendant que je célébrais la messe. Jugez de ma perplexité au sortir de l'église.

« Si la croix est renversée, quelle honte! Si nos chrétiens furieux vont la défendre, quel combat! Et pas du tout spirituel, cette fois! Pendant que je priais et que j'envoyais une sommation aux païens pour qu'ils eussent à respecter la croix, mes chefs catholiques maniaient, à mon insu, une arme moins dangereuse que le bâton : une somme d'argent était distribuée aux gros bonnets du paganisme.

« Groupés sur le plateau, les païens n'osèrent toucher à la croix; mais, à trois pas de là, ils dressèrent autel contre autel; trois idoles informes sont élevées à la hâte. Avouez que c'était

vexant! Voir l'ennemi s'asseoir tranquillement sur l'affût de ma batterie et ne pouvoir le déloger! Je n'y tenais plus. Ce fut bien pis quand on m'annonça que nos rivaux allaient consacrer leur demi-victoire par un sacrifice solennel.

« Le plus fameux *poussari* (sacrificateur) des environs est arrivé; tout est prêt : les vases neufs, le brasier, le riz, le bélier, les guirlandes de fleurs. Les flancs de la colline sont sillonnés de longues files de dévots et de curieux, parmi lesquels se glissent quelques-uns de nos chrétiens. De la porte de mon presbytère, je suivais un peu triste les diverses phases de la manifestation païenne; déjà le groupe de musiciens qui escortait le *poussari* était arrivé devant la croix : celui-ci commençait à gesticuler et à brandir son grand coutelas, quand, tout à coup, un tumulte singulier se manifeste au milieu de cette foule : ce sont des vociférations, des hurlements, et puis, comme par enchantement, saisis d'une panique générale, tous ces adorateurs du démon prennent la fuite en désordre et s'éloignent pour toujours de ce plateau funeste.

« Que s'était-il passé ? Le voici en deux mots : Le sacrificateur avait commencé à hurler qu'il ne pouvait sacrifier près de la croix du Christ qui le brûlait. « Nos dieux, disait-il, ne peuvent rester

en un pareil enfer. » Et, sur ce, jetant son coutelas, il avait pris la fuite. Aussitôt, comme un troupeau de moutons, tous l'avaient suivi.

« Les quelques chrétiens qui avaient assisté à cette curieuse scène, se voyant maîtres du terrain, avaient, à l'instant, renversé les idoles et en avaient précipité les débris au bas du rocher. La nuit tombante favorisa, leur opération et jamais depuis les païens n'ont revendiqué la place. »

La croix plantée, restait à lui conquérir le pays environnant. L'entamer était l'œuvre ardue entre toutes. Pendant de longues années, de nombreux missionnaires allaient s'y user. Le Père Delpech s'y livra tout entier avec cette franchise, cet entrain exubérant, cette entente de la mise en scène, qui lui gagnaient si vite le cœur des enfants, petits et grands.

L'Inde est, par excellence, le pays des fêtes à grand tapage. Afin de rehausser sa fête patronale de Callicoulam, le Père Delpech avait demandé à ses sœurs un manteau destiné à la statue de Notre-Dame-des-Neiges. Pour les remercier de ce don, lui, si sobre de ces sortes d'histoires, il leur envoyait un récit dont nous voulons citer quelques traits :

« Dix jours avant la fête, j'ai bénit le drapeau qui devait flotter au sommet d'un mât, au milieu

de la grande place. Le plus huppé de l'endroit le reçoit de nos mains, et s'avance, suivi des enfants de chœur, des chantres et du prêtre. La place regorge de chrétiens, de païens, de Turcs. Pétards, fifres, tamtams, grosses caisses, nous assourdissent.

« Au milieu de ce vacarme, le cortège arrive au pied du mât. Le prêtre donne le premier coup de main pour hisser l'étendard ; la foule pousse un long hourrah et elle s'agenouille pieusement sous la main qui lui jette l'eau bénite.

« Tous les soirs, pendant huit jours, nous faisons des processions nocturnes à la lueur des torches imbibées d'huile. Le premier jour, saint Michel ouvre la marche ; puis sortent successivement, chacun à son jour et accompagné de tous ceux qui l'ont précédé, saint Sébastien, saint Antoine de Padoue, saint Louis de Gonzague, saint François-Xavier et saint Ignace.

« Le septième jour, la fête revêt tout son éclat. De longues files de boutiques se construisent sur les places, et surtout autour du mât. Les populations des environs arrivent. Une vaste estrade s'élève sur une extrémité de la place, garnie, de trois côtés, par des cloisons en feuilles de palmier. Sur le devant, resté libre, de grands tridents en fer supportent de grosses boules de chiffons imbibées d'huile ; c'est notre théâtre, ce sont nos lus-

tres. La comédie est une espèce d'épopée en vers, composée par les anciens missionnaires, dans l'idiome poétique qu'on appelle haut tamoul, tamoul tellement haut que le pauvre vulgaire ne peut y atteindre. Sur les trois ou quatre mille auditeurs qui sont couchés dans ma *salle de spectacle*, il n'y en a peut-être pas dix qui puissent vous expliquer ce qui se dit, ou plutôt ce qui se chante sur la scène.

« Le récitatif est entrecoupé d'interminables refrains en *na! na! na!* accompagnés de gestes et de danses les plus pittoresques du monde. J'ai eu tort d'appeler la pièce « comédie » ; le sujet en est, au contraire, chez les chrétiens, très sérieux et très pieux; ce sont des histoires de l'Ancien Testament, ou la vie de quelque saint.

« Cependant, comme il est difficile au goût asiatique de suivre une marche réglée, porté qu'il est à tomber toujours dans les extrêmes, à rechercher ce qui est extraordinaire, bizarre, monstrueux, nos Indiens mêlent souvent à ces vers d'une langue sublime les jargons les plus populaires, à ce qu'il y a de plus saint ce qu'il y a de plus brutal. Au milieu des passages les plus sérieux et les plus pathétiques, un bouffon déguisé en diable ou en sorcier, tombera tout à coup au milieu des acteurs interloqués, assommera le roi, le prêtre, l'ange,

et, sautant au milieu des spectateurs éperdus, provoquera des rires fous, des cris d'épouvante et un tumulte général.

« Et tout cela, chers amis, cette pièce inintelligible, cette alternative de bouffonnerie et de sérieux, de sacré et de profane, de rire, et de pleurs, combien cela durera-t-il ? Grâce à l'influence irrésistible que m'a donnée, dans le village de Callicoulam, le manteau que vous m'avez envoyé pour la Sainte Vierge, j'ai exigé que la pièce ne durerait que *trois nuits*, de neuf heures du soir à quatre heures du matin. Vous ouvrez de grands yeux; trois nuits ! Oui, trois nuits, rien que trois nuits ! Et c'est une espèce de miracle dû au manteau, car je connais beaucoup d'autres villages où le missionnaire est obligé d'avaler ou de laisser avaler à ses pauvres ouailles cinq, huit, quinze nuits de comédie. Aussi, les spectateurs ont-ils soin de porter leur lit ou natte sur la place même, et, là, on dort bel et bien comme dans un vaste dortoir. On laisse les pauvres acteurs chanter en cadence leurs interminables refrains, et l'on attend, pour se réveiller, le vacarme du bouffon ou l'arrivée du roi ; car il faut un roi, bon gré, mal gré, dans toute pièce indienne, comme il faut chez nous une intrigue[1].

1. Cette scène contemporaine n'est-elle pas une repro-

« La veille de la fête, je dresse ma statue, à la porte de mon église, sur un trône orné de vieux rideaux. Deux notables, armés de bambous, la préservent des admirations indiscrètes. Des curieuses se faufilent pourtant par derrière, promènent sur votre beau manteau leurs mains huileuses, puis font toucher cette main sanctifiée aux yeux, au nez, à la poitrine de leurs bébés.

« Enfin la nuit arrive, et, avec elle, la dernière procession, qui durera jusqu'à cinq heures du matin. La statue trône sur un char à multiples étages. Chez les païens, des chars analogues portent l'idole à tête d'éléphant. Le char s'avance, dominant la foule prosternée. Chrétiens, païens, Turcs se disputent l'honneur de le traîner. Ces pauvres gens joignent les mains au-dessus de la tête, et, dans leur détresse, ils crient à pleins poumons :

« *Téva Madavé! Téva Madavé!* O Mère de Dieu! « ô Mère de Dieu ! » Puis, quand la statue passe devant eux, ouvrant les mains, ils les tendent vers la Vierge bénie, et les font toucher à leurs yeux et à leur bouche.

« La sainte messe termine cette dernière procession, et le missionnaire, perdu dans cette

duction de nos mystères du quinzième aiècle, avec leurs intermèdes du *fol*, et leur inconcevable longueur ?

foule, prie Dieu de glorifier sa Mère et de sauver ces multitudes qui le connaissent si peu. »

IV. — NÉGAPATAM

Ce premier séjour du Père Delpech dans le Sud ne devait pas être de longue durée. Au bout d'un an (le 4 août 1866), le Père Victor fut subitement rappelé de l'extrême sud à l'extrême nord. Il s'était trouvé à Vadakenkoulam entouré de beaucoup d'hostilités. Cependant quelques chrétiens l'avaient consolé ; un petit disciple surtout s'était beaucoup attaché à lui, et Dieu, qui semble développer parfois la sensibilité des saints afin de rendre leurs sacrifices plus méritoires, Dieu permit que le missionnaire s'attachât beaucoup à ses fidèles amis et à ce disciple. Lui, si détaché de tout, avait senti, non sans angoisse, ces liens qui se formaient entre lui et la créature, et il avait demandé à Dieu de les rompre. Dieu l'exauça. Néanmoins, l'ordre du départ fit étrangement saigner son cœur. « Tu ne peux comprendre, écrivait-il à Xavier, la fureur des combats que j'ai eu à soutenir ; jour et nuit, je versais d'abondantes larmes. Mon changement subit mortifiant ma nature mauvaise, a rendu la liberté à mon âme. » Et, dans son journal intime : « Dieu m'a

séparé de la créature, disait-il. Il m'a donné une coupe amère. Par ce que j'ai souffert, j'ai compris que mon cœur s'attache sans s'en apercevoir. »

Il reprit donc, en son char à bœufs, cet horrible voyage de cinquante lieues à travers les sables embrasés et les plaines monotones. Mais la longueur des voyages ne l'effrayait pas, car il les changeait en une continuelle contemplation.

« J'ai appris, écrivait-il dans son journal intime, à faire de mes voyages un délicieux pèlerinage vers la divine Eucharistie »; et à Xavier : « Me voilà transporté de l'extrême sud à l'extrême nord, de Vadakenkoulam à Négapatam. Que faire pendant ces longs voyages où l'on ne peut ni lire, ni écrire, ni dessiner? Que l'on est heureux alors, mon Xavier, de pouvoir s'unir à l'unique ami que l'on porte au dedans de soi ; de s'entretenir de longues heures avec lui et de pouvoir lui dire : « Je n'ai pas autre chose à faire « qu'à prier et à contempler ! » — « La nuit même se passe souvent dans une douce et intime conversation avec le bien-aimé ; car, s'il t'arrive jamais de méditer pendant la nuit, tu éprouveras combien le silence universel des créatures est favorable à l'élan de l'âme vers le Créateur. Je désirerais beaucoup jouir de ce même calme et de ce silence pendant le jour ; mais, soit zèle humain

dans les offices que j'exerce, soit étude trop avide des formes extérieures pour arriver à une plus grande perfection et rapidité d'exécution dans mes œuvres d'art, ce silence, je n'en jouis que rarement, et le calme, oh ! je ne l'ai jamais. »

Le nouveau poste du Père Delpech était le collège de Négapatam (la *ville des serpents*). Un nouveau supérieur venait d'y être nommé, et celui-ci n'avait accepté sa charge qu'à la condition d'avoir le Père Delpech pour ministre.

Ouvert en 1844, le collège Saint-Joseph de Négapatam comptait alors plus de cent élèves, presque tous Indiens.

Le Père y devait être ministre, curé de la paroisse, desservant du poste de Valangany situé à huit milles au sud, préfet des externes. Le petit nombre d'ouvriers explique seul qu'on ait pu surcharger un seul homme de tant d'occupations, auxquelles, du reste, il en ajoutait beaucoup d'autres, comme, par exemple, de diriger la musique ou de brosser des décors pour les séances des élèves, et des toiles pour toutes les églises. Aussi, durant cette étape de Négapatam, la santé du Père Delpech allait sombrer, mais son âme héroïquement fidèle allait parvenir aux joies depuis si longtemps convoitées de l'union divine. Il semble que, dans les conditions où il se

trouvait, le Père Delpech eût été très excusable à Négapatam de faire moins parfaitement ses exercices spirituels. Il ne l'entendait pas ainsi. Il écrivait à son frère :

« Ballotté non seulement de charge en charge, mais aussi de pays en pays, j'ai vu partout un bien immense à faire, et ce bien m'a semblé à moi aussi de plus en plus difficile et problématique. Il y a un bien cependant, mon Xavier, entre tous les biens à faire, un bien qui m'a paru réalisable dans un degré excellent, un bien vers lequel je me suis élancé avec l'énergie irrésistible d'un homme qui voit ses espérances s'écrouler en un instant, sauf une dernière chance de réussir.

« Cette espérance, qui fortifie mon courage, c'est que plus nous serons unis à Notre Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'amour, plus nous serons puissants pour faire le bien, pour réaliser l'idéal suprême qui nous passionne. Oui, Xavier, il me semble qu'il y a là, dans le tabernacle, le secret de notre force ; mais hélas ! je ne te le dis qu'en tremblant, en craignant de me condamner moi-même en portant un jugement sur mes frères, hélas ! il me semble que nous n'aimons pas assez le Seigneur, nous tous, prêtres séculiers et religieux ; nous ne l'aimons pas assez d'un amour profond.

« On disserte bien sur l'amour de l'Eucharistie, on dit bien sa messe le matin ; peut-être même fait-on sa méditation avant le saint sacrifice ; même le soir va-t-on saluer celui que l'on dit aimer de tout son cœur ; mais il me semble que ce n'est pas là tout ce que peut faire un cœur passionné pour son unique ami, pour son divin Époux....

« Je ne prends pas la peine, bien cher, de renouer le fil de mes lamentations. Qui sait où je pourrais retrouver mes pensées maintenant ? Errant en courant du grenier à la cave, de l'étable au sanctuaire, m'occupant de tout par office, des hommes et des choses, je suis obligé de laisser mes préoccupations à moi pour embrasser celles des autres ; quelquefois, cependant, à la hâte, je puis jeter quelques mots sur le papier ; je le fais avec bonheur, mais sans inspiration.

« Ma main tremble, mon intelligence s'épaissit, et je sens chaque jour ma mémoire comme s'évaporer sous l'action constante d'une atmosphère de feu. Quoi qu'il en soit, bien cher, je cours mon pèlerinage avec la joie de l'amour dans le cœur. Si je ne puis pas, à force de sacrifices unis au divin Sacrifice, sauver une grande multitude d'hommes comme je le souhaite, du moins, à force de sacrifices, uni de plus en plus à mon

bien-aimé, je suis sûr d'atteindre enfin le but de tous mes efforts : l'amour ! l'amour ! »

Un ami, pour s'excuser de négliger, faute de temps, son oraison, lui avait cité le principe qu'un prêtre ne doit pas vivre pour lui mais pour les autres.

« C'est un principe, sans doute, lui répondit le Père Victor, que le prêtre doit vivre pour les autres et non pour lui, mais tout principe doit être appliqué *cum grano salis*. Et lorsque je vois un jeune prêtre, et même un vieux, qui se sacrifie inexorablement, même dans les choses indispensables comme le bréviaire, l'oraison, l'action de grâces et même sa retraite, un prêtre, quelque apostolique qu'il soit, qui ne voit, ne pense, ne parle et n'agit que pour les autres et sacrifie tout à cela, eh bien ! je ne puis rire de cette comédie ; j'en pleure, car ce prêtre immole ainsi sa paix. Le pauvre ! La paix, don sacré qui appelle Jésus au fond des cœurs, qui l'y retient, l'y embrasse, lui parle, lui demande, lui arrache tout, tout ce qui est utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

« Ah ! comme ils se trompent ceux qui croient faire beaucoup au moyen des bras, des jambes et de la langue, sans l'esprit d'oraison !

« Il vous semble, dites-vous, que la charité par

principe non naturel est une des plus belles oraisons qu'on puisse faire.

« Et à moi aussi il me le semble. Mais c'est justement ce principe surnaturel qu'il est difficile d'attraper sans oraison, sans bréviaire posément récité, sans action de grâces tranquille; non seulement difficile à attraper, mais impossible à avoir jamais; et alors, que devient la charité, surtout dans un cœur pétri de boue et de sang comme le nôtre ?

« Persuadez-vous bien que plus vous serez uni à Dieu par l'esprit d'oraison, plus vous ferez de bien aux hommes. »

Cet homme d'une spiritualité si sûre savait que le canal des meilleures grâces était l'obéissance. Il était intarissable lorsqu'il parlait de ce *sacrement* de l'obéissance.

« De toutes les épreuves du bien-aimé, écrit-il à un ami, celles qui viennent par le supérieur sont sans contredit les plus sûres, les plus sacrées, les plus authentiques, les plus mortifiantes et les plus efficaces. Oh ! que je plains le religieux qui se soustrait à la main amoureuse du bien-aimé, manipulant notre cœur et nos passions, par l'entremise du supérieur !

« Que je plains le religieux qui est las de tel ou tel supérieur ! C'est être las de Notre-Seigneur

éprouvant notre amour : c'est être las d'aimer!

« Je lis ta naïve exclamation : mais aussi il y a des supérieurs mal inspirés et mal choisis parfois dans ces petits ordres ! Dans ces petits et dans ces grands ordres, pourrais-tu dire, et en t'élevant de degré en degré, du petit au grand, du particulier au général, en promenant ton regard scrutateur sur les sociétés d'hommes, quelles qu'elles soient, sur l'ordre politique et sur l'ordre religieux, tu retrouverais que, de fait, dans l'ordre social en général il y a des supérieurs mal et très mal choisis, mal et très mal inspirés. Rois mal inspirés, ministres mal inspirés, pères de famille mal inspirés, prêtres, abbés, évêques mal inspirés, papes..... je m'arrête là.

« Mais l'autorité et l'exercice de l'autorité par le supérieur, sauf le péché, c'est l'œuvre de Dieu même. C'est Dieu qui vit, c'est Dieu qui parle, c'est Dieu qui commande dans le supérieur, quel qu'il soit.

« J'oserai dire que le supérieur n'est qu'une machine, mue par un ressort secret, par une main invisible qui est la main de Dieu, main puissante qui atteint infailliblement son but avec une égale force et une égale douceur. Les hommes politiques se remuent, les hommes religieux se remuent, les esclaves mordent le frein avec rage. Les obéis-

sants courent dans la carrière, le cœur dilaté ; zèle ou ambition, révolte ou obéissance, tout est calculé, tout est dirigé par une main visible aux uns, invisible aux autres, mais infaillible dans son but, qui est la gloire de Dieu et la sanctification des justes.

« O main de mon bien-aimé, que vous êtes belle ! Comme la vie m'est devenue délicieuse depuis que j'ai aperçu vos doigts faits au tour, donnant aux petits oiseaux la becquée, au lion la proie qu'il poursuit, au nourrisson la mamelle, à la tendre mère un lait délicieux, et à moi le bonheur vers lequel je soupirais depuis si longtemps.

« Et, mon Seigneur, pourquoi donc les hommes ne vous voient-ils pas avec les yeux de la foi, ordonnant toute chose, dirigeant toute chose, les mondes, les nations, les particuliers, les siècles, les années, les jours, les heures, les minutes, les immenses cataclysmes, et les moindres contretemps !

« Vous voir ainsi et vous sentir tout près, c'est le ciel sur la terre. »

Par tant de fidélité à l'oraison et de lutte contre sa nature, le Père Delpech, sans s'en douter, atteignait les sommets. « Si je pouvais obtenir l'esprit d'oraison, disait-il en 1868, si nous pouvions, après de pénibles labeurs, embrasser enfin

le bien-aimé dans une union délicieuse et une paix inaltérable ! » Ce don des dons, source des grandes joies et des grands martyres, l'union divine, il allait en être bientôt favorisé.

Depuis longtemps son oraison était l'oraison de recueillement.

Il s'était ému d'abord de cette suspension de tout raisonnement, de ce repos en Dieu de toutes ses puissances, parce qu'il attribuait à je ne sais quelle impuissance ce qui était une grâce. « N'oublie pas, écrit-il dans son journal le 8 mai 1864, n'oublie pas, le soir, au commencement de la préparation de la méditation, d'en déterminer le fruit. Puis il ne convient pas, il me semble, que toute la méditation se passe en aspirations. Il faut que la mémoire et l'intelligence agissent un peu ; autrement, on risque de tomber dans le vague. »

Il avait compris plus tard que cette oraison tout affective était sûre, et que, selon la comparaison de sainte Thérèse, mieux vaut recevoir la pluie du ciel que de puiser péniblement soi-même.

« Pourquoi, écrivait-il en 1867, ferais-je une autre oraison que l'oraison de l'amour ? Je vous aime, ô mon Dieu, je vous aime, je vous aime. N'est-ce pas une belle et délicieuse oraison que celle-là ? Je ne sais vous dire autre chose, ô mon Seigneur bien-aimé. Car vous m'avez tout enlevé,

même la faculté de raisonner, d'ajuster deux idées à la suite l'une de l'autre. Je ne sais plus parler, et, le saurais-je, je n'en ai plus le goût ; les paroles sont trop lentes à mon gré. »

Et plus tard : « Ah ! oui, je sens de plus en plus que le Seigneur m'a dégagé d'un grand poids, en m'enlevant tous les raisonnements que je faisais dans mes méditations. Je sens qu'il est délicieux de n'avoir plus qu'à jouir de l'amour ; mais ma mémoire et mon entendement et mon imagination crient et protestent, comme si je ne pouvais pas faire oraison sans leur secours. Ce dépouillement est cruel à la nature. »

C'est, semble-t-il, en 1866, à son arrivée à Négapatam, que le Père Delpech fut mis par un de ses supérieurs, le Révérend Père Verdier[1], sur cette voie de l'amour parfait.

En effet, dans une lettre à son frère, en 1869,

1. Né dans la Haute-Loire, le 28 septembre 1829, élève du petit séminaire de Monistrol, puis du grand séminaire du Puy, le R. P. Louis Verdier entrait dans la Compagnie de Jésus, le 20 septembre 1843, et partait trois ans plus tard pour le Maduré. Il vient de mourir dans cette Mission après cinquante-deux ans d'apostolat. A partir de 1853, il n'a cessé d'être supérieur de la Mission méridionale du Maduré que pour gouverner la Mission entière. Ce religieux d'une souveraine expérience et d'une vertu consommée, fut un des guides les plus constants du P. Victor Delpech.

après lui avoir parlé avec effusion du bonheur que donne l'amour de Dieu, il ajoute :

« Autrefois, je lisais ce que je te dis dans les livres et je le croyais sans le goûter. Mais, il y a trois ans, un homme de Dieu me parla du saint amour.

« Depuis, mon Xavier, toutes mes inquiétudes, tous mes désirs, ont disparu, et, chose merveilleuse, quoique je ne possède pas encore l'amour, la puissance et le bonheur de cet amour sont si grands, que la seule pensée que je le poursuis et que je pourrai le posséder suffisent pour donner à mon âme la paix et la joie.

« Mon tendre ami, que pouvons-nous faire pour aimer notre très cher Jésus? Si nous avons tout sacrifié, il y a encore un moyen de donner à notre unique des gages d'amour, il y a une offrande inépuisable : souffrir : *Aut pati aut mori.* »

Une seule route pouvait mener le Père Victor au terme dont il approchait : la conformité absolue au bon plaisir de Dieu, et la souffrance. Il le savait. Il écrivait pendant sa retraite de 1868 :

« La divine Vierge ne faisait rien sans en demander la permission à saint Joseph. Plus ta foi sera vive, plus tu verras le bon plaisir de Dieu dans la voix des supérieurs. Tu la rechercheras, cette voix. Loin de la fuir ou de la redouter, tu la

provoqueras par ton humilité, ta docilité, ta joie prompte. Si quelquefois cette voix a pour ton petit esprit des mystères inexplicables de contradiction, ou d'hésitation, ou d'autre erreur semblable, tu penseras que ces mystères donnent encore plus de mérite à ton obéissance en relevant ta foi, car Abraham ne mérita une postérité innombrable que parce qu'il crut contre toute vraisemblance.

« En méditant sur la fuite en Égypte, j'ai été singulièrement touché de la simplicité de saint Joseph, qui, sans discuter sur tous ces avis si contraires, tantôt de la part des Mages, tantôt de la part de l'Ange, suit sans hésiter le parti de l'obéissance aveugle à l'Ange son supérieur, laissant de côté ce que disent les Mages.

« La Sainte Vierge, elle, me représente le calme d'un simple religieux qui, entendant la voix de son supérieur, obéit sans aucun souci du succès ou de l'insuccès, de la raison ou de l'absurdité ; c'est au supérieur à peser toutes ces choses ; toi, simple religieux, tu n'as de tout cela aucun compte à rendre ; quel homme plus heureux que toi sur la terre?

« Il m'a semblé que si saint Joseph avait été jusqu'ici si obscur, même jusqu'à nos jours, Notre-Seigneur avait voulu apprendre aux hommes apos-

toliques qui courent de tous les côtés, que ce qui fait le véritable service de Jésus, ce n'est pas le tapage et l'éclat, mais l'accomplissement du bon plaisir de Jésus.

« Sois donc doux et humble non seulement à l'extérieur, mais surtout au fond du cœur, dans ce tabernacle que moi seul connais et habite. Là, au fond, il ne doit y avoir aucune révolte, aucun tumulte, aucune fierté indomptable. Quand même les hommes joueraient la comédie à tes dépens, eh bien ! accepte joyeusement d'être, comme on dit, le dindon de la farce ; que le plus petit ne craigne pas ton courroux, à plus forte raison que les supérieurs ne soient pas obligés de te ménager ; qu'ils aient les coudées franches avec toi ; c'est alors que ton cœur sera vraiment doux et humble. C'est difficile, mais je serai uni à toi ; je serai ta récompense. *Fiat, Domine mi, fiat! Amen.* »

Cependant le zèle qu'il déployait dans ses multiples ministères usait le Père Delpech, et il s'en inquiétait trop peu. Il écrivait le 4 juin 1868 : « Songe donc que ton corps est comme un cheval de fiacre. En avant tant que ça durera ! Mais il maigrit, il traîne la patte, il souffle, il est poussif, il va crever ! En avant ! En avant ! Tant que faire se pourra. Il n'a pas droit à autre chose qu'à un soin modéré. »

Une blessure au pied le forçait-elle à s'arrêter, il écrivait :

« La maladie a été pour moi une visite délicieuse de mon bien-aimé, un gage sacré de notre amour mutuel; mais gare à l'inquiétude de la mauvaise nature, à la maussaderie, à l'impatience contre les droguistes! Ah! quelle délicieuse halte j'ait faite pendant les dix jours de mon mal au pied! J'ai appris des choses ravissantes sur l'amour du bien-aimé. »

Ce n'était pas seulement une blessure passagère, c'était un affaissement général qui commençait à s'emparer du missionnaire. « Mes facultés, ma mémoire surtout, semblent s'évaporer. Mon Dieu! donnez-moi ce qui m'est nécessaire pour accomplir parfaitement votre bon plaisir. Car moi je ne désire que votre amour; tout le reste, mémoire et intelligence même, me paraissent des bagatelles.

« D'où vient donc cette fatigue, cet abattement physique? O mon Seigneur, je vous aime quand même ardemment, et, pour vous, je suis prêt à endurer les moutardes, les drogues, les vomitifs et les huiles purgatives. Pouah! Ma nature se soulève, mais ce soulèvement est favorable à l'amour.

« Je ne sais pas où je vais, je ne sais pas où vous me conduisez par toutes ces voies mystérieuses, toutes ces vocations successives et impré-

vues; mais ce mystère même est pour moi un gage de sécurité; car je comprends que c'est vous, mon bien-aimé, qui manipulez tous ces événements de ma vie, ne me laissant à moi que le délicieux repos de l'amour.

« Plus il y a du prévu, plus il y a du raisonnement dans les opérations de l'homme, plus je m'en défie. J'aime à voir réfléchir l'homme juste; mais après, quand il a bien réfléchi, bien pesé le pour et le contre, et qu'il agit, et que tout arrive au rebours de ses prévisions, oh! c'est alors que je bondis de joie. Une voix secrète me dit : Ne crains rien, c'est moi; tout va bien, l'homme n'est qu'un outil dans ma main. Je veux qu'il s'aide lui-même; mais après, j'aime à lui prouver qu'il ne peut rien.

« J'ai souffert, j'ai été malade. Il y a longtemps que je désirais souffrir dans une maladie, pour voir si je saurais aimer en souffrant.

« O délicieux entretiens des nuits sans sommeil, ô facile élévation de l'âme vers son bien-aimé! »

Ces premières atteintes de la maladie n'arrêtèrent point le missionnaire. Il se dévouait d'autant plus à son poste de Valangany et à sa charge de ministre, que ces deux fonctions lui répugnaient davantage.

« Faites de moi ce qu'il vous plaira, disait-il, selon le bon plaisir de Notre-Seigneur, quand ce serait de rester ministre et missionnaire à Valangany toute l'éternité, et de ne pas toucher le pinceau jusqu'à ma mort et de ne mourir jamais.

« O mes saints patrons, recevez ces immolations héroïques de tout ce que j'ai de plus cher au monde! Courage, courage! où est la sainteté? Elle est dans l'énergie constante en face du devoir, dans l'amour pratique en face du bon plaisir de ton unique ami! »

Le Père Delpech en était là de sa course haletante vers son unique ami, quand celui-ci jugea bon de se révéler plus pleinement à lui. Ce fut durant sa retraite annuelle, commencée le 7 janvier 1867 à Négapatam, que le Père Victor fut, semble-t-il, élevé à la contemplation parfaite ou d'union.

A propos de sa retraite de 1868, il avait déjà écrit dans son journal :

« O mémorable retraite, complément des retraites faites en 1866 et en 1867! c'est dans cette retraite que j'ai compris clairement le bonheur d'une âme unie au Seigneur, abandonnée à son bon plaisir; j'ai compris des choses qui m'avaient été voilées jusque-là. »

Il écrit après la retraite de 1869 :

« O retraite mémorable, comme la retraite de l'an dernier! O appels délicieux du bien-aimé! Dans cette retraite-ci, j'ai appris à m'unir à Notre-Seigneur par une oraison plus simple quoiqu'on la dise plus difficile. Il y a si longtemps que je luttais contre cet attrait du bien-aimé. Je ne savais pas que c'était lui qui m'appelait.

« O mon doux Jésus, je ne vivrai que de la foi, de l'espérance et de la charité! N'oublie pas, ô mon âme, le baiser délicieux et la confidence mystérieuse de l'amant divin durant cette mémorable retraite. Tu as trouvé l'amour; prends garde maintenant de tomber. »

Quelques notes de cette retraite disent d'une façon couverte les grâces que le Père y avait reçues.

« Qu'avais-je besoin de raisonner, puisque mon cœur était tout brûlant d'amour et tout dévoué à mon bien-aimé? J'ai essayé timidement de laisser là tout le bagage et toute la troupe des raisonnements et des puissances de mon âme; je me suis couché aux pieds de mon Seigneur. Il m'a pressé sur son cœur et toute ma méditation n'a consisté qu'à aimer. J'ai senti un violent désir de souffrir de grandes choses pour son amour et pour qu'Il fût aimé des autres hommes et surtout de la Compagnie et de l'Angleterre... »

« Encore aujourd'hui je me suis enhardi à rester en silence devant mon Seigneur, et à lui dire sur son cœur : Mon bien-aimé, je vous aime ; je ne désire que votre amour et ne crains rien que de le perdre. J'ai été comblé de joie, et j'ai compris que quand même je ne ferais rien autre chose dans ma vie, c'était assez, si tel était le bon plaisir de mon Dieu. *Ego ero merces tua*[1], me disait-il.

« Ne t'embarrasse pas de savoir ce que pense de toi ton directeur ou tout autre ; tout ce que tu as à faire, c'est de lui ouvrir ton âme en toute simplicité, quelque répugnance que tu éprouves à cet égard ; ensuite : obéissance aveugle, sans excuses. Ne t'embarrasse pas non plus de savoir où tu en es de la perfection, à quel degré d'oraison, etc. Tout cela regarde ton directeur. Ignore-toi toi-même en ces choses, à moins que le directeur, ou quelque crainte fondée d'illusion, ne te force à considérer les grâces de Dieu en détail. Ce en quoi tu dois bien te connaître, c'est ton propre fonds de misère et de corruption, les mouvements de ton amour-propre. Heureuse simplicité d'une âme qui n'a d'autre maître que le Saint-Esprit. Elle est parfaite dans son amour et elle ne le sait pas. Je crois que les livres ne feront

1. « Je serai ta récompense. »

que la troubler; il suffit que le directeur sache diriger et alimenter cet incendie d'amour. »

Dieu ne s'unit pas aux âmes ici-bas, il n'opère pas cette sorte de fusion de ces âmes en lui, dans la simple intention de les réjouir. Ce don si rare est au contraire la plus crucifiante des faveurs. Aussi, durant cette retraite, où il recevait le baiser du Seigneur, le Père Delpech entendait-il en lui-même l'annonce de grandes tribulations.

« J'ai entendu au fond du cœur cet avertissement : *Magna tibi manent pro nomine meo certamina* [1]. Un effroi soudain a saisi mon âme, à la vue de ces batailles futures. Je me suis jeté comme anéanti sur le cœur de mon bien-aimé. Oh ! si je n'avais été sur ce cœur sacré, je crois que ma terreur aurait été semblable au désespoir. Je versais un torrent de larmes amères et je poussais vers mon doux Jésus des cris déchirants. Bientôt cependant l'espoir, la force, la joie et l'amour prirent le dessus sur le découragement. Je m'écriai : *Omne, mi Jesu dulcissime, omne quodcumque mihi applicitum fuerit accipiam* [2].

« Pressé d'aimer Notre-Seigneur avec plus de

1. « Il te reste à affronter de grandes luttes pour mon nom. »

2. « Tout, ô mon très doux Jésus, tout ce qui m'aura été imposé je l'accepterai. »

familiarité que par le passé, avec plus de joie, plus de confiance, je me suis livré à Lui afin qu'Il opère ce qu'Il demande.

« Je reçois donc comme un avertissement ces mots : « Tu vas entrer dans un désert aride. Tu as « aimé, (dis-tu), au milieu des délices de mes ca- « resses. Il faut voir si ton amour est sincère, si « c'est moi que tu aimes, ou mes créatures. La « foi nue et obscure couvrira tout de son ombre « autour de toi. Tu ne me verras plus ; tu ne « m'entendras plus ; voyons si tu me chercheras « amoureusement, malgré les froideurs et les « répulsions apparentes de mon cœur.

« D'ailleurs, dans le désert, tu y es depuis « longtemps ; mais c'est un désert que j'ai arrosé « pour toi d'une eau rafraîchissante. Ce désert « était un jardin solitaire, ombreux, plein de « suaves parfums. Là je te pressais sur mon cœur. « Maintenant, ne t'embarrasse pas de savoir où « je te mènerai ; qu'il te suffise de savoir que je « t'aime. »

« Et moi j'ai répondu : « *Domine, da quod jubes* « *et jube quod vis.* Donnez-moi la force de faire ce « que vous ordonnez, et ordonnez ce que vous « voudrez. »

« Vous allez dans le désert, ô mon Jésus, je vous y suis. Ah ! me béniriez-vous mille fois pour

le départ, je ne vous quitterai jamais, vous mon bien-aimé, ma vie, mon tout ! *Confortare et esto robustus, sustine sustentationes Domini et esto robustus, et in dolore sustine. Quia in igne probatur aurum, homines vero receptibiles fiunt in camino humiliationis*[1]. »

1. « Prends des forces et sois robuste. Supporte les lenteurs du Seigneur, et sois robuste et souffre dans la douleur. Car si le feu éprouve l'or, l'homme devient agréable à Dieu dans le creuset de l'humiliation. »

IV

LES GRANDES ÉPREUVES

I. — AU MADURÉ

Quand une âme s'abandonne au bon plaisir de Dieu, celui-ci, pour éprouver sa sincérité, se plaît souvent à la ballotter. Ordres inopinés, mécomptes, infirmités, désolations intimes, tout s'unit pour plonger l'âme dans l'orage et dans la nuit. Si elle reste rivée à la barre, vivant malgré tout de foi et d'obéissance, Dieu la bénit et la couronne.

Pendant sa retraite de janvier, le Père Delpech s'était entendu annoncer de grandes épreuves. Lui-même en avait demandé.

« O mon Dieu, avait-il dit, j'ai éprouvé un violent désir de recevoir votre visite sous les voiles de quelque souffrance physique, afin que mon ennemi soit terrifié par votre présence. Venez, mon bien-aimé, et ne tardez pas ; car je suis insulté par ceux que je nourris dans ma propre maison. Vous aimé-je, mon bien-aimé ? Vous suis-je attaché inviolablement ? Ce doute remplit mon cœur d'amertume. Donnez-moi donc, ô mon Seigneur, une occasion héroïque où je puisse vous

prouver et me prouver à moi-même que je vous aime et que je n'aime rien que vous. »

Le 19 janvier, Mgr Canoz lui envoyait l'ordre d'aller à l'île de la Réunion, où l'on avait besoin d'un missionnaire pour les Indiens.

Le 25, cet ordre était révoqué. Au premier avis, le Père Delpech avait écrit sur la lettre même de l'Évêque : « *Omne quodcumque mihi applicitum fuerit accipiam, et in patientia* (*et in gaudio*) *sustinebo, et inveniam beneplacitum Domini mei Jésu Christi. Et ideo surrexi nocte ut festinanter adimplerem mandatum quia urgebat*[1]. »

Le 25, il se contente d'ajouter :

« Restez, ne partez pas ; votre destination est changée. *In manu tuâ, Domine, sortes meæ*[2]. »

Quelques semaines plus tard, Mgr Canoz envoyait le Père Delpech de Négapatam à Tanjore. « On vous demande dans le sud, mandait l'Évêque, mais on tient à vous ici comme artiste ; donc vous irez à Tanjore. »

L'indifférence d'une âme sainte n'est pas une apathie naïve ; la preuve c'est que, comme le di-

1. « Tout ce qui me sera imposé, je le recevrai, je le porterai avec patience et joie et je trouverai le bon plaisir de mon Seigneur. Aussi me suis-je levé la nuit afin d'accomplir l'ordre reçu parce qu'il urgeait. »

2. « Mon sort, Seigneur, est entre vos mains. »

sait le Père lui-même, ce nouvel ordre fit en lui cabrer l'animal, mais il eut vite fait de le mater. Il écrivait en effet : « *On vous réclame au sud ; mais on tient à vous comme artiste ici ; donc préparez-vous à partir pour Tanjore...* Ma nature a rugi en entendant cela. O tutelle détestable ! me voilà encore dans les tâtonnements, dans les changements ; et, ce qui est pire que tout cela, me voilà à la merci de tout le monde !

« La Grace. — Arrête, blasphémateur, arrête ! Et que t'importe que Monseigneur agisse pour tel ou tel motif, par telle ou telle impulsion ? Que te font les hommes, puisque tu sais par expérience qu'ils sont tous des instruments de mon bon plaisir sur toi ; puisque tu sais que je te conduis moi-même par des voies mystérieuses où tu rencontreras toujours l'angoisse de ton caprice et la félicité de ton cœur? Oui, par un miracle d'amour, je mélangerai toujours dans le cœur de mes amis les angoisses et la paix, des souffrances cuisantes et une félicité céleste.

« Ne t'inquiète pas, mon Victor, des apparentes contradictions qui ressortent des ordres du supérieur, ni des motifs qu'il allègue. Marche, les yeux fermés, vers cette terre qu'il te montre, vers cette ligne de bataille qui ne se dessine encore que confusément ; marche, je t'aime...

« Victor. — O mon bien-aimé partons ; je vous aime. »

A Tanjore, sa fatigue augmenta ; elle se portait surtout sur les yeux, ce qui était inquiétant, car les ophtalmies sont fréquentes dans l'Inde et elles ne pardonnent pas.

« Hélas ! écrivait-il le 1er mai, me voilà dispensé de mon bréviaire à cause de l'affaiblissement de mes yeux. Courage, Victor, est-ce que ton désir de souffrances a diminué ?

Et le 6 : « Mon Dieu, je vous les offre, mes pauvres yeux, avec joie et sans réserve ; fermez-les aux spectacles de la terre et ouvrez-les aux magnificences du monde intérieur. »

Aux fatigues physiques s'ajoutait l'angoisse de la désolation. Il écrivait : « Une nuit affreuse s'est étendue sur mon âme ; la conversation des hommes m'est un martyre, et mon propre cœur, divisé en deux factions ennemies, m'est un fardeau insupportable. O mort, ô mort, ô ma bien chère sœur, quand mettras-tu un terme à mes angoisses ?...

« Comme l'herbe du torrent, mon âme est engloutie et couchée à terre. Cependant, mon Dieu, l'herbe du torrent se redressera plus fraîche et plus vigoureuse et de nouveau votre soleil la fera fleurir...

« Chaque jour, j'envoie des âmes au ciel, et moi je reste dans l'exil, dans le combat, dans la crainte mortelle de perdre mon bien-aimé. *Amore langueo !*

« La cause de ma langueur est mon exil, parce que je brûle et me sens consumé du désir de voir Dieu. Je ne puis plus longtemps vivre sur la terre ; la vie m'est un martyre et je désire mourir. »

Sur ces entrefaites, le 16 septembre 1869, une nouvelle décision de Mgr Canoz envoyait le Père Delpech de Tanjore à Tuticorin, du nord à l'extrême sud. « Vous n'emporterez que le strict nécessaire », avait dit Monseigneur. Et, abandonnant caisses de couleurs, toiles et pinceaux, le Père reprenait la route des sables ardents. Il s'était contenté d'écrire sur le verso de la lettre de son supérieur :

« La foi obscure en votre parole, ô mon Dieu, ô mon Seigneur bien-aimé, voilà qui est ma route pleine de sécurité, à l'abri de toute embûche et de tout mauvais pas. J'entends votre voix ; mais je ne sonde pas vos desseins mystérieux. Je me sens porté par votre main, mais je ne sais où ; je suis dans une affreuse angoisse ; mais mon âme jouit d'un ciel radieux et d'une paix profonde. *Quæ placita sunt tibi faciam semper*[1]. »

1. « Je ferai toujours ce qui vous plaît. »

Le 29 septembre, il écrivait sur son journal : « Oui, c'est bien moi qui t'ai tiré de Tanjore pour te porter à Tuticorin. — Là, tu resteras jusqu'à ce que je te porte ailleurs. Tu n'auras pas sur cette terre de demeure permanente. Que d'autres se fassent un petit nid qu'ils finissent par aimer ; toi tu n'auras pas le temps de t'attacher à toutes ces futilités. Moi même je prendrai soin de te rendre amer le commerce des créatures. C'est dans l'angoisse et la peine que tu dois te pencher vers les hommes pour leur crier de m'aimer ; et lorsque tu auras fait tous tes efforts auprès d'eux, tu te sépareras d'eux pour converser avec moi avec une joie infinie et des délices inexprimables.

« Il faut, Victor, que tu meures à *tout :* même à ce qui te paraît le plus juste et le plus légitime. Je veux que tu parcoures la terre en faisant le bien, mais sans le savoir, en semant le bon grain, mais sans le moissonner.

« Le 4 avril 1866, je t'arrachais violemment de la terre du Sud à ta propre prière ; maintenant, je t'y replace de moi-même. En repassant les sanglantes luttes de ton âme, qu'il te soit bon à quelque chose d'avoir été humilié. Sois encore dans la crainte et livre-toi à mon unique amour ! Puisque tu jouis de mon bon plaisir, que t'importe la chute du ciel et de la terre ? »

On mettait le Père Delpech à la torture quand on lui parlait de se soigner. Alors, il écrivait dans son journal des pages comme celles-ci :

« Pourquoi ne veux-tu pas soumettre ton jugement et dire : Je suis malade? Pourquoi? T'y connais-tu plus que moi? Y vois-tu plus clair que moi dans cette obscure sentine qu'on appelle le corps? Connais-tu mieux que moi les rouages infinis de ce mécanisme mystérieux qu'on appelle l'organisme humain? Eh bien! c'est moi qui te le dis par la bouche du Supérieur : Tu es malade. » — « Oui, mon bien-aimé, soit : je suis malade. Venez donc, ô maladie! venez et faites vite ce que vous avez à faire. Anéantissez mes ennemis acharnés et cruels, réunissez-moi à mon bien-aimé que je crains de perdre. *Cupio dissolvi*[1]. »

Mais il ajoutait : « Vous qui m'accusez de ne pas me soigner assez, vous ne savez pas quel cruel ennemi j'engraisse dans ma propre maison!

« O mon bien-aimé, vous qui voyez les angoisses qui me traquent de tous côtés et qui réduisent mon âme aux abois, ayez pitié de moi; vous voyez, vous, que si j'ai un reproche à me faire. c'est de me trop soigner.

« O pauvres de Jésus-Christ, si vous saviez combien j'envie votre nudité, votre famine, votre so-

1. « Je désire ma destruction. »

litude! — J'ai fait vœu de pauvreté, oui; mais, par la force des choses, le confortable de l'Europe fait invasion de tous côtés dans ce pays trop accessible aux marchands. Qui me donnera le martyre?

« Jésus. — Le martyre que j'estime le plus, c'est le martyre de mon bon plaisir.

« — Aussi, mon bon Jésus, n'ai-je pas en vue autre chose que votre bon plaisir; quand je dis martyre, je ne me sens de goût, d'attrait, de force, de puissance miraculeuse, que pour et dans cette seule prière : *Fiat voluntas tua!* »

Par ces allées et venues au Maduré, Dieu préparait le Père Delpech à un sacrifice plus grand encore. Son mal d'yeux avait préoccupé sa famille. Le vénérable doyen de la Faculté de droit de Toulouse avait fait part de ces préoccupations, et le Père provincial, craignant lui aussi qu'un plus long séjour dans l'Inde n'amenât la cécité complète, ordonnait au missionnaire de regagner l'Europe. Ce fut pour lui un coup de foudre.

Dès le 30 décembre 1869, il avait écrit dans son journal :

« Que m'importe la perte de mes yeux?

« — Vous serez aveugle et ne pourrez plus travailler.

« — Ne pourrai-je plus aimer?

« — En Europe vous aimerez et vous travaillerez.

« — Plutôt que de me renvoyer en Europe, éloignez-moi jusqu'aux extrémités de la terre, que je sois dénué de tout, excepté de mon bien-aimé. »

A cette date, le Père Delpech pressentait donc déjà le sacrifice, mais c'était pour en écarter l'idée.

Le sacrifice s'était imposé quand même, et, le 26 avril, le Père débarquait à Marseille.

« Eh bien ! écrit-il dans son journal le 1er février 1870, eh bien ! mon bon plaisir est que vous partiez pour l'Europe !

« O stupéfaction, ô rugissement de ma nature ! Silence, silence ; *fiat voluntas tua, o Jesu mi!* »

Il consignait aussi ces paroles entendues intérieurement :

« *Manus mea deducet te et reducet te* [1]. — *Ne demandez pas à retourner au Maduré* » ; et cette remarque profonde d'un de ses supérieurs : « Qui sait si vous n'êtes pas uniquement venu au Maduré pour y trouver l'amour de Dieu ? Vous l'avez trouvé à Négapatam. Maintenant, vous pouvez partir. »

Rien néanmoins n'est plus dur à un missionnaire que de quitter son champ de labeur, et personne n'était dans l'âme plus missionnaire que le Père

1. « Ma main t'emmènera et te ramènera. »

Delpech ; aussi on comprend ces lignes de son journal.

« Je ne sais comment expliquer les tempêtes de mon âme. Je rugis et je jouis. Je suis crucifié et je suis dans les délices. Le ciel est serein et la mer est en furie. J'aimais à la folie ma patrie, mes amis, mes parents ; je les revois et leurs embrassements excitent mon dégoût. *O Jesu mi, quæ placita sunt tibi faciam semper. Manus tua deducet me.* »

Et celles-ci à son frère : « O mon Xavier, quelle multitude de sentiments divers se partagent mon âme ! Cependant je le sens et j'en tressaille de bonheur : l'amour de notre bien-aimé plane sur toutes ces tempêtes sombres : dégoûts, amertumes, angoisses, terreurs, émotions, espérances, que sais-je ? Tout cela ne m'est plus rien depuis que j'aime mon unique ami. Rien ne l'arrachera de mon cœur. »

II. — LIMOGES

Dieu cependant allait récompenser l'homme de foi, et lui montrer combien il est vrai que sa main seule dirige, pour le bien de ses amis, et la volonté des Supérieurs, et la marche des maladies, et celle même de la mort.

Le grand sacrifice de M. Delpech en donnant

son fils au Maduré, avait été la perspective de n'avoir pas son aîné près de lui pour lui fermer les yeux. Il se reposait du moins à la pensée que le cadet, Xavier, devenu prêtre lui aussi, tiendrait à son lit de mort la place de Victor absent.

Or, le Père Victor venait d'arriver à Toulouse quand ses Supérieurs l'envoient à la résidence de Limoges. Ils lui ordonnent en passant de s'arrêter à Villeneuve pour y voir son vieux père, mais de ne séjourner auparavant, ni à Montauban, ni chez des cousins qui le demandaient. Sur la lettre même qui transmettait cet ordre, Victor écrit :

« J'ai vu mon bien-aimé caché derrière le Supérieur, ou plutôt comme s'il était le Supérieur lui-même, parlant par la bouche du Supérieur. Avant cette vision intellectuelle et cette lumière de la grâce, ma foi était donc bien obscure et ma fidélité à l'époux bien imparfaite. Souvent il m'arrivait de me défier du Supérieur, et, quelquefois, hélas! l'âme se laissait illusionner par les cris de la mauvaise nature.

« Est-ce que maintenant, mon bien-aimé, je vous verrai toujours *sans nuages* à la place du Supérieur ? »

Puis il partit. Or, Victor arrivait à Villeneuve le 30 avril au matin, tandis que ses sœurs étaient

encore à l'église du village. Il trouve son père plein de vigueur intellectuelle et même physique. M. Delpech venait de recevoir le texte des premiers décrets du Concile du Vatican. Après les premières effusions, il demande à son fils de lui faire la lecture des décrets ; puis, d'un commun accord, tous deux tombent à genoux et font leur acte de foi à la parole de Dieu et de Pierre. Ensuite ils causent, et, tout naturellement, parlent de la mort et du ciel. Puis on se rend à table. Dès le début du repas, une légère faiblesse force M. Delpech à se retirer. Victor l'accompagne, l'aide à s'étendre sur son lit, et aussitôt l'agonie du vieillard commence. Le grand chrétien, collant ses lèvres sur le crucifix du missionnaire, écoute ses exhortations, reçoit l'absolution de ses mains, et, à sa prière, le bénit à son tour, lui et toute la famille agenouillée près de son lit. Enfin il s'éteint doucement dans les bras de Victor que, sans retour, il avait donné à Dieu, et que Dieu lui renvoyait du Maduré pour lui fermer les yeux, alors que Xavier, vicaire à Toulouse, n'avait pas même le temps d'accourir.

Après cette journée, le Père Delpech écrivait sur son journal :

— 1er *mai* 1870. « *Mon bon plaisir est que vous*

partiez pour Limoges, en passant chez votre père, sans vous arrêter chez votre cousin.

« — Et combien de temps serai-je chez mon père ?

« — *Usque dum dicam tibi*[1].

« — Et combien de temps serai-je à Limoges ?

« — *Usque dum dicam tibi.*

« A peine arrivai-je chez mon père qu'il m'embrasse, se confesse, se fait donner l'Extrême-Onction et rend son dernier soupir sur mon cœur : *Manus tua, Domine, deduxit me ; non confundar in æternum. Vir obediens loquitur victorias*[2]. »

A Limoges, le père Delpech trouvait comme Supérieur celui qui, pendant vingt-cinq ans, avait dirigé son père, le Père Lamy. C'était un homme d'une haute vertu, que d'horribles souffrances devaient plus tard élever à la dernière perfection. Il fut chargé d'une œuvre de jeunes ouvriers et de différents ministères. Il semble que des consolations plus hautes, qu'une ascension nouvelle dans les voies intérieures, qu'une plus large participation à la contemplation parfaite récompensaient alors le Père Victor de son abandon absolu à Dieu.

1. « Jusqu'à ce que je vous le dise. »

2. « Votre main, Seigneur, m'a conduit ; je ne serai jamais confondu. L'homme obéissant remporte des victoires. »

Il note sur son journal : « Eh ! mon Dieu, quelle jubilation et quelle angoisse ! Quelle est cette voix ? De qui viennent ces caresses ? Mon âme tremble d'épouvante, car elle ne connaît pas ces choses. Et ses crimes se dressent devant elle. Mais elle a soif. Elle veut souffrir, et les grandes souffrances lui donneront peut-être la hardiesse de dire au Seigneur : *Osculetur me osculo oris sui*[1] ! »

Ce baiser du Seigneur préparait le missionnaire à des tourmentes nouvelles. Sa santé définitivement compromise devait, jusqu'à sa mort, l'entretenir dans la souffrance physique. Puis son Maduré lui semblait perdu ; il sentait que Dieu voulait qu'il en fît l'abandon. Le vide s'étendait donc devant son âme, ce vide dont les maîtres de la théologie mystique ont décrit les horreurs, et c'est dans l'angoisse et dans la mort que, par amour, l'apôtre devait s'abandonner à Dieu. Dur traitement où s'élabore la sainteté ! Ce sont les épreuves purificatrices par lesquelles doit passer, presque sans exception, toute âme que Dieu admet à son union.

Depuis longtemps ces épreuves avaient, nous l'avons vu, commencé pour le Père Delpech. Mais c'est, nous semble-t-il, de 1870 à 1875, qu'il les ressentira surtout.

1. « Qu'il me donne un baiser de ses lèvres. »

Durant cette période de ballottement physique et moral, tout contribue à le détacher de tout, hormis du bon plaisir divin ; tout le crucifie, surtout la crainte qu'il ressent de perdre Dieu ou de ne pas l'aimer. Les âmes vulgaires ne comprendront pas ces épreuves. Les saints les appellent un purgatoire, parce que l'âme qui les endure, éclairée sur l'amabilité de Dieu, ressent de ses misères une contrition équivalente à celle des âmes du Purgatoire. On les appelle même un enfer, parce que l'âme purifiée conçoit de Dieu une telle admiration et de soi-même un tel mépris, que l'union entre ces deux termes lui semble impossible, et, comme pourtant cette union est son seul rêve, elle paraît souffrir un tourment de damné.

Rien d'ailleurs ne vous peindra mieux l'état d'âme du Père Delpech que quelques notes de sa retraite de 1870.

« Hier, fête de Saint-François de Borgia, j'ai ouvert ma retraite par un pèlerinage à Notre-Dame d'Arliquet, sur l'invitation intime de Notre-Seigneur. Je croyais d'abord que Notre-Seigneur plaisantait, tellement j'avais de dégoût pour cette promenade, tellement le temps était mauvais : « Jésus ne plaisante pas. Lorsque Jésus a parlé, il « ne s'agit plus de peser les circonstances de temps, « de lieu, de personne. Il faut se précipiter. De la

« fidélité à une petite chose dépend la fidélité dans « de grandes choses », me fut-il dit. En effet, ce pèlerinage fut signalé par de délicieuses faveurs.

« A mon retour, je fus aussi assailli dans la rue par des injures et des cailloux, à la grande paix et joie de mon âme soutenue par la présence des anges gardiens et de mon aimable Seigneur. Oh ! à ce prix puissé-je mériter de faire toujours votre bon plaisir, ô mon bien-aimé !...

« Je sens ma nature mourir de désespoir ; elle se tord comme un serpent écrasé ; qu'elle meure et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit soient glorifiés. O divine Trinité ! puissé-je être la victime de votre glorification ! O Père Créateur, ô Fils, Époux divin, ô Esprit-Amour, que votre bon plaisir s'accomplisse et règne à jamais sur les ruines de mon amour-propre ! J'ai fait à la divine Trinité comme le sacrifice de mon activité, de mes missions, du martyre ; mais je sens que ce n'est pas ce qu'elle demandera de moi. Aussi, j'ai dit à mon Jésus : *Quæ placita sunt tibi faciam semper ; beneplacitum tuum et omnia ! Da mihi amorem tui et gratiam : sufficit*[1].

« O Jésus ! ô Jésus ! soutenez-moi dans la lutte ;

1. « Je ferai ce qu'il vous plaira. Votre bon plaisir est tout pour moi. Donnez-moi votre amour et votre grâce, cela me suffit. »

car les eaux de la désolation montent, montent toujours. Et que m'importe, ô Jésus, ma désolation ou ma consolation ? Je ne veux que votre plaisir. Oui, malgré les hurlements de ma nature, je le déclare à la face du ciel et de la terre, je ne me considérerai pas plus que si je n'existais pas. Dans vos caresses ou vos reproches, ô le bien-aimé de mon cœur, je ne considérerai que vous seul, votre plaisir ou votre peine. Périssent donc les derniers restes de mon amour-propre !

« — Estimes-tu mon union plus que tous les biens du ciel et de la terre ? Veux-tu l'acheter au prix de tous les sacrifices ?

« — Oh ! oui, Jésus ! »

« O étrangeté de mon cœur ! d'où vient que ce bon plaisir qui me paraissait si suave, autrefois, m'apparaît aujourd'hui comme un océan d'amertume, un abîme d'angoisses ? *O Jesu, salva me*[1] ! Je me jette tête baissée dans les flots tumultueux de cette mer et dans les profondeurs inconnues de cet abîme ; que ma nature meure d'horreur ! O mon bien-aimé, que je me perde pour toujours et que je vous trouve tout seul à tout jamais !

« Me voilà au dernier jour, et cette retraite s'est écoulée comme une vision. Les quatre premiers jours dans une joie délicieuse, les quatre derniers

1. « Jésus, sauvez-moi ! »

dans une angoisse poignante, une espèce de mort.

« Et le bon plaisir de Dieu m'apparaît comme un abîme. O Jésus ! je me précipite dans cet abîme, ou plutôt, lancez-m'y ! Poussez-moi, car mon cœur est lâche. »

A la suite de ces notes, le Père Delpech avait ajouté :

« Retraite mémorable faite sous les auspices du Révérend Père Lamy, homme de Dieu.

« Mon âme, n'oublie jamais le transport de 1870, car il n'a pas été sans raison de la part de ton bien-aimé. *Ascende superius*[1] ! »

Ce qui semblait le plus dur au Père Delpech, c'était de renoncer à son désir des missions. « Oh ! qui me rendra mon immense chrétienté, disait-il à Xavier, mes nombreux villages sans prêtres et sans églises, mes millions de païens et surtout mes indicibles souffrances mêlées à d'indicibles délices ! Vive Notre-Seigneur dans ses desseins mystérieux ! Son bon plaisir sera toujours mon bon plaisir. »

Chaque page de ses notes atteste la lutte qu'il se livrait à ce sujet.

Il écrivait le 18 mai 1870 : « Écoute, ô mon âme, la voix du divin Maître, et tu trouveras la paix.

« Jésus. — Jusqu'ici je t'ai conduit par la main et tu n'as eu à t'inquiéter *de rien* en ce bas monde ;

1. « Monte plus haut ! »

penses-tu que je vais t'abandonner tout à coup ? »

« Moi. — Hélas ! les Supérieurs ne me donnent aucune espérance pour les missions, mon désir est si violent pour la conversion des huit cents millions de païens, et les missionnaires sont si peu nombreux, que je souffre une agonie cruelle, loin de mes chères missions.

« Jésus-Christ. — C'est moi seul, ton bien-aimé et ton Époux, qui veux être ton désir. C'est moi qui veux purifier ton amour par cette agonie, loin des missions. Je veux que tu n'aies qu'à jouir de mon amour sur mon cœur, et dans les délicieux embrassements d'une union plus étroite, dans le baiser de mes lèvres. Laisse-moi faire. Je t'ai souvent dit que c'était à moi à te conduire, à toi à jouir. Cœur rebelle, pourquoi donc toujours cherches-tu à te soustraire à la délicieuse quiétude de l'union avec moi? Les Supérieurs te diront quel est mon bon plaisir. Ils te le diront à temps, ils te le diront comme il me plaira. Tu sais bien que je t'ai enveloppé depuis longtemps d'une obscurité profonde. Je le fais ainsi pour que tu te persuades bien que de toi-même tu ne peux rien, et que tu n'aies rien de mieux à faire qu'à te jeter dans les bras de mon amour ; je ne t'ai jamais laissé tomber.

« Tu demandais de grands sacrifices. Eh bien ! fais

le sacrifice du Maduré, du Japon; fais le sacrifice des millions d'idolâtres que tu voulais convertir. » — O mon âme! Notre-Seigneur te veut dans la nuit obscure, dans la foi nue. Eh bien! sois joyeuse; aussi bien t'embrasse-t-il avec amour dans cette nuit cachée. Il t'inonde de lumières intérieures et de joies indicibles. Alors que toutes les créatures ne te donnent que des réponses de mort, lui te convie à des rendez-vous secrets où il fait à ton âme de délicieuses confidences.

« Eh! pourquoi serais-tu triste, ô mon âme? Eh! que t'importe le Maduré, la Chine ou le Japon et les païens à convertir? Qu'est-ce que cela en comparaison d'un seul regard de l'ami divin? »

— 9 *juin* 1870. « L'Époux. — Où est donc ton esprit de foi? Ne sais-tu pas que le Supérieur est un autre Sacrement? Je n'ai pas été content de toi, hier. Est-ce que tu crois avoir affaire aux hommes ou à moi voilé sous le Supérieur? Que la parole du Supérieur, la question d'un Supérieur, la sollicitude d'un Supérieur, la disposition d'un Supérieur, en un mot tout dans le Supérieur te soit une manifestation de mon amour? Ne crains pas le Supérieur immédiat, ni les Supérieurs médiats: je les tiens tellement dans mes mains qu'ils ne feront rien de toi, ils ne te commanderont rien, qui ne soit mon bon plaisir.

« L'Ame. — Hélas ! mon bien-aimé, pardonnez-moi mon infidélité, ma rudesse, ma mauvaise humeur : ah ! je suis bien loin de la douceur et de l'humilité ; châtiez-moi, mon bien-aimé. Pourquoi donc fais-je porter aux autres le poids de mes angoisses intérieures ? Et même pourquoi aurais-je des angoisses intérieures au sujet du Maduré, ou du Japon, ou de Madagascar, ou de la France, ou du ciel ? Eh ! qu'importe tout cela, pourvu que je vous aime !

« L'Époux. — Oui : aime, aime, cela suffit : je me charge du reste. Je te ferai passer par un martyre que tu ne connais pas. Bientôt, je t'appellerai au rendez-vous. »

— *Le 4 juillet.* « Il est impossible d'exprimer les terreurs de ma nature en voyant brûler tout ce qu'elle aime ; il lui semble que tout est perdu. Je le comprends ; voilà le temps d'exercer l'abandon parfait, la foi nue, le sommeil amoureux sur le sein de l'Époux.

« Dors, dors, mon âme, en mourant et travaillant énergiquement à Limoges ; dors ! *usque dum dicat tibi* [1].

« La Nature. — Non, je veux retourner dans les missions ; je veux retourner au Maduré, je ne suis pas malade. »

1. « Jusqu'à ce que Dieu t'appelle. »

« La Grace. — Arrière ! arrière ! assez ! meurs ! *Volo et nolo non habitant in hâc domo*[1]. »

« L'Ami. — Victor, tu veux ? Ah ! c'est bien ; tu auras ce que tu veux, toi ; mais alors ce ne sera plus mon bon plaisir.

« Oh ! non, non, bien-aimé, votre bon plaisir seul ! »

Enfin, pour couper court aux regrets, le Père Delpech prit la résolution énergique de ne plus songer au Maduré.

« O Dieu, écrit-il ensuite, quelle vision que celle de votre bon plaisir ! Mon âme en frémit encore à la fois de bonheur et d'horreur ; je me suis jeté dans l'abîme !

« Jésus m'a dit : Vous avez manifesté votre ardent désir des missions à votre supérieur. Maintenant, soyez en paix. J'ai donc fait mon sacrifice de nouveau et mon cœur s'est brisé, et une immense paix a succédé à une violente bataille. »

Le Père Delpech avait une âme trop vibrante pour ne pas ressentir, plus que les siens, les malheurs de la patrie. La guerre avec la Prusse était alors déclarée, et, plus que les armées ennemies, le Père redoutait, avec raison, la colère de Dieu.

Sans doute il était consolé par les exemples de

1. « Je veux et je ne veux pas, n'habitent point ici. »

son frère Xavier qu'il voyait s'offrir généreusement comme aumônier militaire; mais que d'autres causes de tristesse dans l'impiété publique dont tout lui renvoyait les échos! « Au moment où Xavier vole pour Paris et vers le champ de bataille, écrivait-il, je roulais vers Limoges dans une misérable patache, en compagnie d'un malheureux conscrit qui m'agonisait d'injures et d'imprécations. »

La tiédeur parmi les ministres de Dieu l'attristait surtout; on le sent à ces lignes : « Ou souffrir ou mourir ! Pour consoler votre douleur, ô mon Dieu, je voudrais avoir mille vies et vous les offrir. Augmentez la puissance de résistance de mon âme, et puis, broyez-la, anéantissez-la sous le poids de votre immense tristesse ; car, parmi les âmes qui vous sont consacrées, il y en a qui ne vous aiment pas. »

Alors il priait Dieu d'augmenter ses souffrances et de l'accepter lui-même comme victime réparatrice. Dieu l'allait prendre au mot.

Le Père Delpech passa l'année 1870 à Limoges; sa grande affaire y fut de subir le traitement divin que nous venons d'indiquer.

Dieu l'adoucissait parfois par de croissantes faveurs :

« Aujourd'hui, écrivait-il par exemple le 28 juin

1870, pour la première fois pendant la messe il m'a semblé que l'aimable Jésus me donnait un baiser de ses lèvres divines, et mon cœur a senti une grande joie, une grande force, un grand mépris pour les joies de la terre, une immense soif de souffrances. »

Cependant Dieu allait mettre son abnégation à une forte épreuve. Les événements politiques se précipitaient : le corps d'armée du général Vinoy, où l'abbé Delpech servait comme aumônier, s'était replié sur Paris après le désastre de Sedan. L'aumônier avait été affecté à la 3e division du 14e corps, commandé par Ducros. Jusqu'à l'armistice, il assistait à toutes les batailles qui se livraient sous Paris et voyait avec douleur s'élargir la blessure de la patrie.

Sur ces entrefaites, un ordre inattendu jetait Victor sur un tout autre point de la ligne de bataille.

III. — LA RÉUNION. MAURICE

Afin de lui rendre des Indiens à convertir, mais sous un climat moins ardent que celui de l'Indoustan, les Supérieurs avaient résolu d'envoyer le Père Delpech dans l'île de la Réunion. L'évêque de Saint-Denis réclamait déjà depuis longtemps un apôtre pour *les coolies*, travailleurs raccolés

dans l'Inde et employés aux plantations de l'île.

Ce départ, c'était l'abîme entrevu du bon plaisir divin. Le Père Victor s'y élança avec la terreur que lui causait le pressentiment de grandes épreuves à subir et avec la joyeuse intrépidité qu'un soldat apporte au feu.

Il écrivait sur son journal :

— 2 *novembre* 1870. « Voix de Jésus. — Vous partirez le 10 de Limoges, et, le 28, vous quitterez la France pour aller à Bourbon. »

— 1er *décembre* 1870. « *En pleine mer.* — Dieu! avec quel dégoût naturel je vais à Bourbon! Mon bien-aimé m'y envoie néanmoins, et c'est ce qui me remplit d'une joie immense. Vive le bon plaisir de mon Jésus sur terre et sur mer! — De nouveau, j'ai tout sacrifié comme autrefois, mais autrefois je ne jouissais pas des souffrances comme maintenant! La souffrance appelle mon bien-aimé, et Jésus ne résiste pas à l'appel de la souffrance. La voix de la souffrance, c'est la voix de l'amour, et Jésus obéit à l'amour. La souffrance généreuse, héroïque, chaste, douce et cachée, c'est le baiser d'amour, et Jésus le rend mille fois ce baiser délicieux. Venez donc! hâtez-vous, ô souffrances, faites vite votre œuvre dans mon

âme. Ah ! si vous saviez comme j'ai soif de m'unir à lui, de lui parler, de l'entendre, de mourir ! Mourir ! voilà ce que vous me procurez, ô souffrances ! ou souffrir ou mourir ! »

Du reste, à bord comme dans sa cellule de Limoges, ou de Négapatam, ou de Metz, il était, plus qu'un novice, exact à se suivre et à ne se pardonner aucune négligence. Aussi, arrivé à Saint-Denis pour la Noël, il reçut du divin consolateur, aux trois messes qu'il célébra, ces mystérieux baisers d'amour qui le préparaient toujours à de nouvelles croix :

« O nuit délicieuse ! note-t-il dans son journal. A la fin d'une traversée pénible pour la nature, mais joyeuse à l'amour, sur la terre du sacrifice et du bon plaisir de Jésus, la nuit même de Noël, en venant de débarquer, pour commencer la deuxième étape de ma vie de missionnaire, aux trois messes, j'ai reçu trois baisers d'amour des personnes de la Trinité Sainte. »

Fortifié par ces divines faveurs, le Père Delpech saisissait résolument sa croix nouvelle.

Cette croix, c'était une vie qu'il jugeait trop confortable ; c'était le dégoût de la terre qui le poursuivait plus véhément ; c'était la fièvre qui avait trouvé dans le tempérament usé du missionnaire une proie toute désignée. C'était même par-

fois de constater, au cours de son ministère, l'injustice des blancs envers ses pauvres Indiens.

Au contact de ces épreuves, son âme si puissamment lyrique vibrait, et à son journal s'ajoutaient des pages ardentes, dont nous regrettons de ne citer que des fragments :

« Patience et joie spirituelle, mon Victor, écrivait-il le 1er janvier 1871. Eh bien, oui, accepte ta position telle quelle. Laisse-moi le soin de tout ce qui te regarde. Sois doux et humble au dehors et au dedans. Avale les amertumes du confortable, renfonce tes dégoûts et les souvenirs du passé; tout ce qui n'est pas moi est vain. C'est moi, oui, c'est moi qui t'ai voulu à Bourbon : laisse-toi faire et meurs mystiquement ici comme tu es mort au Maduré et en France.

« O mon Jésus, j'aurais tant de bonheur à être dénué de tout, sans asile, sans habits et sans pain. O Jésus! ô Jésus! pourquoi m'avez-vous enlevé à la vie presque apostolique que je menais à Vallam, à Callicoulam, à Accadei et ailleurs? Ici, j'abonde de tout et je ne puis rien faire. »

« L'Ami. —Je veux que tu n'aimes que moi seul. Pour toi, tel que je t'ai bâti, la vie actuelle est infiniment plus crucifiante que la vie de Vallam. Meurs ici, âme chérie, meurs avec joie, car je te suffis. »

Il ajoutait quelques jours après :

« On dirait que Notre-Seigneur veut me faire tout oublier, excepté l'adorable Trinité. La nature pousse les hauts cris, et quelques hommes aussi. Que faire, ô mon pauvre Victor ; tu n'es pas assez petit, assez soumis, assez doux et humble de cœur !

« Abandonne-toi à chaque heure, à chaque instant entre les mains de ton bien-aimé. Saisis sans crainte toute occasion de parler de son amour. Eh ! que les hommes disent ce qu'ils voudront ; diraient-ils pis que pendre contre toi, ils n'en diront jamais assez. »

Tout dans la nature parlait à son âme contemplative et lui traduisait les ordres de Dieu. Il écrivait un jour, après avoir observé un palmier :

« Jésus prend soin des feuilles du palmier, il les tient en lisière jusqu'à ce qu'elles soient assez fortes pour résister au vent. Comment ne t'aurait-il pas conduit lui-même par tant de péripéties jusqu'au point où tu en es maintenant ? Souviens-toi de la voix si tendre de ton bien-aimé entendue au moment où tu contemplais la feuille du palmier. O Jésus ! merci, mille fois !

« Votre bon plaisir, ô Époux divin, me cause un martyre cruel. O Époux mystique, ne détournez pas votre face, ne fermez pas vos lèvres divines, ne retirez pas vos mains sacrées ! Dans

l'angoisse extrême où je me trouve, votre visage est ma seule contemplation, vos mains, mon seul guide. Jésus! vous seul voyez et comprenez les angoisses de mon être tout entier. Je ne sais pas me les expliquer à moi-même, comment les expliquerais-je à d'autres, et, d'ailleurs, que me donneraient les pauvres hommes pour me soulager? »

A ceux qui s'étonneraient de ces angoisses de l'âme soumise à l'action du creuset divin, lui-même explique le secret de ces douleurs purificatrices :

— 10 *janvier*. « Je meurs! je meurs! — Et pourquoi mourez-vous? Ma nature se tord dans les angoisses de la mort parce qu'elle n'a pas ce qu'elle voulait avoir, et parce que Jésus la force à avaler le poison qui va la tuer. Meure, meure mille fois, ce traître perfide avec lequel j'ai trop pactisé autrefois!

« Et la partie supérieure de mon âme meurt aussi, mais d'une mort lente et crucifiante. Martyre plus douloureux que le coup de sabre. Je meurs, mon Jésus, de ne pas vous aimer comme je le voudrais, de ne rien souffrir pour vous, de ne pas être nu, affamé, poursuivi pour vous, de voir les autres endurer toute peine et moi rien. Je meurs surtout de douleur à la vue des pensées qui

errent sur les créatures autres que mon Seigneur. Je meurs, à la seule idée que je pourrais ne plus vous aimer, ô le tout de mon cœur! O mon unique! O le rafraîchissement de ma poitrine haletante! O le seul refuge de ma douleur intolérable! O sein maternel, où je cache ma tête et mes yeux appesantis pour pleurer amèrement dans mon exil! Un seul baiser de ma mère calmait toutes les douleurs de mon enfance! O aimable bien-aimé! ô ma mère! ô mon Époux Jésus! Un seul de vos regards, une seule de vos caresses, un baiser de vos lèvres divines dans la délicieuse communion remplit mon âme désolée de force et de joie! »

Et le 13 *février*. — « O acceptation entière du bon plaisir de Notre-Seigneur! O nuit! O amour, seul refuge de mon âme agonisante! Les consolations que les hommes essayent de me donner ne font qu'enflammer ma plaie ; ils me consolent sur les choses qui me réjouissent et me souhaitent des choses qui me crucifient. Reçois-je un soufflet, un coup de lance, suis-je exposé aux coups, ils me plaignent. Suis-je dans un château, entouré de l'abondance et des égards de personnes amies et empressées, ils me félicitent. Et ils ne voient pas que l'affreuse mêlée

est mon élément et que le bien-être est mon enfer, et ils ne me croient pas quand je le leur dis. O Jésus! quand donc me donnerez-vous à endurer la rigueur des saisons, la faim, la soif, la nudité, les mépris, les outrages, le martyre? »

Au moins auprès de ses Indiens il trouvait la joie, mais une joie mêlée encore de tristesse, car son cœur aimant et loyal souffrait des douleurs de ses enfants.

« O mon Jésus, disait-il, quelle joie je goûte dans ce taudis de poux et de pourriture du dépôt de Sainte-Suzanne! O pauvres Indiens! O race des blancs! race cruelle et maudite! pourquoi, après avoir arraché par fraude ces hommes à leur famille et à leur terre natale, sous le futile prétexte de faire du sucre, les abandonnez-vous dans leur maladie et leur pourriture, et refusez-vous de les rapatrier? Allons, toutes vos raisons sont des sophismes d'un égoïsme honteux, d'un despotisme révoltant. Race menteuse, vous vous prétendez libéraux, vous criez : Vive la liberté! Respect aux droits de l'homme! et vous n'êtes libéraux que pour vous, et vous ne voulez de liberté que pour vous, et vous vous moquez de tous les droits, excepté du vôtre. O Jésus! ô amour! vous seul nous enseignez à jeter notre sucre au

vent et à traiter les Indiens comme nous-mêmes. »

Mais, sur toutes ces épreuves, le flot de l'amour divin passait, qui finalement les faisait oublier.

« Élève donc ton âme au-dessus de toutes ces choses misérables, écrivait-il alors ; plane comme l'aigle au-dessus des campagnes arides. Ne te laisse pas épouvanter par les bruits qui montent de la plaine ; jouis de l'amour et va ton chemin, semant des deux côtés de la route, sur les sillons arrosés de tes sueurs et de tes larmes, le grain de la bonne parole, et marche, marche, cours, vole vers les hautes régions, sans t'arrêter, sans regarder derrière toi si la semence pousse, si la moisson est riche. Hélas ! derrière toi et au-dessous de toi, tu ne verrais que ténèbres, que mort ; tu n'entendrais que des cris de guerre et de rage. Monte, monte dans la voie de l'amour. O sublimes régions de la paix et de la joie ! que vous m'êtes chères ! O France ! ô toit paternel ! ô tombeaux ! ô Maduré ! ô Japon ! ô terre de souffrance ! je vous foule aux pieds d'un pas léger et je sens mon âme mourir à toutes vos affections et s'élancer vers mon bien-aimé ! »

A peine arrivé à la Réunion, le Père Delpech s'était senti saisi par la fièvre. Il s'était cependant livré sans retard aux œuvres de son ministère. Mais, au bout de trois mois, la fièvre le ter-

rassait, et ses accès devenaient même si violents qu'un jour, le 17 mars, on crut la dernière heure du missionnaire sonnée. Le 18, il écrivait :

— *Nuit du* 17 *au* 18 *mars.* « Je me disais en moi-même : Sera-ce la dernière nuit de cette terre, ô Jésus ? Et un tressaillement de bonheur ravivait la flamme de mon âme. O nuit mémorable ! j'y ai vu clair. Il me semblait être sur le bord de l'éternité. J'ai compris combien les imperfections que je réputais légères arrêtent les épanchements et les faveurs de Jésus. Mais mon bonheur était si grand que je n'osais y croire et je m'en remettais au bon plaisir de mon unique ami, après lequel seul je soupirais. Mais hélas ! vers deux ou trois heures du matin, je compris clairement qu'il me fallait encore vivre et lutter corps à corps avec mes ennemis cruels. *O Jesu, non recuso laborem ; recuso peccatum*[1] ! Ou souffrir ou mourir ! La souffrance et la mort m'unissent à mon bien-aimé sans mélange de crainte, sans mélange de péché. La souffrance enflamme l'amour, et l'amour m'unit à Dieu. La mort ? Eh ! pourquoi la craindrais-je ? La mort est ma sœur bien-aimée, ma désirée, mon introductrice dans le

1. « O Jésus, je ne refuse pas le travail, je refuse le péché. »

tabernacle secret de mon bien-aimé. La mort est intime avec moi ; car la souffrance est une mort continue. »

Le 22, encore en proie à une fièvre ardente, le Père Delpech se mettait en retraite pour se préparer à prononcer les derniers vœux de religion. Ces huit jours de retraite furent huit jours d'agonie. Mais la fièvre n'interrompait pas le vol de l'âme. Le malade trouvait encore l'énergie de dominer assez son mal pour noter chaque jour les lumières reçues dans ses oraisons.

« Eh ! que t'importe, écrivait-il le 24 mars, que t'importe le monde, et quelque coin du monde que ce soit, et quelque créature qui se meuve dans ce petit coin du monde? *Præterit figura hujus mundi, gloria Domini manet in æternum*[1]. Tout le reste est néant, ténèbres, péché. O gloire de Dieu, fondez sur moi, envahissez-moi, consumez-moi! Fuient à jamais loin de moi le péché et la possibilité du péché, et le doute cruel de vous aimer ou de ne vous aimer pas, et ces ténèbres qui s'exhalent du fond de mon cœur corrompu, obscurcissant la flamme si chaste de votre amour ! Fuient à jamais tous ces monstres, ô mon Seigneur, car la mort m'est mille fois plus douce

1. « Elle passe la forme de ce monde. La gloire de Dieu demeure éternelle. »

que leurs affreuses sollicitations, et une seule de mes pensées volages qui s'égare à leur suite me cause plus de tourment, ô mon Seigneur, que la fièvre brûlante, ou la mort! La mort? Eh! je soupire après elle. La mort est ma sœur chérie. Cinq ou six fois je l'ai vue se pencher à mon oreille et me dire d'un ton mystérieux : *Ecce venio cito; tempus breve est*[1]. Et puis, je la vois s'éloigner de moi, frapper autour de moi et revenir à moi, s'asseoir de nouveau amicalement à mes côtés, me dire encore son petit mot et repartir de nouveau. O mort! ô mort! pourquoi me fuyez-vous ainsi? Est-ce que je ne vous ouvre pas aussitôt que vous frappez? Est-ce que je ne vous fais pas bon visage? Est-ce que je ne vous embrasse pas comme ma sœur chérie?

« La Mort. — *Qui justus est justificetur adhuc; qui sanctus est sanctificetur adhuc. Mi frater, moriatur quotidie anima tua*[2]. »

— *Le* 25 *mars*. « La Vierge immaculée. — Sache, ô Victor, que par mon humilité obscure et unie par l'amour au Verbe divin, et par mon acte hé-

1. « Voici que je viens à l'instant. Il te reste peu de temps à vivre. »

2. « Que le juste se justifie encore. Que le saint se sanctifie encore. Mon frère, que ton âme meure chaque jour. »

roïque d'adhésion au bon plaisir de ce Verbe divin, au moment de l'Incarnation, j'ai sauvé plus d'âmes et procuré plus de gloire à Dieu que n'en sauveront jamais tous les apôtres avec leurs prédications, leurs jambes et leurs bras.

« Moi pêcheur. — O Vierge incomparable, faites-moi comprendre le rôle immense de la prière humble et amoureuse dans l'œuvre du salut et de la gloire divine. »

— *Le 26 mars.* « O Jésus ! Depuis la nuit du 17, je comprends combien les infidélités blessent votre amour. Une pensée, un regard, un soupir, une aspiration qui ne serait pas pour vous, ô le bien-aimé de mon âme, serait pour mon cœur désormais une cruelle épine. Aussi, vous comprenez pourquoi je soupire après la mort, moi, pauvre cerf haletant, poursuivi par des chasseurs acharnés ; non, non, Jésus ! tant que je peux vous perdre, il n'y a pas de repos pour moi sur cette misérable terre. Et je comprends aussi le tourment des chères épouses que vous purifiez en purgatoire. Elles vous aiment d'un amour ardent ; mais elles sentent que leurs fautes et infidélités passées sont une barrière infranchissable à vos embrassements amoureux, vous, dont elles connaissent la beauté infinie. Elles ont soif aussi ; mais rien ne peut

MAURICE — LA RÉUNION

étancher leur soif si ce n'est vous, ô le bien-aimé de leur cœur. Pauvres âmes, que ferai-je pour vous ?

« Qui pourra dire les battements de mon jeune cœur quand il entendit pour la première fois ce mot divin : Amour! Amour! Eh! quoi, je pouvais donc aimer Dieu et en être aimé ! O révélation délicieuse ! O terme de toutes mes recherches ! O ciel sur la terre ! Aimer Dieu et en être aimé !

« Son amour pour moi est infiniment jaloux, d'une jalousie et d'un zèle aussi impitoyable que l'enfer. Il me veut tout, Il me veut toujours. Il est insatiable de mes soupirs, de mes pensées, de mes regards, de mes dévouements, de mes souffrances. Et moi aussi je veux être jaloux de vous, ô Jésus! insatiable du moindre de vos dons et de vous-même ! »

Le 31 mars 1871, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, le Père Delpech prononçait à Saint-Denis ses derniers vœux. Aussitôt après, le Révérend Père Cazet, Supérieur de la mission, l'envoyait à l'île Maurice dont il croyait le climat meilleur.

Aussi bien, une colonie d'Indiens plus nombreuse et plus abandonnée attendait ses secours. En dépit de la fièvre, il allait les lui donner avec un singulier dévouement.

« Aussitôt arrivé à Maurice, nous écrit son Supérieur d'alors, le Père Delpech se mit à parcourir les divers quartiers de cette colonie, et à visiter les établissements sucriers où étaient employés des Indiens catholiques. Les moyens de transport ne manquaient pas, et la charité des Supérieurs aurait pourvu aux dépenses des voyages. Le bon Père trouvait pourtant moyen de faire la plupart de ses courses à pied, et quelquefois durant la chaleur du jour, afin de réunir plus sûrement, dans la soirée et bien avant la nuit, les travailleurs occupés, durant tout le jour, aux travaux des champs ou des usines. Il couchait souvent sur la dure, étendu par terre sur une natte, au lieu d'accepter un bon lit que lui offraient les colons. Il ne se rendait qu'avec peine à leurs invitations pour les repas, préférant acheter quelques provisions insuffisantes et mal préparées, afin d'avoir plus de temps à donner à ses chers Indiens. Presque toutes ses journées se passaient à faire apprendre les prières aux enfants, une partie de la nuit à confesser ceux des chrétiens qu'il avait pu réunir, afin de les instruire et de les communier avant le lever du jour. Ce genre de vie ne contribua pas peu à causer au Père des accès de cette fièvre qui régnait alors à Maurice et à en augmenter l'intensité. Obligé

de suspendre ses courses, il montait dans un modeste véhicule et rentrait à la résidence avec un mal de tête et des vomissements qui duraient plusieurs heures, quelquefois plusieurs jours.

A Maurice, un des délassements du Père Victor, quand il revenait de ses courses à la ville de Port-Louis, était de visiter l'hôpital des lépreux, appelé l'hôpital Saint-Lazare. « La principale raison qui m'attire de ce côté, avouait-il, c'est qu'on y contemple la pauvre nature humaine dans l'abîme le plus épouvantable où il lui soit possible de descendre. Au moral, beaucoup des malades étant païens, leur âme est l'esclave de Satan. Au physique, le corps est livré à la décomposition. »

Au contact de ces affreuses misères, l'âme de l'apôtre se dilatait, comme celle de saint Pierre Claver le devait faire parmi les esclaves de Carthagène. Sa charité immense ne trouvant pas de digues, se répandait joyeuse dans le sein de ces abandonnés. Il eût fallu peindre le Père Delpech assis auprès d'un lépreux, pour avoir un beau tableau de la charité chrétienne.

Dieu et les Anglais avaient fait de l'île Maurice un véritable paradis ; mais, ce paradis, les hommes le souillaient par le péché et Dieu le purifiait par la fièvre jaune.

Le Père Delpech souffrait de la vue du péché

plus que de la crainte de la fièvre jaune. « Mon âme, écrivait-il un jour, pousse des rugissements de douleur comme une lionne à laquelle on a ravi ses petits. Ces hommes civilisés et riches me disent : Il faut moraliser les Indiens et vous n'y réussirez jamais; — et, tournant le dos, ils vont ravir la femme de leur serviteur indien. O hommes impurs, que Dieu convertisse votre âme infâme ou qu'il vous frappe d'une plaie honteuse. »

Dans sa loyauté un peu trop intransigeante, et dans son désir de vie apostolique, il s'insurgeait contre les soins et contre le léger confortable dont on essayait de l'entourer, et qui lui semblaient un mensonge chez un frère de Pierre Claver. « Notre siècle d'accommodements, écrivait-il à son frère Xavier, est convenu de trouver et de déclarer tout cet attirail de fauteuils utile, nécessaire aux bienséances. Soit, mais c'est dur! Moi aussi, pauvre ami, j'ai de la peine à retrouver mon bois blanc d'autrefois ici, à Maurice, dans ce pays du sucre et du confort. Mon bois blanc du Maduré! Il est encore facile là-bas de se le procurer. O Jésus, rendez-moi ma vie apostolique, ma faim, ma soif, mes sueurs ruisselantes, mes fatigues mortelles, mes nuits à la belle étoile, ma nudité, le dénûment complet et mes milliers

d'âmes. Ah! rendez-moi tous ces trésors avant que la civilisation mensongère les ait fait disparaître de toute la terre. »

Il écrivait encore : « On me retranche toutes les pénitences que je faisais au Maduré et en France. C'est juste, je les faisais sans énergie. D'ailleurs, Jésus y a pourvu. Il m'a voilé sa face radieuse et la source des joies est tarie. »

Les soins qu'on offrait au Père Delpech n'étaient pourtant point superflus, car la fièvre jaune le minait. « Allons, mon âme, de l'énergie, écrivait-il, quand les accès étaient plus violents. Réjouis-toi dans la fièvre. Cette fièvre est une bénédiction dans ce pays de Maurice. Sans cette fièvre, tu n'aurais rien à souffrir, presque rien à faire. O fièvre bénie, venez, venez et faites vite ce que vous avez à faire. Oui, vous me rendez supportable l'éloignement des souffrances apostoliques ; vous me rendez douces les amertumes de cette vie de cocagne qu'on mène ici. Venez, venez, bonne fièvre. Vous amortissez les feux de ma chair. Vous terrassez mon plus cruel ennemi. Venez, venez, bonne amie, vous êtes ma libératrice, sans compter que vous conduisez près de moi mon unique. Vous êtes comme l'avant-coureur de mon Jésus, vous êtes la solitude profonde dans laquelle il se plaît à m'entraîner, vous êtes

le dégoût indescriptible de toute créature, le soupir ardent vers l'Époux fidèle, vous êtes le baiser brûlant de l'amour ; venez, venez donc, ô messagère du ciel ; venez, et faites vite ce que vous avez à faire ! »

« Je vois, écrivait-il le 23 octobre, je vois avec délices approcher le jour où un messager de bonne nouvelle, inquiet et embarrassé, viendra me dire : Votre mal est grave ; préparez-vous à quitter la terre. O messager du ciel : pourquoi tremblez-vous ? Pourquoi ces périphrases pour dire à l'exilé qu'il va revoir la patrie, au fils prodigue qu'il va embrasser son père, à l'ami, qu'il va serrer son ami, à l'âme aimante, à l'épouse, qu'elle va embrasser pour toujours son amant, son époux divin ? O Dieu ! si vous saviez les désirs de mon âme ! O hommes pusillanimes, si vous pouviez comprendre combien je me moque des souffrances, des agonies, des désespoirs de ce que vous appelez le départ ! Oh ! si vous saviez combien j'appelle vie ce que vous appelez mort, retour ce que vous appelez départ, embrassement ce que vous appelez déchirement, union ce que vous appelez séparation, paix, délice et bonheur infini ce que vous redoutez avec horreur, comme le plus épouvantable des malheurs ! *O bona mors ! O soror mea ! Veni ! Veni citius, dulcis et desiderabilis*

nimis[1] ! O mort, vous poursuivez avec acharnement ceux qui vous fuient avec horreur ; et vous me fuyez sans pitié, moi qui vous appelle le jour et la nuit : pourquoi donc en agissez-vous ainsi ? »

Aux ardeurs de la fièvre s'ajoutait, plus crucifiante que jamais, cette mystérieuse action de la grâce qui tendait, par la désolation et l'obscurité, à le détacher de tout, hormis du bon plaisir divin.

Sous le coup de cette épreuve, plus pénible qu'aucune souffrance physique, le Père écrivait :

« Eh quoi ! tout ce que t'a dit Jésus depuis ton enfance est donc réduit à néant ? Tu n'appelles donc pas consolation cette facilité et ce bonheur que tu as à contempler l'essence divine ? Cela ressemble un peu à de l'ingratitude. Il faut cacher aux autres les dons de Dieu, mais pas à toi-même.

« La nuit affreuse s'est étendue sur moi plus épaisse qu'à Négapatam, plus épaisse qu'à Tuticorin, plus ténébreuse qu'à Limoges, plus horrible qu'à Bourbon.

« On dirait que le déluge gagne lentement les sommets de mon âme. La joie de l'amour s'est envolée des sommets ; il ne reste plus que le roc aride et noir. O mon âme, je t'en conjure, dans cette détresse n'oublie pas ton bien-aimé ! Souviens-

1. « O bonne mort ! O ma sœur ! Viens vite. Douce amie, très désirée. »

toi des colloques infiniment mystérieux qu'il a eus avec toi pendant ces nuits sombres. Souviens-toi que son éloignement apparent n'est qu'une feinte amoureuse. Crie donc, appelle donc ; ton ami reviendra, touché de tes soupirs. Il reviendra au milieu de la solitude affreuse faite par la tourmente. Qui osera troubler ses divines caresses ? Qui pourra soupçonner un rendez-vous dans ces noirs abîmes ? Courage, mon âme, courage ! Enfonce-toi, tête baissée, dans ces gorges profondes et épineuses, enfonce-toi plus encore ; le mystère n'est pas assez grand, il y a encore autour de toi trop de jour et trop d'humain. Non, plus rien, plus rien d'humain... Il reviendra, celui que ton cœur aime. »

Il ajoutait : « Hélas ! je juge souvent de l'activité d'un être par le mouvement qu'il se donne, et bien souvent je me félicite d'avoir agi beaucoup parce que je me suis beaucoup remué. O erreur grossière ! Le mouvement, l'apparat, le déploiement des forces, l'éclat, le tapage, le bruit extérieur que je fais autour de moi, ne prouvent qu'une chose : la faiblesse de mon action, le néant de mon action. Dieu est acte pur et il est immuable ; plus un être s'éloigne de l'acte pur et plus il devient mobile et changeant.

« Laisse donc faire, mon âme, le bon plaisir de

ton époux. Laisse parler les hommes ; laisse-leur faire des plans et les défaire ; laisse-toi docilement tourner et retourner par les Supérieurs ; n'oublie jamais que le Supérieur est le porte-voix de Jésus. N'oublie jamais que mon bon plaisir est la seule chose grande, désirable et aimable. Toute la terre avec ses millions d'habitants n'est pas plus que Maurice devant moi. Aime-moi. Voilà le tout de tout. »

De son séjour d'un an à Maurice, le mois d'avril 1872 fut le plus douloureux pour le Père Delpech, et, le Vendredi saint 2 avril, il fut sous le coup de deux accès de fièvre dont on ne croyait pas qu'il pût réchapper. Dans l'après-midi du Vendredi saint, le malade agonisait ; les quelques Pères de la maison étaient alors absents. Seul, le prédicateur de la cathédrale, le Père Louis Delmas, un de ses anciens condisciples de Montauban, l'assistait. Dans sa douleur, on entendait le malade soupirer : *Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei*[1].

Son compagnon lui dit :

« Cher Père, vos douleurs sont violentes ; ayez patience ; rappelez-vous qu'aujourd'hui est le Vendredi saint. Unissez vos souffrances à celles de

1. « Mon cœur est devenu comme une cire fondue au milieu de moi-même. »

notre divin Roi ! » Il répondit : « Je ne me plains pas ; c'est pour m'encourager à souffrir que je répète ces paroles du Psaume. » La souffrance augmentait cependant à tel point que le malade dit à son compagnon : « C'est fini ; je souffre horriblement ; donnez-moi une dernière absolution. » Dans ce moment de grande détresse, sa confession fut simplement ceci : « Je m'accuse d'avoir trop parlé quelquefois en récréation. »

Une médication énergique parvint cependant à conjurer un troisième accès qui aurait été mortel, et le Père Delpech, sitôt remis de cette secousse, fut renvoyé à la Réunion.

Son séjour à Maurice n'avait été pour lui qu'une longue épreuve, à laquelle ces deux derniers jours d'agonie avaient mis le sceau. A peine rétabli, il écrivait sur son journal. — 2 *avril* 1872. « Aux lueurs du Purgatoire, sur le seuil du tombeau, en proie à une fièvre terrible, j'ai vu toute la noirceur des infidélités à Notre-Seigneur que l'on appelle généralement peu de chose ! Voilà un an, à peu près à la même époque, j'avais eu, dans des circonstances analogues, la même vision intérieure. Mon âme, profite de ces grâces !

« Ces deux jours laissent dans mon âme l'image d'une vive souffrance en Purgatoire. Ces deux jours sont une menace terrible de l'amour à l'é-

gard des petites infidélités. Vois-tu, semblait me dire mon bien-aimé, combien sont graves ces infidélités, puisqu'elles me forceraient à retarder encore pour toi, même après la mort, le délicieux embrassement de la vision éternelle.

« O mon âme, n'oublie pas tout ce que tu as appris dans ce mois d'avril ; souffrances, inaction et repos, nuit mystérieuse et caresses, union et abandon ! »

La rafale d'avril avait donc rejeté à la Réunion le Père Delpech. Il écrivait à Xavier : « Le bon plaisir de Notre-Seigneur me ballotte sur la terre avec un imprévu et un sans-façon qui me réjouissent beaucoup, car cela me donne à supposer que je commence un peu à me laisser faire. » On trouvait le Père tellement brisé par ce dernier naufrage, qu'on lui prescrivait un repos qui aurait dû être absolu. Mais le repos, les soins, l'inutilisation de ses forces, étaient pour sa nature invinciblement dévouée la pire des captivités. Aussi, quand il croyait ingénument se reposer, et quand il se plaignait de n'avoir rien à faire, il se dépensait plus qu'un homme bien portant au service de ses Indiens.

« Encore si je pouvais sauver beaucoup d'âmes, écrivait-il à Xavier, mais on dirait qu'il n'y a plus d'âmes, qu'il n'y a que des corps, qu'il n'y a plus

d'éternité, qu'il n'y a que la vie présente, qu'il n'y a plus de justice, plus de liberté, plus d'autorité, tellement les droits de Dieu et des hommes faibles sont foulés aux pieds, la liberté de l'Indien et du Cafre confisquée au profit de l'Européen.

« Dernièrement, un propriétaire fabricant de sucre, grand libéral, libre-penseur, me refuse la simple permission de parler pendant la nuit aux Indiens catholiques, qui n'ont pas vu un prêtre parlant leur langue depuis trois ans et plus. Voilà, n'est-ce pas, un singulier libéral ! O contradiction de l'esprit humain !

« Aussi, je pleure parce que je suis obligé de convertir les pierres du chemin en fils d'Abraham. Notre-Seigneur me console souvent d'une manière exquise dans l'impossible tâche qui m'est échue. Ainsi, ces jours derniers, j'ai rencontré sur ma route, au milieu d'un grand village habité par de gros propriétaires amis de l'humanité, un soi-disant hôpital que l'on devrait appeler plutôt une fosse de corruption, de vermine, de pourriture, où gémissaient, abandonnés, quatre Indiens moribonds.

« Quelques personnes charitables m'ont aidé à soulager un peu ces malheureux. J'ai pu leur acheter quelques remèdes, quelques fruits ; un monsieur m'a ouvert sa bourse ; un autre m'a

envoyé une bouteille de vin. Que le bon Dieu récompense leur générosité ! Quant à moi, l'affection de ces malheureux et leurs bénédictions me paraissent plus désirables et plus aimables que tous les applaudissements des hommes.

« Après huit jours de douce conversation, quand il a fallu nous séparer, nous n'avons pu retenir nos larmes. O ciel ! ô ciel ! que votre union éternelle sera délicieuse ! »

La maladie pourtant ne désarmait pas. « La fièvre épuise le corps, avouait Victor à Xavier, mais elle réjouit l'âme. Elle ne me quitte presque plus. » Dans son journal il écrivait : « O Jésus, j'embrasse avec amour l'état présent. Oui, je le reconnais, c'est une nouvelle phase d'épreuve. Repos et attente ! Moi si ardent, moi si impatient, me reposer complètement ; sentir la fièvre gagner jusqu'à la moelle de mes os, me réduire à la consomption ; attendre de longues journées ! Seigneur Jésus : *Beneplacitum tuum et omnia*[1]. »

Pour tromper son mal, il recourait à ses deux consolations ordinaires : l'oraison et la peinture, et il attendait que Dieu réalisât, comme il lui plairait, les ardents désirs d'apostolat que sa grâce lui inspirait.

1. « Votre plaisir est tout pour moi. »

IV. — LE MADURÉ. NOUVEAU RETOUR EN EUROPE

Par des exemples incessants, Dieu avait déjà bien des fois fait comprendre au Père Delpech que ses supérieurs le dirigeaient suivant son seul bon plaisir.

Il allait encore le lui montrer.

On parlait en effet alors de l'envoyer à Madagascar, et lui, songeant au Maduré, confiait un jour à Notre-Seigneur sa peine de n'y plus retourner, quand il se sentit averti intérieurement que l'heure du retour avait sonné. Au même instant paraissait le Père Cazet, supérieur de la mission, qui, tendant une lettre au Père Victor, lui annonçait qu'il pouvait regagner l'Inde.

Tout joyeux, il communiquait cette bonne nouvelle à son frère :

— *Saint-Denis*, 23 *mai* 1822. « Le bon plaisir de notre unique ami remue pour moi ciel et terre, sans que je me donne aucun souci. Au moment où je m'y attends le moins, il me surprend toujours. Oui, depuis que je suis ballotté par le souffle puissant de Dieu, je n'ai pas eu le temps de crier gare.

« Averti au moment du départ, pour ainsi dire, il a fallu répondre aussitôt : *Paratum cor meum*,

Domine, paratum cor meum[1]. Hé ! mon Dieu, le cœur, passe encore ; il est bientôt prêt ; la malle est toujours bouclée ; il ne faut presque rien à celui qui se confie au Père qui est au ciel. Mais les couleurs ! mais les toiles ! mais les fioles !... Oh ! le pauvre artiste !

« Il n'a plus rien sur la terre qui retienne son cœur que les chères toiles encore humides, où il a concentré ses méditations, ses rêveries et l'espérance du salut des âmes... et il faut, ou les perdre sans retour, ou les gâter d'une manière irréparable. Aussi, depuis que je cours le monde, j'ai semé par tous les pays mes outils, mes couleurs et des toiles inachevées. »

Le Père Delpech aimait les traversées, ainsi que les longs voyages en char à bœufs, parce qu'il pouvait alors satisfaire à loisir son goût pour la contemplation. Tout le mois de juin qu'il passa sur l'*Émirne*, il n'eut qu'une prière, celle de sainte Thérèse : *Aut pati aut mori. Pati et contemni pro te!* Dans ses notes quotidiennes il la répète et la commente sans cesse. « Oui, *souffrir et être humilié pour vous!* Lorsque ce cri s'échappe d'un cœur, et lorsque ce cœur savoure en effet la souffrance dans la pratique, ce cœur pourra avoir quelques infidélités et quelques défauts, mais il n'a

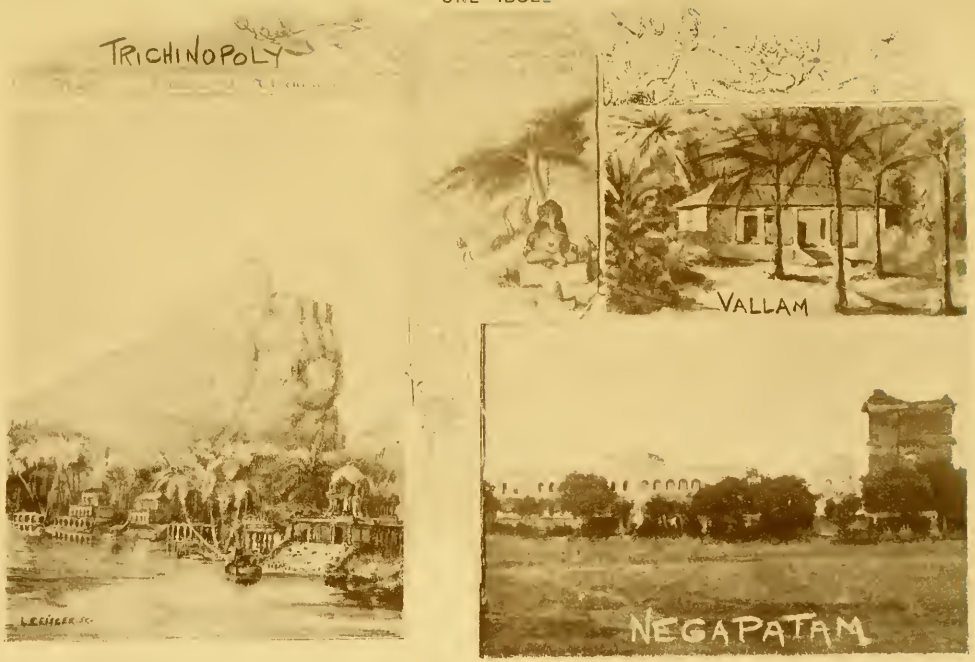
1. « Mon cœur est prêt, Seigneur. »

rien à craindre des illusions. Il aime vraiment Dieu et il en est aimé. Et, résumant avec une parfaite sûreté de doctrine son état d'âme, il écrivait le 1er juillet :

« Mois de juin passé sur mer et à Aden, foi nue. Dans cet état plein de sécurité, bien haut, au-dessus des choses de la terre, délivré de tous les ennemis, le cœur jouit d'une paix inaltérable et d'une vue perçante qui devance les siècles à venir. Il voit des merveilles de grâce dans les âmes et sur les peuples. Il est vrai que cet état et cette vie de foi nue ne suspendent pas la souffrance, comme le fait le baiser du Seigneur, mais aussi cette faveur n'est que transitoire et sujette à l'illusion ; l'état de foi nue, par le fait même qu'il est un état, dure longtemps et n'a pas grand'chose à craindre de l'illusion. »

Parti de Saint-Denis au mois de mai 1872, le Père Delpech n'arriva au Maduré qu'à la fin du mois de juillet. Des avaries survenues à son navire l'avaient obligé à relâcher à Aden et à Pointe-de-Galles. Il avait profité de ces séjours pour faire deux retraites. Il écrivait de Galles à son frère : « La malle de Calcutta a été retardée de huit jours. J'ai profité de ce long séjour ici, comme à Aden, pour faire les exercices de saint Ignace, et ensuite pour parcourir à loisir le jardin fermé que

UNE IDOLE



MADURÉ — PREMIERS POSTES DU P. DELPECH

saint Chrysostome, je crois, appelle un grand monde dans un petit monde : *la divine Vierge*. Ignorant, lourd, timide et froid, j'ai besoin plus qu'un autre de ces récollections spirituelles qui rendent à mon âme l'énergie que lui enlèvent ses infidélités.

« Je suis effrayé quelquefois de l'obscurité qui m'environne par rapport aux mystères les plus fondamentaux de notre foi.

« C'est alors que j'aime à courir au foyer de l'amour, à la contemplation ; et, lorsque je sens mon cœur dilaté par la divine chaleur, je t'avoue que je volerais volontiers à tous les ordres de Dieu. O miséricorde de Dieu à mon égard, voilà près de quatre mois que Notre-Seigneur m'interdit toute occupation avec le prochain, et par là même me permet de ne m'occuper que de lui seul !

« Vive, vive l'unique ami qui me conduit comme par la main, me délivre de tous mes ennemis et me reconduit au Maduré comme il me l'avait promis ! »

L'hospitalité des Pères Capucins à Aden avait vivement touché le Père Delpech ; son cœur si reconnaissant n'oublia jamais ses hôtes de quelques jours. D'Aden même il avait écrit à Xavier :

« Gloire et amour à notre unique bien-aimé,

Jésus ! Voilà, mon pauvre ami, tout ce que j'ai eu la force de t'écrire avant-hier, dans la fournaise d'Aden. *Penè effusa est anima mea in labiis meis*[1]. Cependant, nous chantons le cantique d'amour. Les froides ténèbres de la nuit de foi rafraîchissent le sol brûlant, et les fleurs de la divine Eucharistie embellissent l'affreux désert ! La chaleur était accablante ces deux derniers jours. L'air nous manquait. Quelquefois le vent s'élevait du désert en tourbillons épais, charriant dans les airs des nuages de poussière brûlante. Alors les yeux, les narines et la langue se dessèchent et s'enflamment ; et, pour étancher la soif, une eau tiède où, sans microscope, on voit grouiller les vers ; et cette eau coûte cher. Pauvres Capucins missionnaires d'Aden, quel Purgatoire pour vous ! Et comme Notre-Seigneur doit vous combler d'amour ! Pas un brin de verdure pour reposer la vue. De tout côté, de hautes et arides montagnes volcaniques d'une couleur terne nous entourent comme les parois de fer d'une immense étuve chauffée à blanc. O Jésus ! ô Fils de Dieu ! ô Créateur ! vous, la gloire, la beauté, la bonté infinie, vous êtes le rafraîchissement de ces montagnes maudites, la rosée et l'ombrage de ces vallées sans arbres et sans ruisseau. Avec vous, ô mon bien-aimé, Aden

1. « Mon âme s'est presque écoulée de mes lèvres. »

est un Éden, et, sans vous, les hommes l'ont appelé la bouche de l'enfer !

« Toute ma compassion est pour nos chers Pères Capucins, au milieu desquels j'ai passé huit jours. Ils me traitent de leur mieux, en véritable frère. O mon cher Xavier, aie pitié de ces pauvres missionnaires ! La Propagation de la foi ne paraît pas se douter de leur position et de leurs souffrances. La Sainte-Enfance ne leur donne rien, quoiqu'ils aient écrit, quoiqu'ils aient un orphelinat de garçons et de filles prospère relativement à ce pays qui est voué entièrement à la secte fanatique de Mahomet. Xavier, rends-leur ce qu'ils ont fait pour ton frère chéri. Sans doute, je leur ai laissé une aumône ; mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce que j'aurais voulu faire pour eux ? Oublie-moi un instant pour suppléer à ma reconnaissance et te faire mon aumônier auprès du Révérend Père gardien. »

Longtemps après, le Père Delpech intercédait encore pour ses chers Pères Capucins.

Il écrivait, en 1873, à une bienfaitrice : « Les Pères Capucins qui sont à la tête de la maison d'Aden vous ont-ils fait connaître la détresse de leur sacristie, de leur autel, de leur tabernacle ?

« — Eh ! me dites-vous, pourquoi vous inquiétez-« vous des bons Pères Capucins ? N'avez-vous pas

« assez de votre vaste Maduré? Ces Jésuites sont « toujours les mêmes ; il faut qu'ils se fourrent par- « tout ! » C'est vrai, c'est vrai, j'en fais mon *mea culpa;* c'est que, voyez-vous, j'ai contracté une dette envers les Pères Capucins d'Aden ; ils m'ont si bien traité à mon passage, pendant le séjour que j'ai dû faire au milieu d'eux, que j'ai acquis quelques droits à m'occuper de leur dénûment.

« Leur église est spacieuse et propre, mais le sanctuaire est si dépouillé et si froid, les autels si pauvres, les ornements si usés ! Eh ! sans doute, votre charité, si prompte à secourir et à enrichir Notre Seigneur Jésus-Christ partout où il souffre la nudité, n'a jamais soupçonné qu'il y avait un coin de terre digne d'attirer votre bienfaisante attention.

« Pardonnez-moi si j'ai pris la liberté de vous le signaler, et priez pour votre serviteur. »

Enfin le missionnaire atteignait sa chère mission, et il écrivait à Xavier, de Trichinopoly :

« J'ai contemplé hier deux choses bien-aimées, dont j'étais privé depuis longtemps : le visage béni de nos Pères du Maduré, et ta chère écriture.

« Ah ! mon cher Xavier, mon cœur ne cesse de bénir la main de mon guide bien-aimé. *Ducam et reducam*, disait-il : *Omnia reddam tibi*, ajoutait-il. Et j'ai revu ma nouvelle patrie, et j'ai con-

templé la multitude innombrable des païens. Mon cœur surabonde de joie ; aussi faut-il se préparer à de nouveaux combats. Huit cents millions de païens à convertir sur toute la surface de la terre, et deux cents millions dans l'Hindoustan. En avant ! soldat de Jésus-Christ : Souffrir et mourir ; souffrir pour vaincre et mourir pour aimer ! »

« O Jésus, écrivait-il aussitôt dans son journal, accordez-moi ma demande : donnez-moi un pangou, des travaux apostoliques, des âmes neuves, des âmes ignorantes ! Loin des villes, loin du confortable, la pauvreté effective, la nudité nécessaire, la faim et la soif forcées.

« Oui, il me semble que c'est là le bon plaisir de Jésus. Il me semble que mon Jésus m'a exaucé. Il me semble que je tiens le gage de sa promesse. »

Emporté par l'élan de sa reconnaissance, il ajoutait : « Amour à Jésus en tout et toujours ! La joie de l'amour est indicible. La joie de l'amour ressemble à l'inondation d'un grand fleuve dont les eaux montent lentement mais continuellement.

Elles engloutissent tout, et l'œil étonné ne voit plus que deux immensités : l'eau et le ciel. O mer de larmes ! O océan de bonheur ! O grâces innombrables ! O sang divin versé chaque jour ! O sang des martyrs ! O pénitences des confesseurs ! C'est

vous qui engloutissez dans une mer d'amour toutes nos misères, nos souffrances et nos péchés. O éternité ! O séjour de l'amour incréé ! C'est vous qui êtes le fleuve de volupté ! »

Dans sa ferveur pleine d'illusion, le Père Delpech ne doutait point de ses forces. Il fut envoyé dans la mission du sud à Palamcottah, et là, il demanda de laisser le soin de la ville à son compagnon, et de se charger, lui, du reste de la chrétienté. On le lui permit.

A quelqu'un qui réclamait de lui des nouvelles et des conseils, il écrit :

« Que voulez-vous donc que puisse vous donner de forces un prêtre soldat comme moi, à qui tout le monde veut tâter le pouls, et auquel on finira par persuader qu'il est malade ? Souffrons pour aimer et aimons pour souffrir, et voilà : tout est dit. O Jésus, Jésus, donnez-nous des âmes ! C'est encore un cri familier au missionnaire, celui-là. Cependant ce n'est qu'une autre forme de l'amour et de la souffrance, car se trouver seul à connaître Dieu au milieu de millions d'êtres intelligents, quel tourment et quel stimulant !..... Plans de campagne, étude du pays que je vais avoir à parcourir, compte des villages par familles, noms surtout des enfants qui n'ont pas fait leur première communion, composition de grands

transparents peints qui représentent les principaux mystères de la religion, pansement à l'eau de Lourdes de quelques malades désespérés, mais confiants, voilà ce qui remplit mes journées jusqu'ici, sans oublier l'étude du tamoul.

« Essaierai-je de vous décrire le pays que je vais évangéliser ? Les montagnes des Ghattes à l'horizon, autour de moi des rizières verdoyantes et des landes incultes, des bouquets de cocotiers sur le courant des eaux, et des fourrés impénétrables de cactus et d'aloès sur le sable brûlant. Mais laissons la terre ; les âmes, les âmes, voilà ce que je vous prie de considérer dans ces vastes campagnes peuplées de païens, et, au-dessus de ce monde visible, le monde invisible qui prie pour notre sanctification. »

Et à Xavier :

« Mes accès de fièvre sont beaucoup moins forts qu'à Maurice et même beaucoup moins réguliers, quant au jour et quant à l'heure, ce qui prouve, dit-on, que la fièvre ne tardera pas à disparaître complètement. A la volonté de Dieu ! il faut souffrir. Vive la souffrance ! Ou souffrir ou mourir ! Il faut, par la souffrance amoureuse, vaincre la toute-puissance de Dieu, triompher par des miracles de grâce de l'indifférence aveugle de ces millions de païens, et les forcer à confesser la gran-

deur de notre Dieu, en attendant que leur enfants aiment et embrassent sa bonté et sa beauté. Oh ! qui me donnera de m'élancer dans le district que Monseigneur a confié à mes soins ! On me dit d'attendre, on me dit que ce n'est pas le moment, on me dit que les pluies vont arriver, que les administrations sont achevées, que je puis dormir tranquille pendant six mois ! Mais y pensez-vous donc, vous qui parlez ainsi ? Pendant six mois, grand Dieu ! dormir tranquille pendant que le diable, sous mes yeux, fait une continuelle violence aux chères âmes de Jésus-Christ. Que ceux qui ont un cœur de marmotte dorment donc ; pour moi, je veux veiller, prier, souffrir et combattre nuit et jour sous le drapeau de mon Roi !

« Les moments qui me plaisent, c'est, vois-tu, le temps de l'administration générale du village. Dans les huit ou dix jours, tout le monde doit se confesser et communier. Tous les enfants, du matin au soir, en plein air, à tue-tête, doivent répéter et apprendre les prières et le catéchisme.

« O mon cher, quelle joie ! brasser les âmes dans l'abondance de la moisson, lorsque, pendant si longtemps, il a fallu glaner comme moi dans la disette et un sillon désséché. »

La fièvre, cependant, ne lâchait point sa proie. Le Père Victor avait beau lutter d'énergie ; elle

le consumait sans trêve. Il dut enfin avouer que l'administration de sa chétienté était trop lourde pour lui.

On l'envoya alors à l'orphelinat d'Adeikalabouram. Tout en se reposant, il pouvait catéchiser les enfants, qu'il aimait tant et qui le lui rendaient si bien. Il écrivait, le 17 mars 1873 :

« Depuis mon retour dans le Maduré, je suis entouré d'enfants païens, et je cherche par tous les moyens possibles à les attirer à la connaissance de Notre Seigneur Jésus-Christ. J'ai remarqué que, si l'on agit d'une manière directe pour leur persuader de mépriser les idoles, les uns prennent la fuite aussitôt, les autres, plus polis, écoutent jusqu'au bout, ils n'hésitent même pas à vous répondre d'un petit air dégagé : *Nalla dou*, « C'est bien, c'est bien ! » puis ils s'en vont et ne reparaissent plus. Il faut donc que la prudence modère le zèle et que les douceurs apprivoisent la sauvagerie.

« Tous nos petits chrétiens, garçons et filles, sont rangés en ordre sous le plus gros arbre du village. Le catéchiste, depuis une heure, leur fait crier les prières à tue-tête, et déjà une nombreuse couronne de petits païens, accourus au bruit, se tient là, tout yeux et tout oreilles, si bien qu'un observateur attentif pourrait s'assurer, au mou-

vement de leurs lèvres, qu'ils répètent intérieurement ce que mes petits chrétiens chantent à pleine voix.

« Pour le missionnaire, voilà le moment favorable. Anges gardiens, à mon aide ; artistes du paradis, prêtez-moi votre coloris.

« Déployons les grandes images : le ciel avec ses mille personnages, la terre avec le pape, les évêques, les prêtres, les pères de famille, les enfants, les sacrements, le saint sacrifice de la messe, les anges gardiens et les démons. Le purgatoire, l'enfer et le jugement se montrent en dernier lieu. Vous jouiriez d'entendre les « oh ! » les « ah ! » qui éclatent de tous côtés.

« Comme j'en veux spécialement aux petits païens, je place mes images de manière qu'ils puissent les contempler à leur aise et entendre parfaitement les explications que je donne sur les principaux mystères de la religion. D'ailleurs, pas une parole, pas un sourire, pas même un regard à leur adresse d'une manière directe.

« C'est singulier ! j'ai remarqué que, moins on fait attention à eux, et plus ils se montrent attentifs et assidus aux catéchismes, qu'ils croient faits exclusivement pour les autres. »

Le mois d'avril passé à Adeikalabouram fut pour le Père Delpech un mois de crises qui rappe-

laient celles de la Réunion et de Maurice. Il écrivait sur son journal en quittant l'orphelinat : « Mois d'avril, mois de douleur ; mort du corps et nuit de l'âme ; brasier de la fièvre et glacier de l'amour. Encore une fois la mort, la douce mort s'est penchée à mon oreille, m'a souri et s'est enfuie. Adieu, enfants chéris, âmes pures et candides auxquelles j'ai donné pour la première fois le festin de l'amour.

« Moi, l'homme aux immenses désirs d'apostolat, aux vastes plans de conquêtes sacrées, de souffrances inouïes, de conversions innombrables, me voilà réduit à vivoter entre des mains maternelles, patient et souffreteux comme un petit enfant. « Ah ! ah ! ah ! voilà bien autre chose que ce que je rêvais ! »

D'Adeikalabouram, le Père se rendit à Dindigul, dont le climat était meilleur. Il écrivait à un ami : « Vous me demandez ce que je fais dans l'Inde, depuis mon retour de Bourbon. Si j'étais bien fidèle au bon plaisir de Notre-Seigneur, je dirais que je fais beaucoup, quoique depuis trois mois, je sois condamné au repos. Savoir se reposer dans la joie et l'union avec Notre-Seigneur, c'est bien doux à la grâce, mais c'est bien dur pour la nature, surtout lorsqu'on voit autour de soi une riche moisson menacée par de nombreux ennemis. »

Et à Xavier : « Je suis au repos et au bouillon. Je t'avoue que ce n'est pas une petite mortification de me laisser soigner comme un petit enfant, moi qui aurais si ardemment souhaité être de ceux dont j'admirais la grande figure dans la vie des saints. Je suis réduit à ne rien faire et à me laisser faire. Mais il n'y a pas à en douter : les saints n'ont été saints que parce qu'ils se sont laissé faire par qui de droit, et non parce qu'ils ont agi capricieusement.

« Je comprends de plus en plus que ce n'est ni par les jambes ni par les bras que l'on sauve les âmes, et qu'on procure la plus grande gloire de Dieu, mais par l'accomplissement du bon plaisir de Notre-Seigneur. Pour quelqu'un qui aime à courir et à travailler, c'est mortifiant; mais c'est comme ça! »

La fièvre néanmoins persistait. Le docteur parlait d'un départ pour l'Europe. Victor écrivait à sa sœur : « Ma bonne sœur, je suis bien fatigué de corps; mais mon âme surabonde de joie. Oh! qu'il est aimable de souffrir quand on aime, et qu'il est facile d'aimer quand on souffre! » Et dans son journal, il écrivait ces pages superbes :

— 19 *avril* 1873. « Oui, mon amour, vous me suffisez. Voilà que de nouveau le médecin me

condamnerait à fuir la mort, à quitter le Maduré, à retourner en France! Que décidera Monseigneur? Jésus, mon âme, sur votre sein, jouit d'un sans-souci merveilleux. *Quæ placita sunt tibi faciam semper, in parvo et in magno* [1].

La raison ne comprend rien à ce mode singulier de sauver les âmes ; mais l'amour ne raisonne pas. Ce n'est pas avec les jambes et les bras, mais avec l'abnégation, qu'on sauve les âmes. »

— 6 *mai* 1873. « Accablé par la fièvre, dans l'attente d'une décision de Monseigneur, qui peut-être va me rejeter en France, je reçois une lettre du Révérend Père Servière, provincial de Toulouse. C'est un témoignage touchant de l'amour de la Compagnie pour les plus petits de ses membres. Toutes les lettres de cet homme de Dieu ont produit sur mon âme de grands effets de consolation. Vivre avec de tels hommes fait connaître et aimer la sainteté plus que la lecture des meilleurs livres.

« De tels Jésuites, de tels Supérieurs, sont la réfutation la plus éclatante de toutes les calomnies accumulées contre la Compagnie. Leur charité universelle et minutieuse me lie de plus en

1. « Je ferai toujours votre bon plaisir, dans les grandes et dans les petites choses. »

plus par la chaîne d'une reconnaissance inviolable à ma chère Compagnie de Jésus.

« Voilà mes modèles. Voilà ce que je dois être si je veux véritablement la gloire de Dieu, la gloire de l'Église et la gloire de la Compagnie à laquelle j'appartiens. »

— 7 *mai* 1873. « La fièvre a dévoré jusqu'à la moelle de mes os, et mes affections les plus chères menacent d'être brisées encore une fois : « Il faut « qu'il parte pour l'Europe tout de suite, par la « voie la plus courte », dit le médecin.

« Mon âme plane au-dessus de toutes ces vicissitudes. Elle sait bien que, loin du Maduré, mille angoisses la tourmenteront ; c'est égal, je la croirais insensible tellement elle est perdue amoureusement entre les mains de son divin Seigneur, par sa grâce. »

— 8 *mai* 1873. « Missionnaire, convertis les païens, couché sur ton lit, dévoré par la fièvre, anéanti par la faiblesse du corps, impuissant à parler, impuissant à marcher, impuissant même à formuler une prière suivie ; missionnaire, convertis, convertis et sauve des millions de païens. » Telles sont les paroles de Notre-Seigneur. N'y a-t-il pas de quoi confondre tous les plans humains ? »

— 1er *juillet* 1873. « La souffrance est un fleuve tantôt majestueux, tantôt impétueux, où les uns se noient et où les autres trouvent, non seulement de quoi ne pas mourir de soif, mais encore de quoi arroser leur champ et lui faire produire au centuple des fleurs et des fruits pour eux et pour la multitude des voyageurs.

« La maladie est une phase de la souffrance, et la douleur physique, la douleur aiguë, est le pittoresque de la maladie. Corps à corps avec la mort, la vie lutte à outrance au-dessus des abîmes sans fond de l'éternité.

« Les hommes redoutent beaucoup cette dernière lutte. L'âme pure l'appelle de tous ses vœux. Parvenue à de sublimes hauteurs, la chère colombe ne craint plus la mort. Mon amour, mon bien-aimé! N'est-ce pas vous qui m'appelez ? Mon âme languissante soupire après ce dernier vol qui brisera ses chaînes et la perdra en vous. La lutte avec le péché est plus cruelle que l'enfer. Voilà, mon Seigneur et mon Dieu, ce qui mérite seul le nom de lutte. Voilà, Seigneur, le combat terrible qui me fait frissonner d'un frisson glacial. Quant à la mort, je l'aime et je l'appelle. Lorsqu'elle s'approche de moi sur les ailes de la maladie, loin de la repousser, je l'embrasse avec effusion ; elle est ma sœur. Je ne l'appelle

pas du nom de mort. Elle est la porte de la vie, le baiser de l'amour, la victoire, le cri de joie, l'entrée au paradis ! »

On voulut tenter si l'air pur des hauts sommets des Ghattes guérirait le malade. La solitude des splendides montagnes allait au saint artiste. Il s'y abîmait plus aisément dans l'union avec l'ami divin. En la quittant, il écrivait :

« O délicieuse solitude ! Vous m'avez été trop douce pour que je vous oublie jamais ! Un ami, un seul, Jésus, connaissait mes soupirs, partageait mon amour. Délicieuses confidences ! voix de mon bien-aimé, résonnez toujours à mon oreille. Dans la plaine, les hommes se querellent pour des riens. Laisse-les dire, pauvre artiste, amant de la solitude. Tes soupirs vers le beau idéal ne seront pas exaucés sur la terre ; et ton seul à seul avec la beauté incréée ne reviendra pas souvent. Ne te désespère cependant pas. Dieu a façonné ton cœur pour de grandes affections ; mais, quand il le demande, abandonne ce que tu aimes le mieux. »

Citons encore cette page pittoresque où il exprimait son impuissance résignée :

« Ah ! elles ne sont plus, tes forces d'autrefois ! Autrefois, dans toutes les péripéties qui ont agité ta vie, les Supérieurs usaient de toi comme d'un

Dioc. de Coimbatour
ARCHID. de PONDICHERY
Coléron Fl.
Karikal
TRICHINOPOLY
Callatoupatty
Aour
Tanjore
Négapatam
Darabouram
Vallam
Manar-coil
MISSION SEPTENTRIONALE
Maleidipatty
Dindigul
Pattoucottey
N. D. de la Salette
Pamjampatty
Sammanassour
Oniour
Pointe de Calliere
MISSION CENTRALE
Couttelour
Siloucouverpatty
MADURÉ
Sarougany
Oniour
Sousseiperpatnam
Poulial
Idelcatour
Calladdidiel
Pondoupatty
Souranam
MARAVA
Arroupoucottey
Kamady
Ramnad
Pamben
Pont d'Adam
VIC. APOST. de Vérapoly
MISSION MÉRIDIONALE
Kamanayakampatty
Sendamangallam
Andipatty
Tuticorin
Détroit
Côte de la Pêcherie
PALAMCOTTAH
Punicaei
Satancoulam
Adeicalabouram
Callicoulam
Aneikarel
Virapandiapatnam
MANAPAD
Vadakencoulam
Périatalei
Cottar
Edindagare
Cap Comorin
IHS
MISSION DU MADURÉ
DIOCÈSE DE TRICHINOPOLY
CONFIÉE AUX PÈRES JESUITES
DE LA PROVINCE
DE
TOULOUSE

bon manche nerveux et poli, propre à beaucoup de travaux pénibles, apte à mouvoir en seconde main d'autres instruments fort utiles à la gloire de Dieu. Tu étais ce soliveau passablement équarri, ni trop long, ni trop court, vulgairement appelé *bouche-trou*, si utile en une foule de rencontres. Quelquefois ce fortuné soliveau se voit bariolé de couleurs ou plaqué de feuilles d'or. Singulière destinée; il joue le marbre, il joue l'or fin; on l'enfouit à la cave sous les barriques de gros vin, et on ne le dédaigne pas lorsqu'il faut étayer une belle poutre de bois incorruptible. Il se moque de tout et nul ne songe même à se moquer de lui. Soliveau! soliveau! tu es le plus heureux des hommes! Mais voici venir le temps de l'épreuve. L'humidité de la nuit l'a pénétré. Il moisit lentement; un ver insaisissable se cache dans ses fibres et on le voit tomber en poussière. Le père de famille s'en sert peu, et comme déjà il s'est brisé deux fois et même trois, le père de famille ne s'en sert plus du tout. Cependant, par pitié, on le laisse là.

« Tu as un cœur qui n'est pas mort, pauvre soliveau, et il te semble que tout passant, se tournant vers toi, branle la tête, et dit : *Ut quid terram occupat*[1]. Tu vois tes pareils, leur force,

1. « Pourquoi occupe-t-il la terre? »

leur élévation, leur utilité, leur vernis même et leur beauté. Chacun a sa place dans le grand édifice du père de famille. Tu vois tout cela, et retombant sur ton néant, sur ton lit de mort, tu dis peut-être : *Adolescentulus sum ego et contemptus*[1]. Oui jeune et pourtant mourant. — Chut! silence! bois pourri au grand cœur, écoute : Je te dirai des paroles de joie. »

Enfin, le 19 août, Mgr Canoz écrivait au Père Delpech que le docteur le considérait comme perdu, que ses organes vitaux étaient dans un triste état, et, qu'étant pris de la tête aux pieds, il devait quitter l'Inde sur-le-champ. « Abandonnez-vous, cher Père, entre les mains de la divine Providence, ajoutait l'évêque, et tenez-vous prêt à tous les sacrifices. »

Le mois suivant, le Père Victor s'embarquait pour la France en compagnie d'un saint missionnaire, le Père Grégoire, que vingt ans de luttes apostoliques à Vadakenkoulam avaient usé et qu'on espérait remettre par un séjour en France. Le Père Delpech, en partant, écrivait ce touchant adieu à sa mission :

« *Fiat voluntas tua, Domine mi!* Courage, mon âme, longtemps tu t'es assise à la table joyeuse du fils du roi, de ton fiancé divin. N'as-tu pas vu

1. « Je ne suis plus qu'un enfant méprisé. »

avec quelle profusion il traite ses amis? A toi maintenant de lui rendre la pareille; prends le couteau, immole tes plus chères victimes, tes paroles, tes soupirs, tes louanges, ton souffle et ta vie. Que tout lui soit donné, et toujours et partout!

« Brise ce lien d'amour qui te liait au Maduré; coupe, déchire ces fibres délicates de la tendresse qui t'unissaient aux enfants candides.

« Adieu! terre trop chérie, arrosée de mes sueurs. Que dis-je, terre chérie? Non, non, ce n'est pas la terre que j'aimais; c'était la multitude de ces enfants que j'avais préparés à recevoir Notre-Seigneur dans plusieurs villages. Ames chéries! ma couronne et ma joie! A Dieu! Pourquoi donc mon cœur se déchire-t-il? Je vous laisse Jésus, je vous laisse de plus zélés que moi; *au ciel le rendez-vous!* »

V.—MONTAUBAN

En s'embarquant, le Père Victor fut averti intérieurement que quelqu'un mourrait durant ce voyage. Il crut que ce serait lui et ne s'arrêta guère à cette pensée. Ce devait être son compagnon qui expira dans ses bras le 19 septembre 1873, en traversant la mer Rouge.

« O Dieu infiniment bon! écrivait-il après cet événement, c'était donc là l'épreuve que vous m'aviez fait pressentir avant le départ, au sujet de ce bon Père? Plût à Dieu que, fidèle à vos inspirations et plus fidèle à démêler les mouvements du bon et du mauvais esprit, j'eusse tiré parti des prévisions que vous faisiez briller dans mon âme! Hélas! mon Dieu, pourquoi suis-je si ignorant des mystères de votre amour? Comment se fait-il que je ne connaisse pas encore la voix de mon bien-aimé?

« Je rejetai comme une illusion ce qui était la vérité. Si j'avais écouté vos avertissements, je n'aurais pas évité le sacrifice, mais je l'aurais sanctifié davantage; je n'aurais pas arraché le pauvre Père à la mort, mais je l'y aurais mieux préparé. »

Arrivé en France, le Père Delpech fut placé au grand séminaire de Montauban, qui était encore sous la direction de la Compagnie. « Ne gaspille pas ton temps, écrivait-il sur son journal en arrivant. Souviens-toi que tu as deux occupations, cette année : peindre des mystères pour des prédications futures et étudier le tamoul. »

Il devait rester à Montauban jusqu'au mois d'avril 1875. Il y vivait modeste, édifiant souverainement par sa ferveur ceux qui le voyaient au

saint autel, peignant toujours de grands transparents dont il comptait se servir plus tard pour ses catéchismes aux Indiens, s'abandonnant en paix au bon plaisir du Seigneur, et ne sachant prêcher à tous que l'amour de Dieu et du sacrifice.

Directeur énergique, il conseillait la perfection comme on sonne une charge, sans paraître comprendre qu'on hésitât à s'élancer.

En voici un exemple que nous demandons pardon à son frère de raconter :

En janvier 1874, celui-ci, alors aumônier de la garnison de Toulouse, recevait la croix de la Légion d'honneur pour sa conduite durant la campagne de France. Il s'empressa, selon son habitude et le besoin de son cœur, de prévenir et de consulter le Père Victor, qui répondit aussitôt :

« Daigne Notre-Seigneur t'éclairer et te fortifier. Je l'ai beaucoup prié cette nuit et ce matin. Voici mon sentiment sur ce que tu as à faire. Sans contredit, à ta place, je refuserais. Bien entendu, tu ne publierais pas la lettre de refus adressée au ministre, et, par là, tu éviterais l'écueil que tu me signalais hier : l'ostentation.

« D'ailleurs, tu dépends de Mgr l'Archevêque ; expose toute l'affaire à Sa Grandeur, tes répugnances et les miennes, et enfin ne te détermine à

accepter que si Monseigneur t'en donne un ordre formel. »

Comme il était facile de le prévoir, l'ordre fut donné par l'Archevêque. L'honneur de la Religion le demandait, ainsi que le succès du ministère spécial que Sa Grandeur venait de confier à M. Delpech.

Quand le Père Victor connut cette décision, il se mit à pleurer : « Cette croix est peu de chose, dit-il à Xavier, mais c'est un pas, c'est un lien qui t'attache loin de la vraie croix des sacrifices. C'est un trait de plus de ressemblance avec les mondains. Je ne puis te féliciter. Je ne puis te blâmer. Je te plains d'être obligé de subir ce que, pour un homme de Dieu, j'appelle une humiliation. »

Il y avait peut-être un peu trop d'intransigeance dans cette attitude. Mais l'excès, en cette matière, est aujourd'hui si peu à craindre qu'il ne faut point le blâmer.

Le Père Victor avait d'autres intransigeances. Justement parce que le soin de sa santé les légitimait, il redoutait toutes les exemptions; il refusait toute distraction qui n'était pas nécessaire à son rétablissement. Il suppliait sa famille et ses amis de ne les point provoquer en s'adressant à ses Supérieurs. Quand ceux-ci cédaient aux ins-

tances qui leur étaient faites, l'austère religieux donnait à toute excursion un but apostolique.

C'est ainsi qu'on l'amena à parler en faveur de la Propagation de la Foi dans les paroisses de plusieurs de ses anciens condisciples et à la métropole de Toulouse. Il se rendit aussi en Bourgogne pour prêcher une retraite dans la communauté dont sa sœur faisait partie. Ses prédications étaient de simples causeries, des prières enflammées, interrompues souvent par des larmes qu'il ne pouvait maîtriser.

Il fallait lui faire violence pour qu'il acceptât quelques jours de villégiature et même un voyage à Lourdes, tant il craignait de goûter trop de joie dans ce délicieux pèlerinage qu'il ne connaissait pas encore, et où des parents et des amis se proposaient de l'accompagner.

Aussi bien, cette âme absolument crucifiée jouissait de compensations secrètes qu'autour de lui on ne soupçonnait pas. Les épreuves purificatrices qu'il subissait depuis plusieurs années avaient, semble-t-il, amorti leur feu. Dans la paix de l'union, il jouissait de joies profondes, véritable avant-goût du ciel. Ces joies étaient complètes quand il les pouvait confier à une âme éprise comme la sienne d'amour divin. Écoutons plutôt ce récit qu'il confie à son journal :

« Hier, à Lourdes, encore au moment où toute créature sommeillait, j'ai parlé de vous à un religieux capucin[1], et il m'a parlé de vous, lui aussi. Assis sur la première marche d'un escalier, longtemps nous nous sommes oubliés. Mon âme débordait de bonheur d'avoir rencontré un amant de la croix, qui sût ou qui voulût parler de son amour.

« Parlez, parlez, âmes éprises de l'amour de Jésus crucifié, parlez sans crainte de votre amour ; car chacune de vos paroles est comme un trait de feu qui ouvre dans notre cœur une aimable blessure, et y allume un violent désir de voler sur vos traces à la poursuite du divin ravisseur.

« Dites-moi, cher fils de saint François, croyez-vous que l'amour divin soit une chimère ? Ce bonheur dont on parle, ce calme, cette joie divine, cette soif des souffrances, des humiliations, de la croix enfin du divin crucifié, tout cela est-il dans notre âme ? Ah ! vous qui vous nourrissez de la myrrhe céleste des humiliations, parlez-moi de l'amour, de la joie de l'amour; votre témoignage emprunte une force irrésistible à vos continuels sacrifices. Quant à moi, enfant sans expérience et sans souffrance, je me défie de moi-même quand je parle le langage de l'amour. Ah ! Jésus, qu'ai-je

1. C'était le P. Marie-Antoine, du couvent de Toulouse.

besoin d'interroger les hommes ? N'ai-je pas votre voix si douce qui me répond et m'encourage ? Les saintes Écritures ne sont-elles pas le tableau fidèle de tout ce que vous avez fait pour poursuivre mon âme, et n'est-ce pas dans ce livre divin que vous avez enseigné à mon âme l'art merveilleux d'aimer et d'être aimé ? »

Saint Paul a parlé de fêtes inouïes auxquelles son âme avait assisté d'une manière ineffable. Aux grandes âmes Dieu réserve parfois de ces fortifiants spectacles qui achèvent de les détacher de la terre. Le Père Delpech en vit, semble-t-il, d'analogues. Il écrivait le 8 décembre 1873 :

« *Trahe me, trahe nos, Virgo immaculata ; post te curremus in odorem unguentorum tuorum. Tota pulchra es, Maria, et macula non est in te*[1]. Dites, que ferai-je pour être digne de vous ? Vous avez parlé à mon cœur ce matin, et vous lui avez fait entrevoir les joies du ciel. Mon âme s'est liquéfiée d'amour et de désir ardent, en voyant l'assemblée des saints, et vous, Vierge Immaculée, et votre Fils, et le Père, et le Saint-Esprit, et je désire mourir ou souffrir. Mourir pour vous voir, ou souffrir pour vous aimer. *Amplius, Domine, amplius !* »

1. « Attirez-moi, attirez-nous après vous, ô Vierge Immaculée. Nous courrons à la trace de vos parfums. Vous

A partir de cette date, pendant plusieurs mois, il ne cesse plus d'habiter, pour ainsi dire, dans le ciel.

Il écrit le 14 février : « Oh ! qu'il est beau le concert du ciel ! L'âme ravie n'a entendu qu'un écho lointain de la fête du ciel et elle meurt de bonheur et de joie. Oh ! qu'il est beau, le concert du ciel ! A mesure que l'âme se détache de la terre pour monter vers son bien-aimé, les chants deviennent plus ravissants. Les terres et les mers ont béni le Seigneur de mon cœur, mais leur voix n'est pas comparable à l'harmonie des cieux. Les petits insectes et les monstres ont chanté leur cantique de louange ; passe, passe, mon âme, rien n'est comparable à l'harmonie des cieux.

« *Juvenes et virgines, senes cum junioribus, laudate nomen Domini*[3]. — Ah ! chantez, chantez, avec un cœur pur. Hélas ! sur cette terre rien n'égalera les chants sublimes du paradis.

« Les astres innombrables du firmament ont ravi mon âme dans leur harmonie silencieuse. Mais les astres me redisent aussi dans leur langage : Au paradis ! au paradis !

« O concert sublime du paradis ! l'âme ravie a

êtes toute belle, ô Marie, et aucune tache n'est en vous. »

1. « Jeunes gens et vierges, vieillards et enfants, louez le nom du Seigneur. »

saisi furtivement un écho lointain de tes chants mélodieux et elle s'est fondue de bonheur et de joie. Les chœurs des saints sont puissants et innombrables. Quelquefois ils se réunissent tous dans un chant unanime, et l'imagination ne peut concevoir ce qui se passe dans l'âme. Et pourtant qu'est-ce que cela en comparaison de la mélodie angélique des neuf chœurs des anges ?

« Mais ce qui passe toute expression, ce qui ravit même les anges, ce sont les concerts donnés par la cour virginale de la Vierge Immaculée. »

Et il terminait par cet ardent appel :

« *Beatus qui observat ad postes ostii mei*[1]. — O vous tous qui cherchez le bonheur dans je ne sais quel plaisir terrestre, puissiez-vous, une fois dans votre vie, appliquer votre œil à la fente mystérieuse de la porte céleste, puissiez-vous une seule fois y appliquer votre oreille, vous tous, artistes passionnés pour la sublime musique. Ah ! j'en suis sûr, si vou sêtes vraiment amateurs du beau, vous aurez bientôt méprisé toute la terre et vous ne soupirerez plus que vers le ciel. Il est vrai que les joints de la porte céleste sont si minutieusement travaillés que la fente est imperceptible.

« Longtemps votre âme inexpérimentée cherchera en vain. Mais croyez-moi, artistes, mes amis,

1. « Heureux qui veille au seuil de ma porte. »

mes frères chéris, cherchez cette fente mystérieuse avec un cœur pur et vous la trouverez. Fuyez les péchés grossiers de la chair, les enivrements stupides de la brute, les joies infâmes du corps, fuyez toutes ces nuits obscures, où règnent ténèbres épaisses et tumultes discordants ; en même temps élevez votre âme par degrés insensibles sur la route du paradis, d'abord par l'obéissance aux commandements de Dieu et de l'Église, ensuite par la pratique de quelques vertus, et surtout par un immense désir de vous unir à Dieu, et vous verrez bientôt la gloire et la magnificence et la sublimité de celui que vous cherchez. Chaque jour de votre vie sera une révélation nouvelle, un concert nouveau, et le dernier jour de votre vie ne s'appellera plus la mort, ce sera le commencement de la vie. Alors vous irez de clarté en clarté, d'extase en extase, de ciel en ciel. O Dieu, ô Dieu, *amen !*

« O Jésus, le bien-aimé de mon cœur, je voudrais faire entendre mes cris de joie à tous les artistes de la terre, je voudrais avoir les mélodies divines des maîtres les plus sublimes, pour faire passer dans leur âme le désir ardent qui enflamme la mienne, le désir de voir et d'entendre la sublime musique du ciel ; car vous ne seriez pas juste, vous ne seriez pas bon, ô Dieu infi-

niment bon, si vous aviez condamné notre âme passionnée à chercher en vain sur cette misérable planète un idéal qu'elle ne devrait jamais rencontrer, pas même dans l'éternité ! »

A qui se demanderait de quelle nature étaient ces visions, le P. Delpech va répondre lui-même. Il écrivait à la suite de faveurs analogues à celles que nous venons de raconter :

« Pourquoi serais-tu triste, pauvre âme, et pourquoi me troublerais-tu, comme si ta contemplation n'était qu'un rêve enchanteur ? Portée sur les ailes de l'imagination, as-tu parcouru un monde fantastique ? Non ; ta conversation était dans les cieux? As-tu vu des formes corporelles ou imaginaires? As-tu vu passer devant toi des êtres revêtus de corps ? Non ; ta contemplation est plus subtile, les formes n'y sont pour rien, les visions imaginaires n'y ont aucune part.

« Et ces concerts sublimes de la patrie, et ces pompes triomphales du Verbe incarné, peux-tu dire que tu les entendais comme on entend un concert lointain ? Peux-tu dire que tu les voyais comme on voit un tableau, ou comme on voit un rêve? Tu ne voyais et tu n'entendais rien. Il n'y avait aucune sensation transmise par les sens ; tu croyais, comme tu crois encore, toutes ces choses. Seulement, la foi que cela te don-

nait avait, à ces moments, une telle splendeur qu'elle dépassait de beaucoup la clarté d'une vision[1]. Ame mille fois heureuse, il est probable que tu étais perdue en Dieu et que tu voyais en lui toutes ces choses, non comme on les voit sur la terre, mais d'une manière inexprimable. Et leur vue merveilleuse remplissait ton cœur d'un océan de dégoût et de mépris pour la terre, pour les vanités de la terre et pour ton amour-propre surtout! Et ne sentais-tu pas ton cœur s'enflammer d'un amour immense, lorsque tu entendais la voix mystérieuse qui ne ressemble à aucune parole humaine? Et ne répondais-tu pas avec une grande générosité? Et la voix de ton bien-aimé flattait-elle tes passions? Caressait-elle tes illusions, ménageait-elle tes antipathies? Te faisait-elle de

1. La théologie mystique distingue trois sortes de visions. Les premières qu'elle nomme *oculaires,* affectent les sens : telles les apparitions de Notre-Seigneur ressuscité aux Apôtres. — Les secondes *imaginaires*, consistent en une représentation imaginative ; elles sont sujettes à illusion, car une tête faible peut prendre pour vision une simple hallucination. — Les troisièmes sont appelées *intellectuelles*. Par elles, l'intelligence a la notion claire et certaine d'un objet sans aucun secours actuel de l'imagination, ce qui est prodigieux, car l'intelligence ne connaît d'ordinaire rien sans le secours d'un phantasme concomitant. Il semble résulter des paroles du P. Delpech que sa vision du paradis était purement intellectuelle.

vaines prédictions sur les hommes et sur les événements du jour ? Ah ! s'il en était ainsi, certes, tu pourrais douter, pauvre âme, si tu as entendu la voix de ton Seigneur ou de quelqu'un de ses rivaux. Mais tu sais bien ce qu'il te dit, le bien-aimé de ton cœur ; tu sais que, si sa voix est douce comme la brise du soir, elle est pénétrante comme un glaive à deux tranchants. Tu sais que sa voix ne parle que de croix et de sacrifice, et, pour quiconque n'aime pas, le langage de Jésus est dur et impossible à supporter. Cette voix, c'est bien celle que tu as entendue. O chère âme ! hélas, tu ne l'as pas assez écoutée ! A quels détachements ne t'aurait-elle pas poussée ! A quelles humiliations ne t'aurait-elle pas engagée ! A quels sacrifices ne t'aurait-elle pas appelée !

« Ame lâche et timide, écoute, écoute le Jésus qui t'appelle ; au lieu de te troubler par tes vaines défiances, laisse-toi persuader ; laisse-toi entraîner. Le Seigneur, en parlant, allumera dans ton cœur la soif du sacrifice et le feu de l'amour. Laisse-toi dévorer ; tu ne vivras plus, c'est lui qui vivra en toi[1]. »

1. Voici comment le P. Delpech s'expliquait à un confident, sur ce phénomène de la vision intellectuelle :

« L'intime union de notre volonté à celle de Notre-Seigneur est comme une communion perpétuelle, et, à certains moments, cette union devient si vive, si pénétrante, si dé-

Le Père Delpech ne redescendait de ce paradis d'en haut que pour bénir Dieu de l'avoir admis dans ce qu'il appelait le paradis terrestre, la vie religieuse. Il souffrait quand il voyait cette vie religieuse incomprise ou décriée.

Il écrivait à un ami :

« Oh ! pourquoi donc l'héroïque martyre de la vie religieuse est-il si peu connu, si peu ambitionné, si peu poursuivi et si peu encouragé de nos jours ? Ah ! que, du moins, ceux qui font profession de science et de piété ne se tournent pas contre nous ! C'est bien assez que nous ayons à déchirer notre propre cœur, à couper notre main, à passer sur le corps de nos amis, de nos parents ; c'est bien assez, grand Dieu ! Que la défection imprévue de nos alliés ne vienne pas nous arracher le seul appui visible qui nous reste. »

licieuse, qu'il semble qu'on le voit, qu'on l'entend... En disant *il semble qu'on le voit*, je crois que je me trompe. Je suis sûr : je le vois, je l'entends, je le serre sur mon cœur, non pas avec mes bras charnels, non pas avec mes oreilles et les yeux de mon corps, non pas même avec les visions de l'imagination, mais par une union intellectuelle sans aucun mélange de formes extérieures. Je suis très content de ne pas être sujet aux visions de l'imagination, car elles sont beaucoup plus exposées à l'illusion que les visions de l'intelligence. Ces dernières aussi sont dans les mains de Dieu et je n'en connais pas les secrets, mais elles échappent, ce me semble, davantage, à la contrefaçon du démon. »

Un autre jour, il écrivait au même confident :

« Un jeune homme est venu me parler de sa vocation pour les missions. Pauvre enfant, quelles luttes ne doit-il pas soutenir, je ne dis pas contre ses parents, mais contre des prêtres ! C'est celui-là auquel son directeur disait : « Oh ! tranquillise-toi, ça te passera bien assez. » Les vacances dernières, un autre prêtre, chez lequel il était en visite, lui tenait un langage plus fort encore : « Et moi aussi, di-« sait-il, j'avais le désir des missions, et pourtant !... « Et, d'ailleurs, est-ce que Dieu a besoin de mis-« sionnaires ! S'il veut convertir les païens, ne le « fera-t-il pas quand il voudra ? » Je pleure d'indignation en entendant de pareilles insanités sortir des lèvres qui devraient garder la science. Que le directeur éprouve une vocation, et une vocation de missionnaire surtout, c'est son devoir ; mais que, sans mission, on détourne une âme généreuse de la vocation si rare de l'apostolat, c'est une indignité. »

En revanche, il s'exerçait, lui, à la pratique la plus parfaite de l'obéissance religieuse. « Mon Jésus, écrivait-il dans son journal, faites que mes supérieurs ne me craignent pas. Je leur expose simplement ce que je crois être votre bon plaisir sur moi ; ah ! que, de leur côté, ils agissent toujours envers moi sans crainte de me blesser.

Toujours, ô Seigneur, ils trouveront en moi une âme joyeusement soumise, avec le secours de votre grâce.

« — Fais-toi bien enfant entre les mains de tes supérieurs : ainsi tu trouveras la paix sans illusion. L'ennemi peut contrefaire ma voix, et, jusqu'à un certain point, te tromper par une fausse joie, mais ce en quoi tu ne te tromperas jamais, c'est la soumission enfantine à tes supérieurs.

« — Cependant, mon aimable Seigneur, n'est-il pas bon de se faire craindre un peu des supérieurs ?

« — Ame chérie, écoute : Si tu te fais craindre de tes supérieurs, ils n'oseront pas se servir de toi comme d'une bête de somme ; ils seront gênés avec toi ; ils auront des égards pour toi, pour ta santé, pour tes répugnances, pour tes goûts. Déjà leur immense charité provoque de leur part des ménagements et des prévenances qui doivent te confondre ; que serait-ce, si tu te faisais craindre d'eux ? Oh non, chère âme, deviens semblable à moi; fais-toi petite, petite, docile et muette, et laisse-toi tondre, si l'on veut, comme le timide agneau.

« — O Jésus, mon Seigneur bien-aimé, enseignez-moi à devenir petit enfant, petit agneau ; *coram tondente se*. Lorsqu'on me privera de tout ce

qui est le plus à moi, faites que je sois doux et docile sous la main du tondeur.

« Qu'ils viennent donc tous les tondeurs de la terre ; je leur abandonne toute ma toison terrestre. A leur approche, mon âme frémit ; car, en aucune manière, elle n'aime à être tondue.

« Et pourtant, Seigneur, ces tondeurs sont vos amis ; ils font votre œuvre à votre bercail avec un dévouement et un désintéressement à toute épreuve ! Ce n'est pas pour leur profit qu'il prennent ma toison, ma pauvreté, ma chasteté et ma volonté, mais c'est pour la plus grande gloire de votre nom et pour en tisser le vêtement sacré de votre corps mystique. O Jésus, mon amour, donnez à mon âme un grand amour pour mes supérieurs, vos ministres ; vous leur mettez entre les mains vos ciseaux, vos règles, et tous les instruments tranchants qui vont jusqu'à la division de ma pauvre âme. Ah ! répétez-moi souvent ce mot divin : Courage ! courage ! Me voici, par votre ordre, depuis quinze ans entre leurs mains pour être travaillé, façonné, fouillé et sculpté à votre image. Faites que je me laisse bien faire. Il n'appartient pas à l'agneau de dire au tondeur : *Vous n'y entendez rien !* son rôle est d'être docile, doux et muet. »

Tout en peignant ses grands tableaux dans sa

cellule de Montauban, le Père Delpech regardait au loin son Maduré qui l'appelait toujours. Il sentait bien que sa santé était ruinée, mais ces ruines, il voulait encore les offrir à Dieu.

« Aimer, disait-il, c'est se donner. Donner, c'est peu. Se donner, c'est tout. Donner tout ce que tu as, si tu ne te donnes pas toi-même, les hommes peuvent l'estimer beau ; en réalité, c'est indigne d'un grand cœur ; c'est petit ; c'est peu ; ce n'est pas aimer avec amour. L'amour se donne tout entier, partout et pour toujours. Voilà la notion du sacrifice. Donner, c'est sacrifier. Se donner, c'est se sacrifier. Je ne veux sacrifier qu'à Dieu. Je ne veux aimer que Celui qui se donne à moi dans le saint Sacrifice, Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais à lui je veux tout donner. »

En conséquence, le Père Delpech demandait à ses supérieurs la permission de retourner au Maduré s'y donner encore tout entier. Cela n'allait pas sans de grandes révoltes de sa nature, épouvantée par la perspective d'un apostolat douloureux. Il nous a laissé dans ses notes la peinture pittoresque du drame qui se livrait alors en lui entre ce qu'il appelle l'âme et la nature, c'est-à-dire entre la grâce et la nature.

« O Jésus ! à quand votre bon plaisir pour les plages lointaines où l'âme moissonne les sacri-

fices à pleines mains? A quand la multitude innombrable des païens? A quand la pauvreté, la nudité, la faim, la soif, le froid et le chaud, l'abandon, le martyre ? A quand l'union indissoluble avec vous et l'embrassement éternel de mon âme avec son bien-aimé, son tout et son Dieu?

« Pendant que l'âme exhalait ces soupirs aux pieds de son Seigneur, *la nature* poussa les hauts cris : « Pourquoi donc, dans ta folie, poursuis-tu « ton idée fixe de demander les missions loin- « taines? Je suis exténuée et à bout de forces, et « tu veux encore me traîner dans les climats « brûlants où les plus vigoureux trouvent in- « dubitablement la mort. Veux-tu donc que je « meure ? »

« L'Ame. — Oh ! oui, certes, je veux que tu meures. Je soupire après le moment fortuné où la chaîne qui nous rive l'un à l'autre sera rompue, où je pourrai m'unir avec mon divin Époux.

« La Nature. — Vraiment, tu me traites avec une cruauté sauvage, toi qui devrais être ma compagne docile et compatissante. Eh ! bien, je n'ai pas encore envie de mourir; je sens mes forces renaître; les hommes et Dieu prennent soin de me réconforter; je puis encore te faire languir et pâtir longtemps, et toi, qui veux que je meure, tu

peux te résigner à me voir vivre, et toi à mourir à ma place. Va donc sur tes plages lointaines, je t'y suivrai, je t'y tourmenterai.

« L'Ame. — Mon secours et mon espérance est dans le nom du Seigneur, et dans le nom de Marie dont nous faisons la fête demain.

« La Nature. — Tu sais combien tous ces noms m'importent peu ; tu sais, âme frivole, combien toutes ces imaginations d'un monde surnaturel sont impuissantes à contre-balancer le poids accablant des réalités de la terre.

« L'Ame. — Arrête ! Arrête ! O monstre de blasphème, je sais bien que tous ces noms sacrés t'importent peu, hélas ! Quant à moi, ils font ma gloire et mon bonheur. Je sais que l'âme fidèle trouve en eux la victoire. Je sais que tout ce que tu appelles de vaines imaginations d'un monde surnaturel sont les seules vérités immuables sur lesquelles sont basées ma vie présente et ma vie future, et je sais enfin que tout ce que tu décores du titre pompeux de réalité et de poids accablant, n'est qu'une ombre fugitive en ce monde, n'est qu'un instant d'épreuve, au moyen duquel je puis acquérir, pour l'éternité, un poids immense de gloire.

« La Nature. — Fuis donc, fuis donc sur tes plages lointaines : c'est là que je t'attends. Accou-

rez à mon aide, imagination, et cœur pétris de boue.

« L'Ame.—Accourez à mon aide, images chastes et sublimes de ma patrie céleste, accourez à mon aide, esprit de force, esprit d'amour!

« La Nature. — Accourez, tempêtes de la chair, séductions de ce monde, bataillons de l'enfer.

« L'Ame. — Au secours, chaste reine des cieux, ô Vierge immaculée ; vision du paradis, pur rayon de la foi, au secours! Jésus, Jésus, mon roi et mon amour, armée céleste des anges et des saints, Jésus! Jésus! mon espoir, mon amour et ma joie infinie! »

« Cependant la nuit s'épaississait autour de la pauvrette. Ses ennemis, semblables à des chiens enragés, hurlaient dans les ténèbres, et son Seigneur bien-aimé ne venait pas.

« Qui n'a connu ces heures d'angoisse où la terre et le ciel paraissent se conjurer contre l'âme? Le présent est insupportable, le passé et l'avenir sont effrayants. Pour certaines natures d'une imagination très-vive et d'un cœur excessivement sensible, ces sortes d'épreuves peuvent atteindre un degré de violence difficile à exprimer, surtout si ces âmes, unies à Dieu par la contemplation, sont capables de souffrir de grandes choses, car alors Notre-Seigneur ne les épargne pas. Du reste,

doux sauveur des âmes, vous vous cachez alors si bien, que l'âme la plus aimante ne vous trouve plus. En vain son œil exercé interroge-t-il toutes les créatures qui l'environnent; elle ne voit rien, rien qu'un affreux néant, ou plutôt le mal qui semble avoir pris la place du bien, et si elle ne faisait, comme malgré elle, un acte de foi et un acte d'abandon, elle se croirait perdue. »

Pour encourager son serviteur, Dieu, une fois encore, entr'ouvrit le ciel à ses yeux.

Le 5 février 1875, fête des trois saints martyrs du Japon, il écrivait dans son journal :

« Oh ! qu'il est beau le concert des âmes unies intimement à leur unique et bien-aimé Seigneur! L'âme, ravie d'admiration, oublie un instant les larmes de l'exil pour écouter le cantique de l'amour. Dans le désert affreux, elle a entendu comme un écho lointain des symphonies célestes ; elle a oublié tous ses maux, et elle a cru mourir de joie et de désir; car ses désirs sont devenus violents comme l'incendie qui dévore en un clin d'œil les hautes herbes desséchées sur les montagnes du Maduré.

« Trois héros, trois frères, ont chanté un chant de victoire et d'amour.

« La reine des martyrs a commencé cet hymne sublime, en présence du roi immortel des siècles,

en présence de la très sainte Trinité. Ah! le ciel, la terre et les enfers se turent à l'instant. Qui pourra redire l'émotion de l'âme?

« Alors trois héros se levèrent; tous trois chantèrent un hymne sublime; leur voix retentit dans tout le ciel, et le cœur de leurs frères était embrasé de joie et d'amour en entendant Paul, Jean et Jacques, martyrs du Japon.

« Mon Dieu, pouvait-il y avoir rien de plus beau? Et pourtant, que de sublimes merveilles encore! Le chœur de tous les martyrs japonais répond aux trois héros, et enfin, pour couronner ce concert inouï, le chœur innombrable de tous les martyrs proclame la force de Dieu dans ses saints.

« L'âme, enflammée de courage et d'amour à ces chants de victoire, affrontera tous les dangers.

« Vos cris et vos menaces, et vos tortures et vos massacres la font sourire de pitié.

« Courage! courage! mon âme; aime ton Dieu et ton Sauveur; au prix de tous les sacrifices, sépare-toi hardiment de tout ce que tu aimes sur la terre, et élance-toi vers le bon plaisir de ton bien-aimé Seigneur, vers les choses célestes. »

C'était, pour le Père Delpech, un grand sacrifice que de repartir pour les missions. Jeune, il l'avait fait avec allégresse, car son imagination

lui dorait alors ce lumineux lointain ; il pouvait rêver de grands travaux pour les âmes. Aujourd'hui, les rêves n'étaient plus de mise. Il devait se dire qu'avec sa santé ruinée il ne ferait là-bas que languir inutile. C'était donc au calvaire qu'il se traînait en allant au Maduré, mais Dieu le demandait, et, le 25 avril 1875, le Père s'embarquait à Marseille. Sur le quai, il laissait son frère Xavier, et cette séparation suprême le déchirait à un point tel qu'il écrivait ensuite à un ami : « Ah! Xavier! Pourquoi a-t-il pris la moitié de mon cœur! Au moment où le vaisseau partait, j'ai été tenté de me jeter à la nage pour revenir! »

Une telle douleur dans une âme aussi généreuse est bien instructive. Elle nous prouve, comme du reste Notre-Seigneur nous l'avait appris au Jardin, que la sainteté n'est pas l'insensibilité, et que, loin d'offenser Dieu, les pleurs versés en portant la croix sont le meilleur hommage qu'on puisse lui offrir.

Le 22 mai 1875, le Père Delpech abordait au Maduré. Il écrivait ce jour même :

« *Aut pati aut mori; pati pro te, mori in te semper et quotidie* [1]. Voilà quel fut le cri de l'âme lorsqu'elle se jeta aux pieds de son bien-aimé au

1. « Ou souffrir, ou mourir; souffrir pour vous; mourir en vous toujours et chaque jour. »

terme de son voyage. Dans un délire d'amour, de joie et de bonheur bien permis après l'épreuve, après la mort, après l'appel réitéré de son doux Sauveur, elle s'écria : « Je vous aime, ô mon « Jésus, ô ma vie, ô l'âme de mon âme, perdez-« moi en vous ; mais donnez-moi des âmes, ô « divine Trinité ! »

Le lendemain, fête de la Sainte-Trinité, il ajoutait : « C'est vous, adorable Trinité, objet de mes amours, c'est vous que j'embrasse aujourd'hui ; c'est vous qui me recevez au terme de mon voyage, sur cette terre païenne qui ne vous connaît pas. O Père adorable, ô Fils notre amour, ô Esprit-Saint notre joie, gloire à jamais à votre Trinité. Je m'immole à votre amour, ô divine Trinité ; ô mes amours ! je m'immole pour la réalisation de votre bon plaisir. »

V

LA DERNIÈRE ÉTAPE

I. — DU NORD AU SUD

Au creuset des grandes épreuves Dieu s'était façonné un apôtre à son goût, dépouillé de tout amour-propre, docile aux seules inspirations du bon plaisir divin. Il allait maintenant le laisser travailler douze ans dans la mission du Maduré.

Au moment où le Père Delpech y arrivait, le choléra sévissait dans la mission et frappait surtout les Indiens. Le fléau ne l'épouvantait pas. « Ce qui me console, écrivait-il, c'est que le choléra règne ici et peut, d'un moment à l'autre, me donner l'occasion, sinon de mourir dans l'exercice de la charité, du moins de prouver à Dieu que je veux l'aimer au péril de ma vie. » Le Nord étant la zone attaquée, le Père y avait sa place marquée. Il fut envoyé à Trichinopoly, et, de cette ville, chargé de rayonner dans les districts voisins. En outre, durant ses loisirs, il peignait des chapelles à Négapatam et à Trichinopoly. « Ah ! pendant ces quelques mois, je te prie de croire que je m'en suis donné », écrivait-il ensuite à son frère. On l'en croyait sans peine.

Du reste, tandis qu'il parcourait les taudis empestés des cholériques, son âme demeurait perdue en Dieu, et il écrivait dans son journal ces pages qui peignent son dévouement, sa charité et sa ferveur :

« L'âme tressaille de douleur en songeant qu'autour d'elle la mort fait des ravages... Pauvres âmes, pauvres païens !...

« Courbé sur la natte pourrie d'un pauvre Indien moribond, au milieu des ordures, dans un taudis infect, j'ai vu l'âme de l'homme régénérée par le sang du Sauveur.

« Mon âme a ressenti l'avant-goût du bonheur, du bonheur qui ne finira pas.

« Comme une légère colonne de fumée, tous les jeux des grandes affaires humaines se sont évanouis, et l'âme ravie a contemplé l'éternité. Qui dira le ravissement de l'âme au contact de vos lèvres divines, ô révélateur de l'éternité !

« Baise-le, baise le pauvre Indien moribond : bientôt ton âme le contemplera... Ah ! que ne puis-je te suivre !

« Comme je comprends bien la grande grâce que vous m'avez faite en m'appelant à vous connaître, à vous aimer ! Moi aussi, je vous ai fui longtemps et fui avec malice, tandis que ces pauvres âmes païennes vous fuient par ignorance.

« O mon bien-aimé Jésus, que ferons-nous pour les toucher, pour les attendrir, pour les attirer à vous? Semblables à des animaux sauvages, ces enfants, ces femmes et ces hommes m'entourent, et, de loin, ouvrent sur moi de grands yeux pleins de curiosité. Ils sont nus et ne rougissent pas; ils ne connaissent pas la pudeur, et les enfants prennent la fuite au sourire le plus bienveillant...

« L'âme du missionnaire éprouve une langueur mortelle... Elle languit parce qu'elle aime... Et l'objet unique de son amour est méconnu par la multitude des hommes. Et cette apostasie de l'humanité la remplit d'amertume. Elle agonise et elle ne peut mourir.

« Ah! qui me délivrera de ce corps de péché, de cette terre d'infidélité et de trahison!

« Courage! Courage! te crie la Vierge Immaculée. Élance-toi, mon âme, à la suite de la Vierge Immaculée, sur la cime des montagnes...

« Fuis le tumulte de la plaine et la vanité des choses de la terre, élance-toi vers les choses éternelles, vers les réalités impérissables.

« A la pointe du jour, entretiens-toi avec ton bien-aimé, et, jusqu'au soir, ne cesse de le contempler, et la nuit, pendant les longues insomnies, pousse vers lui des soupirs amoureux, car il est l'unique objet de ton amour. Tout le reste passe

comme une ombre vaine ; lui seul reste maintenant et toujours. »

Trichinopoly n'était pour le Père Delpech qu'un poste provisoire. Il y avait dans la mission du Sud deux localités que le missionnaire connaissait bien et qui, pour apôtre, demandaient un brave. C'étaient Callicoulam et Vadakenkoulam. Deux castes principales y entretenaient une rivalité séculaire, la caste plus nombreuse mais moins noble des Sanards ou cultivateurs, et celle des Vellages. Les Vellages permettaient bien aux Sanards de participer comme eux aux sacrements, mais non de chanter à l'église ou d'y occuper leurs places, ni surtout d'administrer avec eux les biens de la fabrique.

Quelques meneurs, que l'on voyait tout le jour discourir accroupis sur la place et mâchant du bétel, attisaient la révolte. Les protestants alimentaient, eux aussi, le feu, et excitaient les esprits contre les missionnaires. A tel point, qu'à Vadakenkoulam, les Sanards s'étaient séparés de leur Père, qui, en 1874, en mourait de douleur, et qu'à Callicoulam, Mgr Canoz avait dû lancer contre les meneurs une sentence d'excommunication. Le coup avait porté, mais il fallait un homme énergique et prudent pour reprendre la lutte à Callicoulam.

Dès le 2 juin 1875, le Père Delpech écrivait dans son journal :

« As-tu entendu cette parole d'un ancien : *Plu-*
« *sieurs disent que l'on devrait vous envoyer à*
« *Callicoulam pour rétablir la paix.*

« Callicoulam ! foyer de révolte, d'orgueil et de mensonge. Callicoulam ! calvaire commencé par moi sur le fameux rocher. Tous les jours, le faisceau moissonné fut abondant et d'un parfum vivifiant... O Jésus ! O Jésus ! cette parole a fait frémir ma chair et bondir mon cœur de joie et de force : oui, oui. *Ecce ego, mitte me*[1].

« Une autre parole écrite par un autre missionnaire voisin de Callicoulam a enflammé mon âme de désir et d'espérance. Il disait : *Les Callicoulatars ont aiguisé leurs arouvals pour recevoir le premier jésuite qui se présentera.*

« O palme du martyre, qui sera digne de vous cueillir?

« O cultivateurs de palmiers, à qui réservez-vous cette palme glorieuse? N'est-ce pas à moi, qui vous ai aimés d'un amour maternel? Beaucoup d'autres aussi vous ont aimés; mais nul, j'ose le dire, ne vous aima plus que moi. Plus que moi, ils ont travaillé; plus que moi, ils ont souffert; plus que moi et mieux que moi, ils

1. « Me voici, envoyez-moi. »

PAGODE PAÏENNE — CHAPELLE ET HAMEAUX CHRÉTIENS

ont prêché, enseigné, administré vos villages, caressé vos enfants, consolé vos malades. Ah! mille fois plus que moi, ils sont morts pour vous, tous les jours de leur vie apostolique... Et pourtant, je ne crois pas qu'ils aient voulu vous aimer plus que moi, vous sauver plus que moi, vous gagner plus que moi à Jésus, l'amant divin de vos âmes... Et, d'ailleurs, je suis néant, le plus petit de tous, le plus faible de tous, faible dans mon corps épuisé, faible dans mon âme impuissante...

« O cultivateurs de palmiers, à moi, à moi, la palme suprême! Aiguisez vos arouvals... me voici, me voici, un seul saisira le gage de votre reconnaissance; un seul s'emparera du prix! un seul par vous sera couronné de la palme des martyrs!

« Élance-toi, mon âme, dans la carrière de la souffrance et de l'amour; c'est le sentier qui conduit au martyre. »

En attendant, Mgr Canoz priait le Père Delpech de passer le mois de juin à Négapatam où sévissait le choléra. L'obéissant religieux s'y rendit, puis, le mois suivant, il partait pour Callicoulam. Il résidera dans ce poste trois ans, après lesquels, jusqu'à sa mort, il séjournera à Vadakenkoulam.

Le Père partait sans se dissimuler les épreuves

qui l'attendaient, et sans déguiser cette première émotion que les plus braves ressentent en allant au feu. Il écrivait :

15 *juillet. Fête du Bienheureux Ignace d'Azévedo et ses compagnons.* — « *Dans trois jours, vous partirez pour le Sud, et là on vous dira ce que vous avez à faire...* Telle est la voix qui parle au nom du Seigneur. Votre voix, ô mon Dieu, pénètre jusqu'à division de l'âme et de l'esprit. Votre bon plaisir immole la nature; mais tout ce qu'il y a de surnaturel, de grand et de divin dans l'âme, il le fait vivre et le béatifie.

« C'est comme un festin délicieux dressé devant moi par mon bien-aimé, en face même de ceux qui me persécutent. Et bien, pourquoi donc alors ma tête travaille-t-elle comme celle d'un homme inquiet? Pourquoi mes yeux sont-ils ardents et ma langue prompte à s'emporter en paroles exagérées? Ah! pourquoi donc la joie et l'abondance de ton âme ne parvient-elle pas à contre-balancer et à annuler le trouble de la nature? Le calice que tu peux continuellement porter à tes lèvres pour oublier tes maux dans l'ivresse de l'amour, il est si merveilleux! »

Puis, radieux des joies que procure l'obéissance, il ajoutait :

« Le bonheur de l'âme dans la vie religieuse est un mystère qu'il est plus facile d'expérimenter que d'exprimer. Pour quiconque ne l'a pas expérimenté, il est difficile de le concevoir, et le seul énoncé de ce bonheur paraît même un sophisme aux yeux du monde, car l'âme religieuse leur fait l'effet d'une esclave liée par autant de chaînes qu'elle a de règles et de supérieurs.

« Beaucoup de religieux même pensent sur ce point à peu près comme les gens du monde, c'est-à-dire qu'ils ne voient et ne connaissent qu'un des côtés de la vie religieuse, le côté douloureux et crucifiant pour la nature. La vie religieuse leur apparaît comme une voie bordée et semée d'épines par laquelle on arrive comme infailliblement au ciel, à l'abri des coups mortels d'un ennemi acharné. Ils pensent que, dans la vie religieuse, on apaise plus facilement le Dieu de justice; les règles, les vœux, les supérieurs sont de lourdes chaînes.... Il est bon toutefois de lier librement ses mauvaises passions par de telles chaînes, sauf à regretter quelquefois la liberté des enfants du siècle. Il y a du vrai dans toutes ces appréciations de la vie religieuse. Elle est le martyre de la nature, elle enchaîne nos passions et elle réduit en esclavage la partie basse de notre âme. Elle donne les moyens de servir le Dieu de justice et

d'apaiser sa colère mieux qu'on ne peut le faire partout ailleurs.

« Ces avantages sont immenses, et ils suffiraient infiniment pour décider toute âme raisonnable et pénitente à estimer beaucoup et même à désirer la vie religieuse et à ne regretter jamais d'avoir embrassé un aussi méritoire esclavage. Mais, ô mon Dieu, combien ces avantages sont petits en comparaison des biens spirituels, des délices et de l'union intime que vous opérez entre vous et l'âme religieuse qui s'abandonne à vous sans réserve ! et combien elle est à plaindre, l'âme religieuse qui ne voit pas et qui n'entend pas son sauveur et son bien-aimé Jésus dans la personne et dans la voix de son supérieur ! L'état d'obéissance dans la vie religieuse est pour une âme comme une extase terrestre précurseur de l'extase céleste. »

Callicoulam, la principale des chrétientés du Père, comprenait deux mille catholiques et presque autant de païens. Dix ans auparavant, nous l'avons raconté, le Père Delpech avait remporté dans ce poste une victoire en plantant la croix sur la grande roche qui domine le pays.

A l'ombre de sa grande croix, il poursuivait maintenant ses conquêtes sur le diable. Toujours en courses à travers la plaine en feu, heureux sur-

tout auprès des plus petits et des plus éprouvés, il dépensait sa vie en prodigue.

Aux enfants surtout il aimait à donner son temps. Il utilisait, pour les instruire, les grands transparents peints naguère à Montauban.

« Le soir, racontait-il lui-même, quand les travaux des champs sont finis, j'installe mon transparent à la porte de l'église, de manière à fermer exactement l'ouverture avec la toile. Il me suffit pour cela de quelques lambeaux d'étoffe que je fixe au moyen d'épingles. Une toile épaisse couvre le transparent.

« Quatre ou cinq torches, soutenues par un léger échafaudage, brûlent à l'intérieur de l'église à une certaine distance de l'image. Alors, n'ayant pas d'autre cloche, je fais frapper du tam-tam par le catéchiste. Si je peux, je fais venir la bastringue du village. Tous les enfants accourent et aussi les femmes, et après, les gros bonnets. On s'assied en plein air, vis-à-vis de la porte de l'église, et chacun écarquille les yeux pour découvrir ce qu'il y a sous la toile. Armé d'une baguette, je parais enfin ; l'orchestre fait silence, la toile tombe et mon catéchisme commence. »

Sa famille lui avait, à tout hasard, envoyé une sorte de guignol. Ravi de cette aubaine, le Père Victor composa une série de petits drames dans

lesquels la vertu était récompensée et le vice puni, surtout les vices chéris des petits Indiens, et, comme il mimait à la perfection, il se servait de ce fantoche pour adresser aux enfants, et par eux aux parents, les exhortations les plus divertissantes et les plus salutaires.

II. — ANNÉES DE DEUIL

Depuis plusieurs années, Dieu favorisait le Père Delpech du don des larmes. « Mon Dieu, mon Dieu, écrivait-il durant sa retraite de 1875, arrêtez la source de mes larmes, car mes yeux sont affaiblis et mon pauvre corps ne peut supporter tant de divines émotions. » Déjà, en 1874, il s'écriait : « Mon Dieu, gardez ma langue et mes yeux, l'une parce qu'elle vous offense en paroles; les autres, parce qu'ils s'affaiblissent par l'abondance des larmes. » Ces larmes étaient provoquées par la divine consolation, par l'angoisse, ou par cette affreuse laideur des hommes pécheurs qui plonge les âmes saintes et artistes dans une si irrémédiable mélancolie.

Loin d'en tarir la source, Dieu allait bientôt l'élargir encore. Vers 1876, en effet, de grands fléaux fondaient sur l'Inde et causaient au cœur du missionnaire d'inconsolables douleurs. Depuis

son retour, le choléra n'avait cessé de sévir au Maduré, entraînant après lui ses horreurs habituelles. A partir de 1876, une autre série de désastres, s'engendrant les uns les autres, faisait des présidences de Madras et de Bombay une vaste nécropole. La sécheresse, la famine, les sauterelles, désolaient tour à tour le pays et lui enlevaient le tiers de ses habitants.

Au péril d'être saisis par la contagion, s'en joignait un autre plus redoutable pour les chrétiens, la plupart misérables : c'était celui d'être séduits par l'or protestant et d'acheter la vie par l'apostasie. Durant cette famine, en effet, l'Angleterre répandait des flots d'or sur l'Inde, et, bien qu'en principe ses secours fussent destinés à tous les malheureux sans distinction de croyances, ils devenaient, surtout en certaines mains, une cause d'indignes oppressions morales. Au lieu de distribuer simplement les secours qui leur étaient confiés, certains prédicants allaient jusqu'à les prêter à des taux criants, quitte à traîner ensuite devant les tribunaux leurs dupes insolvables.

Or, tandis que le Père Delpech n'avait sous ses ordres que vingt catéchistes, dont deux seulement rétribués, le ministre disposait de quarante catéchistes tous grassement payés. L'évêque protestant de Tinnevelly, le docteur Caldwell, dont

l'évêché ne formait pas le quart de la mission catholique, recevait de la *Parent Society* de Londres, outre sa subvention annuelle, un secours extraordinaire de 500 000 francs.

Il était bien difficile aux Indiens affamés, en échange de la vie que leur rendaient les protestants, de ne pas se laisser inscrire par eux comme une conquête du pur Évangile. Cinq ou six des chrétiens du Père Delpech eurent cette faiblesse. Du reste, la famine passée, ces malheureux, plutôt lâches qu'infidèles, voulurent revenir à la vraie foi. Le missionnaire ne comprenait pas, dans sa courageuse loyauté, que, pour un peu d'argent, des chrétiens rachetés au prix du sang de Jésus-Christ eussent pu trahir leur conscience. Il était indigné. Il reçut cependant ces pécheurs repentants, mais voulut leur donner une leçon digne d'eux. Il les fait un jour appeler dans l'église, puis, sortant une grosse bourse pleine de menue monnaie, il en fait compter le contenu par son disciple. L'opération fut longue. On ignorait ce qui allait se passer. Quand tout fut compté et recompté : « Mes amis, dit le Père, s'adressant aux apostats, je sais que vous aimez l'argent; regardez bien celui-là. Examinez comme il est beau ; entendez comme il retentit. Après avoir vu et entendu, il faut sentir maintenant », et, prenant

la bourse, il en frictionna fortement la figure de ces malheureux qui s'échappèrent, en hurlant de confusion.

S'il ne comprenait pas la désertion en face du danger, le Père Delpech s'apitoyait plus que personne sur la détresse de ses chrétiens. La famine de 1876 lui mit sur les bras cent vingt-six orphelins nés de parents païens, dont il resta le père nourricier. « Hier, écrivait-il un jour, je me trouvais à Panacad. Pendant dix jours, ma maison a été assaillie par trois ou quatre cents affamés. Il m'eût fallu des milliers de francs pour les contenter. J'en ai distribué quatre cents. J'ai recueilli quelques enfants païens. Une vingtaine d'adultes ont demandé le baptême et sont à l'épreuve. »

Tous les jours, pendant un an, partout où il se rendait, le même spectacle s'offrait à lui. Ce fut bien pis quand, aux horreurs de la famine, vinrent s'ajouter, en 1877, celles du choléra. D'Europe on s'étonnait alors de son silence. « Vous vous plaignez de mon silence, répondait-il ; hélas ! vous ne savez pas ce que me coûte une lettre. La plume est devenue pour moi d'une lourdeur effrayante. Il ne se passe pas de jour sans que j'aie à parcourir les immenses plaines toujours brûlées et toujours brûlantes de mon vaste

pangou. Cette année, outre la famine, nous avons le choléra, la petite vérole et divers autres fléaux. »

Vadakenkoulam surtout était, cette année 1877, décimé par le choléra. Déjà, en moins de quinze jours, il avait fait cent victimes dans cette localité, quand, dans sa douleur, le Père Delpech adressa à sa famille cette lettre de détresse :

23 *décembre* 1877. — « Chères sœurs ! chers amis, bienfaiteurs de nos pauvres Indiens : Je me sens pressé de pousser vers vous le cri de ma détresse. Nos anges, plus rapides que ma lettre, vous inspireront sans doute de prier pour la multitude de ceux qui meurent. Depuis quatre jours un choléra affreux vient de s'abattre sur mon pauvre village. Ceux qui avaient été assez heureux pour soutenir les horreurs de la famine tombent sous les coups de ce nouveau fléau. Depuis quatre mois, il nous laissait respirer ; à l'heure qu'il est, les maisons sont pleines de mourants et les hommes valides ne suffisent pas à enterrer les morts. »

23 *décembre*. — « Le Père Faseuille et moi courons de chaumière en chaumière, administrant l'Extrême-Onction, distribuant des aumônes, prescrivant des remèdes... Hélas ! rien n'y fait. »

25 *décembre*. — « Quel spectacle lamentable ! à l'instant, je sors d'une pauvre maison où la mort plane depuis trois jours. Dans une chambre, l'unique de ce taudis, gisent sur le terrain souillé de déjections, le père, la mère et deux jeunes filles ; tous ces malheureux sont à moitié nus, tellement leur misère est grande. Personne pour les soigner, chacun songe à ses malades. — *Père, sauvez-nous !* s'écrie d'une voix mourante la plus jeune des enfants. Mon cœur se fend de douleur ; je les arrose de mes larmes en leur donnant l'Extrême-Onction. Ah ! pauvres enfants, j'ai déjà offert ma vie à Jésus pour sauver la vôtre ; courage ! courage ! et, tout en les consolant, j'essaye de rétablir la circulation du sang dans le corps du père de famille. »

26 *décembre*. — « Il était déjà glacé... Il est mort. »

1er *janvier* 1878. — « Combien d'autres l'ont précédé et suivi ! Enfin, le fléau paraît diminuer d'intensité. Après treize jours d'angoisse, nous comptons quatre-vingt-seize morts : un cinquième de la population. Nos chers Indiens ont été admirables de résignation et de piété. Dès le second jour de choléra, ils commençaient une neuvaine

à saint Joseph. Chaque jour, le peuple, à la suite des chefs, organisait une procession dans les rues du village. Tous poussaient vers Dieu de ferventes prières modulées sur un chant lamentable ; de tout côté, on entendait des sanglots; le mal ne diminuait pas. Tous se confessèrent et communièrent, promirent de réparer les torts faits au prochain, demandèrent pardon à ceux qu'ils avaient offensés, et enfin, pour faire violence au ciel par un acte héroïque de pénitence, les chefs se réunirent un matin devant tout le peuple, à la porte de l'église, et là, mettant sur leur tête une couronne d'épines, ils lurent à haute voix une amende honorable à Notre-Seigneur, dans laquelle ils déploraient les fautes publiques que le peuple avait commises dans ces dernières années. Ce qui donnait à cette démarche un caractère d'héroïsme difficile à comprendre pour des Européens, ce n'est pas tant l'orgueil indien. En Europe, n'y a-t-il pas aussi un grand orgueil ? C'est que tous ces chefs étaient de la noble caste des Vellages, et qu'ils se trouvaient ainsi humiliés en face d'une multitude composée non seulement des gens de leur caste, mais de Sanards et de parias.

« Après cette expiation mémorable, le choléra diminua sensiblement ; mais le peuple, encore sous

l'empire de la terreur, demandait à grands cris qu'on sortît le médecin divin (c'est ainsi qu'ils désignent saint Sébastien) dont la dévotion est aussi populaire dans l'Inde que l'est celle de saint Roch en France. Les païens voisins du village joignirent leurs instances à celles du peuple chrétien. Deux jours de suite, nous fîmes dans les rues une procession solennelle avec la statue de saint Sébastien, et le choléra cessa. »

7 *janvier*. — « Bien que le fléau règne aussi dans plusieurs endroits de ma dépendance, je ne crois pas utile de m'étendre davantage sur ce sujet. Il vaut mieux, chers bienfaiteurs, que je reprenne d'un peu plus haut l'histoire de nos malheurs. — Ils se résument tous dans un mot : la famine. Ce mot plein d'angoisse retentit déjà depuis longtemps à vos oreilles. Les missions catholiques et les journaux vous ont mis au courant des ravages épouvantables causés par ce fléau. Cependant les lettres des missionnaires écrites en Europe vers le mois d'octobre 1876, faisaient concevoir quelque espérance de voir disparaître la disette dans un ou deux mois. La raison en était que le changement de mousson amenait ordinairement la pluie. On espérait qu'avec le mois de novembre la nouvelle mousson nous permettrait de voir lever,

et bientôt de récolter d'abondantes moissons. Depuis deux ans, nous manquions de pluie. Si la pluie vient, disait-on, nous sommes sauvés. Dès le mois de septembre, deux ou trois bons orages firent bien augurer de l'avenir ; les cultivateurs jetèrent en terre toutes leurs réserves de grains, et, les voyant germer magnifiquement, tous oublièrent leurs maux. Or, voilà que, vers le mois de novembre, des myriades de chenilles envahirent les récoltes en herbe. Elles dévorèrent une partie des récoltes ; le reste offrait encore une apparence magnifique. »

10 *janvier*. — « Les insectes avaient à peine disparu que le ciel se charge de montagnes de nuages. Charriées par le vent du Nord-Ouest, les nuées crevèrent sur nos têtes, et, pendant quinze jours, nous pûmes croire à un nouveau déluge. Je me trouvais en voyage, le premier jour des pluies ; j'eus toute la peine du monde à regagner Vadakenkoulam. Dans les plaines brûlantes que j'avais traversées naguère à travers un océan de sable, j'avais maintenant de l'eau, à certains endroits, jusqu'au poitrail de mes bœufs. Les chemins s'étaient changés en torrents impétueux. Bientôt routes, ponts, digues des étangs, rizières, moissons, une grande quantité d'arbres et beaucoup de maisons furent emportés ;

emportées aussi les dernières espérances du laboureur. Une multitude affamée resta sans gîte et sans appui. Les âmes compatissantes d'Europe envoyaient des secours ; les missionnaires les distribuaient, à mesure qu'ils arrivaient. En Angleterre, les souscriptions s'élevèrent à plusieurs millions. Le gouvernement de Calcutta organisa aussitôt des comités de secours. On ne pouvait exclure les catholiques dans la distribution des aumônes, on ne le voulait même pas. Cependant, les membres de ces comités, ministres ou prédicants, prirent à tâche, ce semble, de faire sentir aux catholiques et à leurs missionnaires qu'il ne fait pas bon être catholique romain par le temps qui court. Quelques missionnaires avaient été nommés membres des sous-comités. L'un d'eux se permit quelques remarques ; il fut reçu par le haut comité avec d'amers reproches. J'avais distribué moi-même cent roupies venues du comité à plus de quatre cents païens, turcs ou protestants, et à une cinquantaine de catholiques, donnant à tout ce monde amaigri, et se traînant à peine, la nourriture pendant dix jours. Je reçus un blâme sévère du haut comité. Nous ne devions, disait-on, donner qu'aux cultivateurs pour achat de bœufs, semences, réparations de maisons. — Eh ! mes bons messieurs, s'il en est ainsi, veuillez donc considérer qu'avec

les quatre cents roupies que vous m'avez envoyées dans l'espace de trois mois, j'ai à peine de quoi secourir quarante ou soixante au plus de mes cultivateurs. Or, sans compter les païens et trois mille chrétiens réduits à la mendicité, j'ai encore sur les bras, à moi seul, au moins deux mille cultivateurs. »

Dans cette lettre, le Père Delpech taisait son propre dévouement. Durant le terrible fléau, il s'était installé en permanence à la porte du presbytère, afin d'être le premier averti en cas d'appel, et afin aussi de laisser reposer son compagnon un peu atteint du fléau. C'est lui aussi qui, par un superbe élan de foi, avait triomphé de l'orgueil des Vellages et obtenu d'eux l'acte de réparation qu'il raconte. En présence du Saint Sacrement exposé sur la place, il avait saisi une couronne d'épines, l'avait fixée sur sa tête, et, se chargeant d'une énorme croix, il s'était engagé dans les rues du village, suivi de tous ses chrétiens.

Toutes ses lettres, à cette époque, racontent des scènes navrantes. Il écrivait, au mois de mai, de Dormatoupetty :

« Vous vous en apercevrez à ce griffonnage, je commence mon mois de mai au milieu des ravages du choléra, dans un village où j'étais allé remplacer un missionnaire souffrant.

PAYSAGES A KODIKANEL

« Pendant deux jours, j'ai été témoin des scènes les plus déchirantes. Tous les malades que j'ai administrés sont des enfants de sept à treize ans, le trésor le plus cher des familles indiennes. Voici les traitements employés par les gens de ce village dans les cas de choléra ; il n'ajoute pas peu à la sinistre impression produite par la maladie elle-même.

« Dans la principale chambre de la chaumière, au milieu des ustensiles de ménage et des instruments de travail en désordre, sur un lit de cendres chaudes et de chaux, le malade est étendu. Son père et ses frères lui frictionnent tout le corps avec cette poussière blanche, dont ils sont eux-mêmes couverts.

« Comme leur peau est noire et qu'ils n'ont pour vêtement que le strict nécessaire, ils ressemblent à de vrais diables dont le pourtour des yeux, des narines et de la bouche, serait noir, et le reste du corps bigarré de noir et de blanc. Dans ce triste appareil, le malade se tord à faire compassion, et il exhale une odeur cadavérique capable de déconcerter les estomacs les plus intrépides.

« Il y a certains tempéraments qui ne peuvent sans danger respirer ces miasmes nauséabonds, et je connais des missionnaires qui éprouvent les symptômes du choléra, toutes les fois qu'ils vont

administrer un malade atteint de cette maladie.

« Dans la chambre étroite où gît le malade, vous voyez pourtant pêle-mêle tous les membres de la famille, jusqu'aux plus petits enfants. Que de fois ai-je dû me fâcher contre la pauvre mère éplorée dont l'insouciance expose à une mort à peu près certaine ceux de ses enfants qui sont bien portants, tandis que sa tendresse se lamente sur ceux qui sont déjà morts !

« Entendez-vous dans la maison voisine éclater tout à coup les lamentations des femmes ? C'est un jeune homme que j'ai administré tout à l'heure... Il vient de rendre le dernier soupir. Dans le village dont je vous parle, je n'ai jamais assisté à ces lamentations ; j'en ai été témoin dans d'autres circonstances. Voici ce qui se passe alors :

« La mère, les sœurs et les parentes du défunt, accroupies en cercle autour du cadavre, la chevelure éparse, et les bras entrelacés sur les épaules les unes des autres, se balancent en cadence, moitié chantant, moitié pleurant, tandis que les hommes préparent ce qu'il faut pour les funérailles. »

Le lendemain encore il écrivait à sa sœur :

« En artiste, je vous écris au crayon, chère sœur, n'ayant sous la main ni encre, ni plume, et disposant cependant de deux heures de repos entre

trois cas de choléra. Le missionnaire de ce village étant éloigné, on est venu me chercher en toute hâte. Déjà deux de mes pauvres malades étaient morts avant mon arrivée; le troisième est une jeune femme de vingt-deux ou vingt-trois ans, dont le mari est allé à Ceylan depuis quelques mois. Tous ces malades et leurs familles sont étrangers à ce village; ils étaient partis de chez eux, il y a huit jours, pour faire le pèlerinage de Saint-François-Xavier à Cottar, sanctuaire fameux, situé près du cap Comorin. Là, le saint ressuscita la fille d'un brahme. Le 3, ces pauvres chrétiens sont repartis de Cottar pour rentrer chez eux, à pied bien entendu, sous un soleil de feu et sur un terrain que la sécheresse dévore depuis longtemps! La famine a tellement fait renchérir les grains, qu'ils ont dû se priver beaucoup pendant leur pèlerinage; aussi, arrivés ici à la seconde étape, ils sont tombés de lassitude, et le choléra s'est déclaré. La pauvre femme que j'ai pu administrer est étendue dans notre église, assistée par sa mère et son frère; à côté d'eux, dormait paisiblement un charmant petit enfant. « De grâce, éloignez cet enfant, me suis-je écrié, en voyant le danger où était la petite créature! » Et la mère de la malade m'a répondu tout en larmes : « Mais c'est l'enfant de la mourante! »

Aussi bien le missionnaire ne se contentait pas de gémir sur le fléau dévastateur. Par une observation patiente et très sagace, il avait découvert que l'extension du choléra tenait à certains vices spéciaux apportés à la construction de plusieurs villages. Il les indiqua en un rapport adressé au gouvernement de Madras, et ce rapport eut dans l'Inde, et même en Angleterre, un grand et profitable retentissement.

Quand le Père Delpech s'était bien dépensé le jour au service des Indiens agonisants, il trouvait sa consolation la nuit près de Dieu. Il écrivait à son frère : « Pour moi, j'ai un moment de bonheur indicible. C'est lorsque, après des journées accablantes, la nuit, me délivrant des hommes, les longues insomnies me permettent de m'entretenir avec celui qui est présent en nous... Pour moi, l'heure de mon repos, c'est le temps des voyages et des longues insomnies de la nuit. Il est vrai que c'est un repos de l'âme plutôt qu'un repos physique. Alors on se repose des hommes. »

Et, à la fin de ces oraisons, avant de reprendre la lutte, il écrivait sur son journal des pages comme celles-ci :

« O Vierge, ô divine Mère de Dieu, lorsque l'âme aimante ne peut briser la prison qui la retient captive, elle pousse vers vous des cris mul-

tipliés. Ces cris sont sa prière et sa consolation.

« Le corps épuisé se refuse au service de l'âme ; les organes délicats du cerveau et de tout le système nerveux paraissent comme usés par un long frottement ; et, comme les cordes détendues d'un instrument au rebut, ils ne rendent plus aucun son harmonieux. L'âme pourtant vit de toute sa vie dans ce corps épuisé. Jamais elle n'a vécu une aussi pleine vie, jamais plus abondante, jamais plus joyeuse.

« O patrie ! O patrie ! O rendez-vous céleste ! O maison paternelle ! O délicieux embrassements de l'amour éternel ! ! !

« Nous approchons... nous approchons de tes portes chéries..., nos chaînes sont tombées..., à travers le désert de la vie, la caravane de tes enfants, esclaves rachetés, monte vers toi en pleurant.

« Au milieu d'eux je marche et je pleure amèrement. Je veux marcher résolument dans les sables du désert..., mes larmes ne sont pas des larmes de découragement. Les angoisses de notre esclavage passent ; l'harmonie lointaine des fêtes de la maison paternelle ravit mon âme bien loin hors d'elle-même... Courons ! courons ! volons, âmes chéries...

« Les âmes aimantes et fidèles ressemblent à

ces troupeaux de cerfs que je rencontre dans les déserts du Maduré. Leur course est si rapide qu'ils paraissent ne pas toucher la terre de leurs pieds.

« Hâtons-nous, hâtons-nous d'arriver aux portes de la vie; car les ténèbres envahissent la terre; la mort plane sur le monde.

« Pourquoi donc es-tu triste; ô mon âme, pourquoi me troubles-tu? Jette-toi avec une confiance infinie dans les bras de la tendresse divine, dans les bras de l'amour incarné. Je suis triste au milieu de ma joie parce que ma nature se révolte souvent. Je suis triste, parce que beaucoup de chrétiens, qui devraient aimer leur Sauveur, ne l'aiment pas et le crucifient. Je suis triste, parce qu'une multitude innombrable d'âmes ne le connaissent pas. Hélas! si les peuples d'Europe étaient ce qu'ils doivent être, le monde serait déjà conquis à la gloire de Dieu. »

« Jésus. — Bon courage! Bon courage! Combats sans lassitude et sans désespérance, âme chérie; vole au secours de ceux qui sont poussés à la mort; et, ceux qui sont traînés à la ruine, ne cesse de les délivrer.

— O Jésus, mon bien-aimé, mes forces sont épuisées; et ma pauvre âme...

Jésus. — Celui qui scrute le cœur sait et comprend tout. C'est moi qui suis le gardien et le dé-

positaire de ton âme chérie : rien ne m'échappe. Va toujours en avant. Je rendrai à l'homme selon ses œuvres...; à l'homme qui m'aura servi dans la fidélité rigoureuse de la justice, je rendrai avec justice et miséricorde.

« Quant aux âmes chéries qui se perdent en moi et qui accomplissent avec magnanimité tout ce que peut désirer mon plaisir, je les porterai moi-même, je les presserai sur mon cœur, je leur parlerai. Mes lèvres divines distillent le lait et le miel. Je leur donnerai à goûter ce miel exquis, et leur palais savourera ce rayon délicieux.

« Courage donc ! ma vérité triomphera ; mais il faut que le soldat meure pour son roi légitime.

L'Ame. — Courage ! Courage ! La voix de mon bien-aimé opère ce qu'elle dit. Je mourrai pour mon roi légitime, pour la vérité incarnée, pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le Corps. — Je meurs de lassitude et d'épuisement !

L'Imagination. — Je suis sacrifiée pour une cause perdue ; pourquoi chercher à convertir ces barbares? O pays ! O toit paternel ! O repos de la famille !

L'Ame. — Meurs donc, ô corps animal, meurs de lassitude ; tes gémissements et tes plaintes ne me toucheront pas... Je suis remplie d'une joie

indicible! Ce mot sacré retentit sans cesse à mon oreille : *Courage! Courage!* Et je vole avec joie au combat, au sacrifice, à la mort, à la victoire, à la vie.

— Non, non, la cause de la vérité n'est pas une cause perdue, car la vérité c'est Dieu même. Les individus peuvent se perdre en désertant la vérité; mais celui qui la défend ne se perd jamais, même lorsqu'il perd tout.

« L'âme qui combat jusqu'à la mort pour la justice mérite par ses combats d'avancer l'heure de la régénération du monde. Elle est une arche de salut qui porte en elle les germes de la vie. »

III. — LE CHASSEUR D'AMES

De Callicoulam le Père Delpech avait été transféré dans un bourg voisin, à Vadakenkoulam. Mgr Canoz l'avait même déchargé, vers 1878, du soin spirituel de ce bourg pour ne lui laisser à administrer que les villages situés au nord. Jusqu'à sa mort, Vadakenkoulam restera le quartier général d'où le Père rayonnera sans trêve, au service de quiconque l'appellera.

Les châtiments que Dieu envoie instruisent d'habitude et convertissent. A partir de 1876, un grand mouvement de conversion s'était fait sentir

dans le sud de l'Inde. Aujourd'hui ce mouvement ne s'est point ralenti, mais Dieu semblait refuser au Père Delpech la joie des triomphes éclatants, ou, plutôt, il s'ingéniait lui, à s'en dérober à lui-même la gloire.

« Je sème dans les larmes, écrivait-il à sa sœur. A côté de moi, je vois des missionnaires convertir des villages entiers ; l'un vient de baptiser quarante païens d'un coup, l'autre instruit tout un village de vingt ou trente familles ; un autre est appelé par une vingtaine de familles qui veulent recevoir le baptême. Quant à moi, je porte la peine de mes péchés, et je pense être plutôt un obstacle qu'un moyen de conversion pour les milliers de païens dont je suis responsable. L'autre jour, cependant, une jeune mère païenne me portait son enfant pour lui administrer un remède. La petite créature était couverte de plaies, et il me parut qu'elle ne vivrait pas longtemps.

« Ton enfant est bien malade, dis-je à la pauvre « païenne ; cependant aie confiance. Voyons un « peu ; nettoyons ces plaies... c'est la première « condition pour les guérir. » Je trempe dans l'eau un morceau de linge, et j'administre tout doucement le baptême à mon petit malade. La bonne païenne m'aida à la besogne sans se douter que je lui rendais un petit ange au lieu d'un petit

démon. Le baptême donné, je fabrique une drogue avec du camphre et du vin, j'encourage la païenne à revenir quand le remède sera épuisé, et je la congédie. Deux jours après, elle revient. Son visage était joyeux et son maintien plein de modestie : « Mon petit nourrisson va mieux, dit-elle ; « Seigneur, donnez-moi encore un peu de re- « mède ; mais surtout bénissez les plaies de mon « enfant ; car votre bénédiction lui portera « bonheur. »

« Les larmes me vinrent aux yeux, et je bénis l'enfant et je dis à la mère : « Quand tu enten- « dras, au fond du cœur, la voix du vrai Dieu qui « t'appelle, ne repousse pas cette pensée, mais « invoque-le tout bas ; dis-lui : « Mon Dieu, mon- « trez-moi le chemin qui conduit à la vie, et faites « tomber les obstacles qui s'opposent à la conver- « sion. »

Dans une autre lettre à un bienfaiteur, le Père Delpech résumait ainsi ses travaux et ses peines : « Mes chrétientés s'étendent, au nord de Vadakenkoulam, sur une étendue de trente-quatre milles à peu près en longueur, et vingt ou vingt-cinq milles en largeur. Sans parler des quatre mille chrétiens répartis entre sept à huit anciennes chrétientés, je dois m'occuper de la conversion des païens.

« A peu près nul dans ce magnifique ministère, je devrais, pour vous intéresser dignement, faire invasion sur les terres de mes voisins, vous raconter les travaux, les souffrances, les succès de quelques-uns de nos Pères, vous dire qu'ils ont déjà baptisé mille, deux mille, trois mille païens, construit des églises, formé de nouveaux centres. Ce spectacle vous remplirait de joie comme il fait tressaillir mon cœur d'allégresse : *Particeps ego sum omnium timentium te* [1].

« Cependant, laissons à ces hommes apostoliques le soin de raconter eux-mêmes les merveilles de la grâce opérées par leurs mains. A moi le courage de décrire mon impuissance et ma faiblesse. Trois cents baptêmes à peine, voilà le maigre contingent que j'ai fourni à l'armée catholique depuis trois ans et quelques mois.

Il est vrai que j'ai reçu un grand nombre de demandes, et, qu'à ce moment encore, quatre ou cinq villages païens me font faire des avances. Mais que de difficultés soulèverait leur conversion! Eux et moi ferions peu de cas des fatigues et des persécutions; mais la question de subsistance se dresse devant nous avec une impitoyable rigueur.

S'abandonner avec une confiance filiale à la

1. « Je participe aux œuvres de ceux qui vous craignent.»

divine Providence serait sans doute magnifique; mais faut-il s'étonner que des hommes qui ont vieilli dans le paganisme, des Indiens pauvres, timides, et asservis jusqu'ici à l'autorité d'un seigneur cupide, ne puissent pas s'élever à des sentiments aussi héroïques? La plupart des Indiens dont je parle ne possèdent pas un pouce de terrain. Depuis plusieurs générations, leur village s'est établi sur les terres d'un homme riche qu'on appelle ici *cramatar* (seigneur du craman). Ce seigneur, en les autorisant à bâtir sur ses terres, leur a assuré des champs et des palmiers pour leur subsistance.

Les serfs, de leur côté, s'engagent à lui rendre certains hommages, à lui payer certains droits et corvées réglés par l'usage ou le caprice du maître, et enfin à lui donner une part dans les moissons. Que ces pauvres gens viennent à encourir la colère de leur cramatar, et vous jugerez de la ruine qui les menace. Il faut donc de deux choses l'une : ou bien arracher un consentement au cramatar, ou bien acheter à mes catéchumènes un terrain et des palmiers qu'ils puissent cultiver avec indépendance. Ce dernier parti, pour une centaine de personnes, ne vous demandera pas moins de deux mille francs et plus; je ne puis donc pas y songer. Le consentement du cramatar?

Dernièrement, je m'adressais, pour ce sujet, à un puissant seigneur dont la bienveillance me paraissait assurée. Quelle réponse me fit-il? « Allez dire à votre samy que je verrai volontiers mes gens d'Alamcoulam embrasser le catholicisme, pourvu que le Père me verse cinq cents roupies, c'est-à-dire quinze cents francs. » L'année dernière, j'eus affaire à un autre de ces cramatars pour le baptême d'une centaine de païens. Il ne fit pas alors de difficultés, allant même jusqu'à m'affirmer qu'il mènerait à notre sainte religion plus de quatre cents catéchumènes. Hélas! non seulement il n'a pas tenu sa promesse, mais le voilà maintenant qui réclame à cor et à cri un beau cheval d'Europe, bagatelle de cinq ou six cents francs. Telles sont mes difficultés dans quatre villages. Néanmoins, grâce à des amis d'Europe, j'ai pu secourir bon nombre de néophytes et construire pour eux trois églises. Une quatrième va bientôt surgir. »

Peu de vétérans acceptent sans souffrir de voir de plus jeunes qu'eux remporter des triomphes qu'ils ne connaissent plus. Le zèle du Père Delpech était si pur et son âme si humble qu'il ne connut jamais ces souffrances.

« Ma misère m'est devenue tellement évidente, avouait-il à son frère, que je tremble devant Dieu

lorsque j'ai à diriger une âme vers la perfection, et que j'éprouve une joie immense et un soulagement profond lorsque je la vois préférer les conseils d'un autre à ceux que je lui avais donnés. »

Et, en 1882, il écrivait encore :

« Mes gerbes à moi sont maigres et rares... Et puis-je dire qu'elles sont miennes? Elles sont plutôt à vous, ô compagnons généreux qui, par les efforts surérogatoires de votre bonne volonté, avez compensé par vos prières, vos souffrances et vos travaux, ce qui manquait d'activité et de savoir-faire à l'ouvrier languissant, dont la stupidité a laissé moisir ou ravager la moisson plutôt qu'il ne l'a groupée en gerbes convenables.

« O missionnaires du Maduré! vaillants successeurs des Xavier et des Jean de Britto. Daigne le divin Maître vous donner des âmes, des âmes innombrables, digne récompense de votre charité.

« O mes bons anges, mes fidèles compagnons, fidèles gardiens des jardins où croissent les précieuses semences! Ayez pitié de ma langueur...

« Supportez encore un peu mes longs retards, gardez bien la multitude des âmes, chassez au loin les maraudeurs et les oiseaux pillards.

« L'âme unie à Jésus, l'âme impuissante par elle-même et réduite à une sorte de stérilité par le

bon plaisir de son bien-aimé, tressaille d'une joie immense lorsqu'elle voit les amis de son bien-aimé féconds en œuvres, riches en mérites, ardents dans leur charité. Chargés de gerbes nouvelles, ils accourent les jeter aux pieds du divin Maître, et la joie de tous est infinie parce que plus d'un pécheur s'est converti. »

Plus que le choléra et que la famine, l'esprit de discorde et de révolte parmi les chrétiens attristait le Père Delpech. Nous nous souvenons de quelles menaces les Callicoulatars avaient salué l'annonce de son arrivée. Avaient-ils, comme ils le promettaient, aiguisé leurs arouvals pour le recevoir? Peut-être. En tout cas, à sa vue, leurs dispositions avaient bien vite changé. Non pas qu'il fût un diplomate habile, et qu'il s'entendît beaucoup à ces déguisements qui facilitent les rapprochements. Lui, si débonnaire quand il s'agissait de son honneur propre, ne savait point dissimuler devant une offense de Dieu. En face de l'injustice, de la révolte et du péché, il se révoltait lui-même, et, sans craindre personne, il disait sa pensée sans voile et sans pitié.

Dieu parfois semblait s'armer pour le venger. « J'ai vu, écrivait-il en mai 1876, le feu de la colère divine s'allumer contre le peuple rebelle. Rebelles à leur prêtre légitime, rebelles à leur

évêque, rebelles au vicaire de Jésus-Christ, rebelles aux éclairs de leur conscience, ces meneurs audacieux ont été poursuivis par un choléra vengeur. Ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs enfants, leurs premiers-nés, tombaient.

« Et ils sont venus trouver le prêtre fidèle et ils lui ont dit : « Nous tiendrons ferme dans la ré-« volte, nous redoublerons les assemblées défen-« dues par l'évêque ; pendant votre présence au « milieu de nous, nous accentuerons davantage « nos chants, nos processions et le tintamarre de « nos instruments.

« Cependant, vous, de votre côté, consentez à « venir administrer nos malades, et à rester muets « en face de l'outrage dont nous nous proposons « d'abreuver l'autorité qui vous envoie. »

« Et plusieurs de ceux qui nous sont restés fidèles se joignirent au représentant de la révolte, et, d'un visage anxieux, ils dirent au prêtre fidèle, en cachant leur bouche avec la main : « Oh ! oui, « Seigneur, restez bien muet... ne provoquez pas la « bile de ces gens-là ; ce serait une si belle chose « qu'une entente commune dans la paix du si-« lence ; il ne faut rien dire ; Père, il ne faut rien « dire. »

Jamais le Père Delpech n'avait souscrit à ces capitulations suggérées par la peur, mais le dé-

NOTRE-DAME DE LA SALETTE A KODIKANEL

vouement et la sainteté opèrent plus de miracles que la diplomatie. Et leur missionnaire leur était si absolument dévoué que ces grands enfants ouvrirent les yeux, et que, le 31 juillet 1876, le Supérieur du Sud, le Révérend Père Verdier, venait, au nom de Mgr Canoz, recevoir la soumission des meneurs et rendre à l'unité ce troupeau affolé.

C'était un armistice, sinon la paix.

Mais tant de soucis et de travaux avaient affaibli outre mesure le Père Delpech. Il écrivait bien aux siens qu'il se portait comme un pont neuf. Dans ses notes, il se provoquait à la lutte par ces lignes qui trahissaient bien quelque fatigue :

« O roi invisible et immortel des siècles, donnez au tirailleur obscur sa ration quotidienne ; car il tombe de lassitude, si vous ne venez à son aide... Combattre à outrance les bandes infernales et les félons masqués, guider les cinq mille chrétiens rachetés, et, sur sa route, gagner encore des âmes, voilà le coup de main que vous lui avez confié. Courage ! courage ! et en avant toujours, soldat obscur de la Compagnie de Jésus ! »

En réalité, le tirailleur ne pouvait plus aller de l'avant. Mgr Canoz l'envoya se refaire au sanatorium de la Salette, situé à Kodikanel, sur les Ghattes. Les montagnes, c'était la solitude, et,

pour le Père, c'était, dans la paix, la joie de la contemplation.

« Notre-Seigneur, écrit-il dans son journal, a fait partir l'âme non pas pour le ciel, mais pour les sommets radieux des montagnes des Ghattes. Loin de la terre, près des cieux, l'âme ravie est inondée de bonheur. Le bonheur, elle l'a toujours goûté, même dans l'aride désert, au milieu des bêtes féroces de l'espèce humaine, parce qu'elle était à côté de son Dieu, à côté de Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Cependant, sur les sommets de la Salette, il y a un je ne sais quoi de calme et d'exquis qui les fait ressembler au ciel. Après le pénible voyage et le combat acharné de 1876, l'ami de l'âme lui a dit : « Viens et reposons-nous; je te conduirai « dans la solitude. C'est moi qui l'ai créée pour « toi cette grandiose solitude; tu y seras seul « avec moi. Ne retourne pas dans ta patrie trop « chère : ton cœur s'émousse, à la vue du toit « paternel; ne reste pas dans la plaine brûlante « du Maduré : ton corps s'épuise et ton âme dé- « pense en vain son énergie pour animer un « cadavre; viens! j'ai disposé pour toi dans la « suite des siècles un paradis. Sur des hauteurs « inconnues des hommes, un jardin délicieux « t'est préparé. Une brise fraîche le rafraîchit

« sans cesse ; j'ai planté pour toi, il y a des « siècles, des forêts touffues, des arbres gigan- « tesques. J'ai tracé des sentiers, j'ai fait jaillir « et bondir des ruisseaux impétueux, et pour « varier le coup d'œil, entre les bois et les eaux « jaillissantes, j'ai déroulé en mille replis un tapis « de verdure émaillé de touffes de lis ou de fleurs « délicates. Quelquefois j'ai dressé à pic des « roches pittoresques, ou creusé des abîmes où tu « entendras rugir l'éléphant et le tigre.

« Plus douce et plus timide j'enverrai la gazelle « brouter non loin de toi. Elle fuira au loin. En- « fin, de tous côtés, tu apercevras, comme dans « un nuage, la plaine où tu dois redescendre. » Qu'il fait bon jouir de la nature lorsqu'on jouit du créateur de la nature ! »

Après s'être un peu refait à la montagne, le Père Delpech voulut reprendre la lutte dans la plaine embrasée, mais il retombait bientôt, et six mois après, on était contraint de le renvoyer à Kodikanel. Il écrivait alors à son frère :

« Tu sais qu'au mois d'octobre dernier, on m'envoya reprendre des forces à la montagne. J'y restai un mois ; je me trouvais très bien et redescendis dans la plaine pour combattre de plus belle. Une nouvelle faiblesse survenue pendant le mois de mars, a fait craindre à mes bons supé-

rieurs que je ne pusse suffire au grand travail qui arrive dans mon district vers le mois de juin, pendant quatre ou cinq mois consécutifs, et ils m'ont prescrit de venir de nouveau sur ces sommets rafraîchissants. Je m'y trouve en compagnie de Sa Grandeur Mgr Canoz et de trois Pères. Tous les jours j'accompagne Monseigneur à la promenade.

« Son grand âge ne lui permet pas d'aller bien loin, et la faiblesse de mes jambes s'accommode fort bien de la lenteur du vieillard. Quelquefois même je m'arrête essoufflé : « Ah! Monseigneur, « je ne puis pas vous suivre! » et Monseigneur se met à rire. Ma petite cellule n'est séparée de la chapelle que par une cloison; il y a même une fenêtre qui existait avant qu'on bâtît l'oratoire, et qu'on a laissé subsister, à la grande satisfaction de celui qui vient habiter la chambrette. De là je vois le tabernacle. Si souvent dans la plaine nous sommes privés de ce bonheur! ici l'homme n'a plus de part. Notre-Seigneur et l'âme, ou plutôt Notre-Seigneur et les âmes s'unissent; car l'âme du missionnaire doit être identifiée avec les millions d'âmes qui ont besoin du salut. »

Le 23 octobre 1881, le supérieur de la mission du Sud écrivait à M. l'abbé Delpech : « Victor est toujours le même. Un saint missionnaire

qui ne rêve que le salut des âmes. L'épée a usé chez lui le fourreau. Sans être malade, les forces lui manquent, et parfois il a de la peine à se tenir sur ses jambes. Cependant il est toujours à l'œuvre et fait un grand bien parmi les païens qu'il convertit, parmi les chrétiens qu'il améliore et fortifie dans la foi, et parmi ses frères qu'il édifie. »

Vers cette époque, le Père dit plusieurs fois dans ses notes qu'il vient d'être guéri à la suite d'une neuvaine faite à Pie IX et au Père Olivaint. Il faut entendre cette guérison, non d'un retour à la santé, mais d'un phénomène plus étonnant encore, celui d'une lampe qui n'avait plus d'huile et dont la flamme brillait toujours. Son épuisement était tel qu'un autre que lui eût demandé, ou du moins accepté, de passer le reste de ses jours dans le repos. Lui se jugeait fort dès qu'il n'était point terrassé par la fièvre. Il se dévouait donc comme les plus robustes, et quelquefois il marchait encore quand ceux-ci s'avouaient rendus.

Écoutons celui qui fut, à Vadakenkoulam, le compagnon de ses cinq dernières années d'apostolat :

« Un matin, il était revenu exténué d'une longue excursion. Au moment de la récréation, après

midi, un homme vient le chercher pour un malade, soi-disant à l'extrémité. L'individu, en se présentant, avait commis une gaucherie qui avait provoqué une parole vive du Père. Mais bientôt, se ravisant, celui-ci lui parla avec grande douceur et lui promit de partir bientôt. Il fallait faire trois lieues. « Vous avez remarqué, me dit « le Père Delpech après cette scène, comme je « me suis fâché parce que l'on venait m'appeler « pour un ministère dur à la nature. — L'indi- « vidu a été maladroit, repris-je. — Dites donc « que le voyage qu'il demandait est pénible. Je « n'aurais pas cru être capable de m'oublier à ce « point. — Vous êtes bien bon, poursuivis-je, de « partir étant si fatigué. Nos gens nous appellent « fréquemment pour des cas qui n'en valent pas « la peine! — Bah! répondit-il, ce sont des rai- « sonnements de l'amour-propre. Si c'était une « partie de plaisir, nous serions plus affables « pour ceux qui nous la proposeraient. Du reste, « quelle plus grande satisfaction que d'obéir à la « volonté de Dieu clairement signifiée? »

« Les voyages le fatiguaient extrêmement. Or, il était sans cesse en campagne, visitant les petits hameaux où il n'y avait pas d'église, afin de complaire aux caprices des chrétiens qui, le connaissant, le dérangeaient sans aucune nécessité. Lors-

qu'il revenait de ces courses, il était dans un tel état de prostration que souvent on était obligé de le soutenir quand il descendait de son chariot, et qu'il pouvait à peine se traîner jusqu'au presbytère.

« Il avait une manière à lui de se soigner. On lui avait envoyé des pilules toniques. Il avait écrit sur la boîte qui les contenait : *Pilules martiales.* Il en prenait une le matin à déjeuner. Puis : « La « vigueur doit être revenue, disait-il ; allons nous « mettre au travail. — Vous sentez-vous donc « mieux? lui demandais-je. — Il en doit être « ainsi, répondait-il en riant, puisque j'ai pris le « remède. » Ainsi faisait-il toujours. Il prenait par obéissance les remèdes qu'on lui prescrivait, puis agissait comme si les remèdes l'avaient aussitôt fortifié.

« Jamais, en tout cas, il n'aurait provoqué le moindre soulagement. Chaque année, on l'envoyait se reposer à la montagne ; son supérieur le lui ordonnait chaque année. Lui, n'aurait point bougé sans cet ordre. Pourtant, il avait beau se surveiller pour déguiser son épuisement habituel, il était évident à tous. »

De toutes ses infirmités, aucune n'était plus sensible au Père Delpech et moins facile à déguiser que son ophtalmie. Certains jours, il ne pou-

vait lire ni écrire. Son charitable compagnon lui lisait alors sa chère Écriture sainte ou bien étudiait à haute voix, afin que son travail servît aux deux. Mais la correspondance du malade devait chômer, et sa lecture même était bien écourtée. Or, il l'aimait, cette lecture, avec une ardeur qui allait jusqu'à lui causer des scrupules.

« C'est mon pain quotidien, disait-il. Mais mes yeux ne peuvent le dévorer qu'à petites bouchées et à larges intervalles. »

Heureusement, à son arrivée dans le Sud, il avait trouvé un disciple intelligent auquel il avait appris à lire le français et le latin. Ce lecteur improvisé était sa vie aux jours d'ophtalmie. Mais Dieu, qui cherchait toujours le point sensible pour y frapper son serviteur, permit qu'on eût besoin ailleurs de ce disciple, et que, sans trop calculer ce qui allait en coûter au malade, on le lui enlevât. Le Père écrivit alors sur son journal ce chant de résignation :

« O voix infiniment délicieuse du bon plaisir de mon Jésus, je vous entends, quand j'entends la voix de mon supérieur ! Pas d'illusions possibles : c'est bien lui... je le connais, c'est lui... La touche de ses doigts divins m'a ravi hors de moi-même.

« Depuis longtemps, Jésus, je vous ai fait le

sacrifice de mes yeux... Longtemps j'avais rêvé au bonheur du pauvre missionnaire qui, privé du bréviaire, privé de la Bible, privé des saintes lectures, privé aussi des lectures profanes et instructives, retrouverait tous ces trésors dans un enfant qui serait tout à la fois, chose bien rare, humble et demi-savant, de bonne humeur dans les gros travaux et habile dans les lectures... Ce rêve, ô mon Dieu, vous l'aviez réalisé pour moi. Sans que j'aie rien fait pour trouver cette petite merveille, vous me l'aviez donnée à mon arrivée dans cette région de tempêtes, sans doute pour consoler un peu mes pauvres yeux qui ne cessent de pleurer nuit et jour sans savoir pourquoi ni comment.

« Maintenant, Dieu qui m'avait fait ce petit cadeau, me l'enlève. Eh bien, mon cœur, chantons, chantons sur cette note aiguë à la louange du bien-aimé, et laissons-nous frapper par l'archet sacré de la manière qui plaira au divin Esprit. Maintenant, aussi bien, le coup est sensible, mais il n'est pas terrible, grâce à Dieu. Le cœur est habitué à de plus grands tonnerres, et il se trouve mêlé à de telles sérénades que toutes ces notes tendres et fugitives ne peuvent guère le troubler. Je me tiens depuis longtemps au pied de la croix, où je suis infiniment calme, dans le

cœur de Jésus où je suis délicieusement résigné. »

Par nécessité et par goût, la bibliothèque du missionnaire était restreinte : la Bible, puis, parmi les saints Pères, saint Augustin, et, les dernières années surtout, saint Bernard, les Missions catholiques, quelques articles scientifiques, surtout d'art et d'archéologie, et c'était à peu près tout. De sa vie il n'avait lu aucun roman et il ne jugeait pas qu'il en manquât quelque chose à son bonheur. Un écrivain plus que tout autre, Louis Veuillot, l'avait soutenu et charmé. Quand il apprit la mort du grand publiciste, de son obscur pangou il écrivit à son frère ces lignes, touchant hommage rendu à un glorieux frère d'armes par le tirailleur perdu aux avant-postes :

« Il m'a consolé, il m'a fortifié ; après l'avoir lu, je me sentais meilleur ; j'étais fier de moi-même, heureux d'avoir senti mon âme vibrer à l'unisson de ce cœur indomptable. L'indignation, la sainte colère, la haine du mal, l'amour passionné du roi immortel des siècles, la certitude que la victoire était à nous, la joie ineffable d'être enfant de l'Église catholique, toutes ces grandes passions s'enflammaient tour à tour dans mon cœur lorsque Louis Veuillot me parlait. On l'accuse d'avoir fait des personnalités blessantes. On peut avoir raison. Quant à moi, je crois qu'il mettait en pratique la

parole : *Qui bene amat bene castigat.* Votre personnalité ? Bah ! il s'en inquiétait bien !... C'est le mal qu'il flagellait en vous, la vérité qu'il vengeait, le mensonge qu'il punissait, l'âme qu'il sauvait ! »

Mais la grande passion du Père Delpech, celle qui lui faisait davantage peut-être redouter la cécité, ses grands consolateurs après Dieu, c'était l'art, c'était la peinture. Dès qu'il avait su tenir un crayon, Victor avait dessiné. C'est tout seul, malheureusement, qu'il avait appris à sculpter et à peindre. Aussi modelait-il médiocrement, et la plupart de ses toiles, peintes uniquement pour servir à catéchiser de petits Indiens, n'auraient eu aucune chance d'être admises au Salon.

Il avait pourtant au collège de Négapatam, brossé des décors fort remarqués. Un jour même, en 1866, le gouverneur de Madras, lord Napier, étant venu en villégiature sur les Ghattes dans un *bangalow* voisin de celui des missionnaires, le Père Delpech voulut lui témoigner la reconnaissance de ses frères. Sur deux plaques de tôle arrachées à une caisse de provisions et découpées tant bien que mal avec son couteau de poche, il peignit deux scènes : l'arrivée de la caravane du gouverneur sur un sommet des Ghattes, puis une veillée de chasse. Dans ce dernier tableau, on avait surtout

admiré un cheval qui se cabrait au coup de feu d'un piqueur. L'artiste avait réussi un si merveilleux raccourci, que lui-même était forcé de s'applaudir. Mais son humilité ne voulait pas d'un tel triomphe, et, un jour qu'on s'était trop extasié devant son cheval, il l'effaça. Lord Napier pensait à utiliser un si rare talent, et à créer à Madras, sous la direction du Père, une école de peinture. Il n'eut pas le temps d'exécuter son projet.

Coloriste très ordinaire, le Père Delpech était un dessinateur de première force, et ses croquis, bien reçus aux Missions Catholiques, alimentaient sa *Caisse des beaux-arts*, laquelle faisait vivre bien des petits Indiens. A la connaissance parfaite du procédé, qui est encore donnée à beaucoup d'artistes, il ajoutait une puissance d'imagination exceptionnelle, si bien que sa manière fait invinciblement penser à celle de Gustave Doré.

Il était devenu si naturel au Père Delpech de traduire ses idées par le dessin, que sa correspondance était souvent émaillée de croquis, et qu'il les multipliait surtout dans ses notes intimes. Chaque jour, nous l'avons dit, à partir de 1854, le Père notait les lumières reçues durant son oraison ; chaque mois, il notait aussi le fruit de ses récollections ; enfin, chaque année, il marquait les résultats de sa retraite. Or ces notes si précieuses,

auxquelles nous avons fait beaucoup d'emprunts, regrettant de n'en point faire davantage, sont chargées de dessins aussi parlants que le texte lui-même. C'est l'âme désolée prosternée aux pieds de Dieu : des ennemis fondent sur elle ; de la croix, Dieu lui tend un calice. Ou bien c'est un orage sur l'océan, des cerfs que poursuit un chasseur, ou le missionnaire armé en soldat qui reçoit du Pape sa mission et s'élance au feu, embrochant de sa baïonnette des personnages à tête de porc, de lion et de paon. C'est une île étroite (Maurice) sur laquelle le missionnaire crucifié est étendu. C'est l'apôtre entre les bras de Notre-Seigneur. Il a ainsi illustré chaque phase de sa vie intime, et rien n'est plus original à la fois et plus touchant que cette autobiographie en images.

Certaines natures ont l'avantage, peu enviable, d'être aisément satisfaites de tout et même d'elles. Cette disposition d'âme les met à l'abri de beaucoup de chagrins. On comprend que, artiste comme il l'était, le Père Delpech rencontrât son idéal rarement réalisé sur la terre[1].

1. Nous avons souvent dit combien la pensée de la mort était douce et familière au Père Delpech. Vers 1865, il s'était procuré un crâne dont il ne se sépara plus. Il l'avait couvert de dates et d'inscriptions qui faisaient de cette tête de mort un précieux mémorial. Les voici :

— Sur le frontal : Le 25 juillet 1864 meurt ma bien chère

L'action de la grâce dans les âmes et dans les âmes des pauvres, puis la nature, œuvre pure de Dieu, le jetaient dans de vrais ravissements. Le reste, surtout la malice humaine et sa propre ma-

et sainte mère. Le 29 avril 1870 meurt dans les bras de son missionnaire mon vénérable père. — Naissance : 9 novembre 1835. *Memorare baptismum tuum et in æternum exultabis. Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*

— Sur l'arcade sourcilière gauche : *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum.*

— Sur l'arcade droite : *Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum.*

— Sur les maxillaires supérieurs : *Ego, ego dicam tibi, quid sit ista creatura.*

— Sur les palatins : *Os bilingue detestor.*

— Sur le temporal droit : *Vir obediens loquetur victorias* : 29 avril 1870. Partez pour Fronton, n'y restez que quelques heures... Ne vous arrêtez pas à Verdun... Ne vous arrêtez pas à Montauban. Arrêtez-vous à Villeneuve. Le vieillard vous attend pour mourir. — *Inclinato aurem tuam et audiam quid loquetur. — O soror mea, bonum est consilium tuum. Didici a te quia sum vermis et non homo. O quis me liberabit a corpore mortis hujus? O soror, veni.*

— Sur le temporal gauche : *Ecce venio. Tu confortare et esto robustus ; viriliter age. — O soror mea dulcissima, quandonam vocabis me, ut eamus ad sponsum amantissimum? In hoc exilio tenebrosissimo, in hoc prœlio incertissimo angustiatur anima mea, quia surgunt testes iniqui dicentes et clamantes : Ubi est Jesus tuus? — O Jesu, veni! Noli tardare. Audi, fili... Inclina aurem tuam : Omnia vanitas prœter amare Deum.*

— Sur le vertex du crâne : Ou souffrir ou mourir ! *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo.* Tandis que je ne meurs pas, ranimez-moi par l'odeur des parfums aro-

lice lui causaient d'incessants et douloureux dégoûts. De loin, il avait suivi avec désolation la décadence religieuse de nos derniers temps. Les victoires récentes du mal en France le navraient. Aussi, dans leur correspondance, son frère et lui se renvoyaient-ils, avec une égale sincérité, cette strophe, souvenir de leur jeunesse cléricale :

Tædet terris permanere ;
Juvat Christo consedere ;
Quis det cœlo nos complere
Nostrum ministerium [1] *!*

Dans son âme la tristesse s'unissait au bonheur intime, comme l'ombre et la lumière dans les ciels qu'il dessinait. Elle ne le rendait d'ailleurs ni

matiques. Ou souffrir ou mourir : L'amour n'a qu'un désir : celui de voir son divin amant. C'est ma sœur, la douce mort, qui m'introduira auprès de mon bien-aimé. Tandis que je ne meurs pas, la vie m'est un martyre. — Ou souffrir ou mourir : tant qu'il contemple sur la croix son bien-aimé, l'amour ne peut désirer en cette vie que la croix.

— 25 décembre 1868 : Le P. de Séré, ton compagnon de voyage, entreprend le grand voyage de l'éternité. Hé ! soldat, le jour du rappel va sonner aussi pour toi.

— 20 septembre 1871, sur la mer Rouge, dans mes bras, expire mon compagnon d'armes, le P. Grégoire.

1. « Je souffre de demeurer sur la terre J'aimerais à me reposer près du Christ. Qui nous donnera d'achever au ciel notre ministère? » *In festo sacerdotii D. N. J. C.* (*Sequentia Missæ.*)

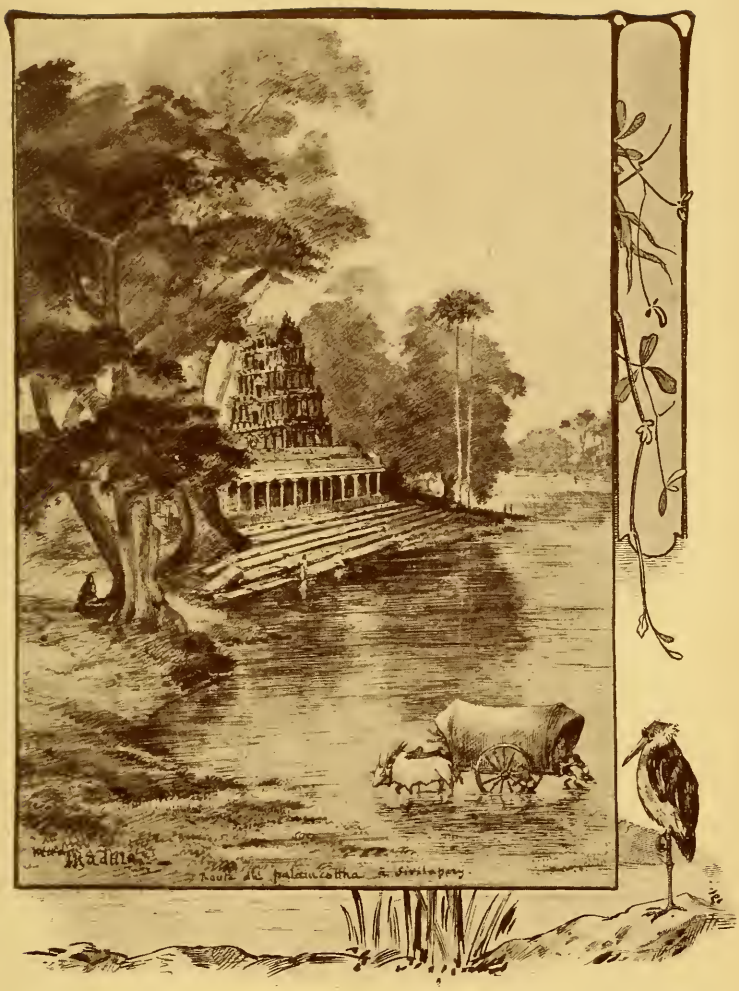
morne, ni maussade. Il en portait le poids allègrement comme celui de ses souffrances physiques, et, dans ses rapports avec ses frères ou avec les chrétiens, il savait être non seulement gai, mais, s'il le fallait, amusant.

Pendant sa retraite annuelle de 1884, le Père Delpech s'était signalé à lui-même, comme son principal défaut, l'énervement, l'agacement provoqué par la fièvre, par l'anémie et le climat.

« En repassant mes journées de marche depuis ma dernière retraite, je m'aperçois qu'un nouveau genre de poussière s'est attaché à mes pieds. C'est une sorte d'impatience plus fébrile, plus nerveuse qu'auparavant. Tandis que mes efforts continus ont réussi à me maintenir dans le calme habituel plus longtemps et dans plus d'occasions que je n'avais réussi à le faire les années précédentes, il est arrivé plusieurs fois que je suis sorti de mes gonds. »

Dès lors, il attaque ce défaut par l'examen particulier, et, chaque mois, il note les progrès de cette campagne. Le 1er juillet 1885, il écrit :

« L'examen particulier sur l'impatience n'aboutit pas à grand'chose. Le Père Supérieur m'a suggéré un moyen de le rendre plus pratique et plus efficace. Ce serait de m'habituer, par l'examen particulier, à la vue constante des anges gar-



PASSAGE D'UN GUÉ

diens de ceux qui viennent traiter avec moi, à la vue aussi de Notre-Seigneur qui habite en eux ou qui les poursuit de sa grâce. Pour cela, il faudrait que l'examen particulier roulât sur un certain nombre de questions pratiques. A chacune de ces questions correspondrait un signe qu'il faudra marquer à l'examen particulier. Ces questions, les voici pour les mois qui vont suivre jusqu'à nouvel ordre :

« 1° T'es-tu prosterné en esprit devant l'Ange, à l'entrée de la personne, et l'as-tu prié de t'inspirer?

« 2° As-tu mêlé quelque mot aimable à l'adresse de l'ange pendant la conversation?

« 3° A la fin de la visite, as-tu prié intérieurement l'ange de réparer tes vivacités ou tes bévues?

« 4° Au départ de la personne, lui as-tu baisé les pieds en esprit pour rendre hommage à un favori de l'ange et de Notre-Seigneur?

— « Si la réponse est négative, tu marqueras un zéro. Si elle est affirmative, une croix. C'est un peu astreignant, sans doute, mais, outre qu'il ne faut pas te casser la tête sous prétexte de remplir ce petit programme avec une exactitude mathématique, à mesure que tu le mettras plus souvent en pratique, il te deviendra plus facile, et, par la grâce de Dieu, les yeux de ton âme contempleront

sans effort les personnages surnaturels, tandis que les yeux du corps verront un tel ou un tel.

« La conséquence pratique et inévitable d'un pareil examen au point de vue de l'impatience est facile à deviner. Tu verras là, en face de toi, Notre-Seigneur ou l'ange gardien accompagnant et protégeant ce pauvre imbécile qui vient te débiter des impertinences... Le moyen de s'emporter en paroles vives, en gestes menaçants? Ils te diront : « Victor, apprends de moi que je suis « doux et humble de cœur. » Comment pourrais-tu ne pas leur répondre dans l'effusion de ton amour, sans la moindre aigreur, sans la moindre émotion, ou, si tu n'es pas assez maître de tes nerfs agacés, ne pourrais-tu te taire, à l'exemple du petit agneau, *coram tondente se?* »

Toujours mécontent de lui-même, le Père écrivait le 7 août : « Eh bien! ce fameux examen ? »

— Eh bien! il marche deux fois par jour.

— Sans doute ! Mais... ?

— Le résultat, n'est-ce pas? Hélas !

— Sommes-nous riches en croix ou en zéros?

— Ne m'en parlez pas, c'est un vrai mystère pour moi. Il me semble bien sincèrement que je suis uni à Notre-Seigneur, que je pense souvent, toujours même, à lui, et pourtant, par l'examen, je vois une infinité de lacunes. »

Jusqu'à sa mort, le Père Delpech combattit par l'examen ce qu'il appelait son mauvais caractère. Dans un vieux portefeuille il portait un petit cahier sur lequel, deux fois par jour, il notait ses victoires ou ses défaites, et, chaque mois, il marquait le bilan comparé de la lutte sur son *ordo*. Nous avons l'*ordo* sur lequel sont indiqués les résultats de ses derniers mois d'examen. Cette insistance à se vaincre avait été bénie. Peu de temps avant sa mort, causant de son âme avec son Supérieur, il lui avouait qu'il était arrivé à voir en chaque Indien Notre-Seigneur, et, à côté de chacun, l'ange gardien resplendissant de gloire. Il ajoutait qu'il pensait sans cesse et sans effort à Notre-Seigneur, et qu'il vivait toujours en sa présence.

Aussi bien le Père était le seul à s'estimer impatient. Par une opiniâtre lutte contre soi, il avait transformé son tempérament bouillant et facilement violent. Aimable au possible envers ses frères en religion, il témoignait aux Indiens une invincible patience. « Souvent, écrit le Père Pouget, je l'ai vu donner de longues audiences à des individus qui n'avaient rien de sérieux à lui dire, et dont la présence l'incommodait et le dérangeait beaucoup. Si je lui faisais observer qu'il avait tort de se laisser ainsi tourmenter à tout propos, il répondait en souriant finement : « Que

« voulez-vous, *deliciæ meæ esse cum filiis homi-*
« *num*[1]. » Ou bien : « Il faut faire honneur à
« leurs anges gardiens. »

« Ces entrevues n'étaient pas de son goût. Je savais qu'il en souffrait beaucoup, mais le désir de faire du bien et d'imiter la charité de Notre-Seigneur le mettait au-dessus de toutes les répugnances. »

Dès que l'honneur de Dieu était en jeu, le Père retrouvait de saintes colères, et ses chrétiens, qui le vénéraient, savaient qu'à l'occasion il punissait les coupables. Hors de là, sa condescendance était extrême. Il se rendait dans les villages au moindre appel, sans tenir compte des fatigues que lui causaient ces courses. Il soignait lui-même les malades, et, sur leurs instances, leur donnait des remèdes anodins dont l'efficacité souvent merveilleuse lui avait valu un renom de guérisseur. Il écoutait longuement les petites histoires de chacun, et consolait paternellement les malheureux. C'est aux indigents et aux abandonnés qu'il réservait sa plus tendre sollicitude. Il était sans cesse entouré de pauvres, et prenait à sa charge des veuves chargées d'enfants, des orphelins nés dans le paganisme. Des infortunés de toute sorte lui faisaient toujours cortège. A

1. « Mes délices sont d'être avec les fils des hommes. »

tous il donnait un petit secours ; aux enfants il distribuait des douceurs. Les importuns eux-mêmes n'étaient jamais renvoyés. Cette débonnaireté était d'autant plus admirable que le Père Delpech avait une grande vivacité de caractère et qu'il avait en horreur la grossièreté et la mauvaise éducation.

« On a dit de lui qu'il était un soldat, écrit encore le Père Pouget, que nous aimons à citer ; c'est vrai. Il était un missionnaire-soldat. Il aimait que ses supérieurs le traitassent militairement. « On conseille des détours, des ménage-« ments, de la patience, me disait-il un jour, tout « cela ne va pas à mon caractère. Il faut qu'on « me parle comme à un soldat. Va à ce poste. Ne « lâche pas pied. Meurs-y, s'il le faut. Voilà le « langage qui me convient, mais je suis incapable « de tergiversations et de détours. »

La bravoure du soldat ne lui manquait pas ; il avait peut-être moins le sang-froid qu'il faut conserver dans l'action, mais il était incomparable pour entraîner. Il savait soulever les masses. Ses prédications pittoresques étaient très goûtées. Elles respiraient la pleine sincérité, et, quand il s'indignait, son auditoire tremblait.

« Dans la familiarité d'un commerce intime, j'ai été frappé de le voir si acharné à travailler,

malgré son peu de santé, si porté à la prière et à la vie intérieure, quoiqu'il avouât que Dieu lui avait retiré les attraits qu'il goûtait jadis en ces exercices, si bon pour le prochain. On sentait en lui l'homme qui faisait tout pour Dieu et ne comptait le reste pour rien. Commodités, goûts, tout était sacrifié à cette pensée qui était le mobile de son âme. Les souffrances physiques n'étaient rien dès qu'il s'agissait d'une œuvre de zèle. Le dévouement à Dieu formait l'essence de son caractère, et cependant il craignait toujours d'être au-dessous de sa tâche. »

Dans une de ses dernières notes, le Père Delpech traçait du missionnaire le portrait suivant. C'est inconsciemment le sien qu'il esquissait.

« Le prêtre est le messager de Dieu sur la terre, l'ange de Dieu au milieu des hommes, le médiateur entre la terre et le ciel, un autre Christ. S'il en est ainsi du prêtre, que dire du prêtre religieux et du religieux missionnaire? Il ne tient plus à la terre, il ne tient plus à lui-même, il s'est mis volontairement dans la nécessité de ne plus converser qu'avec le ciel. Son âme angélique habite encore un corps mortel, sujet à plusieurs misères et à plusieurs petits défauts. Mais ces misères et ces défauts sont comme l'ombre dans un tableau ; elles servent à faire

ressortir la lumière, et le travail merveilleux de la grâce. Les religieux missionnaires vivent dans une continuelle intimité avec Jésus-Christ, et Notre-Seigneur leur communique un rayon de sa vision béatifique, de sa grandeur, de sa magnanimité ; il leur verse à profusion son amour. »

IV. — LA FIN

Cependant le soir arrivait, le soir de cette vie laborieuse. Bien que ses forces l'abandonnassent toujours, le Père ne retranchait rien de ses fatigues, et, pour lui rendre la bataille plus dure et plus méritoire, Dieu, lui retirant ses consolations d'autrefois, le plongeait depuis plusieurs années dans une nuit mystérieuse.

Il écrivait à son frère Xavier, en parlant d'un de leurs amis : « Avertis-le que la consolation et la douceur dans la vie surnaturelle n'auront qu'un temps. O Dieu, mon pauvre Xavier, si tu savais dans quel affreux désert se traîne mon âme depuis quelques années ! Tout, tout est dégoût, agonie et mort. » Et cet homme si courageux confiait à son journal ces plaintes si éloquentes et si instructives :

« Je sais par la foi que vous êtes le tout-puissant, le bon, le triomphateur, l'unique ami. D'où

vient donc que si souvent, presque toujours, je me crois seul, isolé, comme une place démantelée livrée au pillage ? D'où vient que mon âme, semblable à la veuve indienne, trouble le silence des nuits par des plaintes lamentables? La nuit de ce monde était si radieuse pour elle autrefois ! Elle vous tenait, elle vous embrassait. O le bien-aimé de mon cœur, est-ce vous qui êtes mort? N'est-ce pas plutôt, hélas ! ma foi qui languit, qui languit et se meurt?

« Mon âme est comme un sol ingrat, comme ces landes sablonneuses du Maduré, sans ombre et sans eau, sous un soleil de plomb ; les semences divines y germent-elles ? Transplantée du paradis dans ce sable mouvant, la foi, fleur précieuse et délicate, languit, s'étiole et semble mourir ; portera-t-elle le fruit délicieux de l'amour ?

« Mon Dieu ! quand je ne vois plus sourire vos yeux et que je n'entends plus le murmure mélodieux de vos lèvres, la tristesse et l'hésitation envahissent mon âme. Hélas ! j'entends souvent dans ces moments pénibles une voix sévère qui me dit : « Tu m'as fait de la peine, tu n'as pas embrassé « mon plaisir, ce plaisir bon par excellence. » La voix est sévère, et cependant douce comme la voix de ma tendre mère, du temps de mon enfance. Elle suffit à châtier mes caprices, à provoquer des

torrents de larmes. Et tu me laisses pleurer quelque temps, seul avec moi-même, privé, ô supplice indicible ! privé du baiser de tes lèvres, et je sens que je ne puis plus rien, que je ne suis plus rien... O Jésus ! reviens, reviens ; donne-moi le baiser de tes lèvres ; la joie et la confiance envahiront mon âme.

« O Jésus, augmentez ma foi. Outre les ténèbres amoncelées par le démon, le monde et la chair, il me faut aussi passer par les ténèbres de la vie de foi et d'une foi absolument nue.

« Plus de consolations, plus de délices dans l'oraison, plus de présence sensible de mon Seigneur Jésus. Mais, au contraire, dégoûts amers, poids intolérable du corps et de l'âme, épouvantables visions de tout ce que l'imagination a de plus extravagant ; de là une soif ardente de me distraire, de sortir de moi-même, où je ne trouve plus qu'une affreuse solitude depuis que je ne vois plus le bien-aimé de mon âme. Le pain de l'oraison m'est devenu tellement amer qu'il provoque mes nausées, et j'entends ma nature crier comme les Juifs et réclamer un pain plus substantiel.

« Voilà où en serait mon âme, si une main invisible n'entretenait, tout à fait au sommet, à la fine pointe de la volonté, une lanterne sourde,

dont l'unique rayon monte vers le ciel, laissant partout ailleurs une obscurité profonde.

« Ame chérie, crois-moi, fixe tes yeux brûlants sur ce petit rayon. N'ouvre pas les portes de tes sens aux vaines distractions, comme si Jésus avait déserté ton logis; fixe tes yeux sans larmes sur le petit rayon qui monte au ciel; mange avec persévérance la manne que t'a laissée Jésus; plus tu la trouves fastidieuse, plus tu dois la mâcher et la ruminer; car c'est le pain pétri par Jésus lui-même. Oraison, eucharistie : manne divine! Fixe tes yeux, fatigués de l'attente, sur le rayon faible, mais brillant, qui monte vers le ciel, comme la vierge vigilante qui attend l'époux pendant la longue, longue nuit; ne t'endors pas, âme chérie, ne t'endors pas pendant la longue, longue veille; ne t'endors pas; car il viendra, il reviendra, il ne tardera pas.

« Entre donc sans hésitation, sans peur, mais avec une confiance infinie, dans la nuit divine, *divinam caliginem*, dont parle saint Denis, et restes-y tant qu'il plaira à Notre-Seigneur; ne cesse de crier : *Credo ! amo !*

« Viens à mon aide, ô Jésus! viens, ne tarde pas; car le flot du dégoût monte, monte sans cesse. Les hommes, comme les flots de la mer, viennent battre mon âme, gonflés qu'ils sont de

bêtise, de vanité, d'égoïsme et d'orgueil. Tumultueux, infatigables, les flots humains envahissent mon âme. Viens, ami fidèle, viens murmurer à mon âme des paroles de paix! »

Durant sa retraite annuelle, en novembre 1884, le Père Delpech comprend que, dans l'obscurité qui l'envahit, il est dans la voie où Dieu le veut, et il écrit :

« Mon Dieu! gardez-moi; vous savez, hélas! quelle est ma faiblesse et ma misère; vous qui recommandez à vos missionnaires de posséder leur âme dans la patience, donnez-la-moi intérieurement et extérieurement, pour moi et pour les autres. Donnez-la-moi dans l'oraison et dans la contemplation. Dans l'oraison, car l'homme, dont les jours sont courts, supporte difficilement les lenteurs de Dieu, qui est éternel. Il prie et il a hâte de voir sa prière exaucée. Il voudrait voir de ses yeux et toucher de ses mains le fruit de ses oraisons, tandis qu'il faut laisser ces désirs trop hâtés, ces tentations de dépit, de découragement et de doute sur la miséricorde de Dieu.

Dans la contemplation aussi, patience. Notre-Seigneur a dépouillé ton âme de toute mémoire, de toute faculté de raisonner, d'argumenter, de lier les idées avec une suite quelconque; l'imagination seule, avec un dévergondage inouï, semble

régner dans ton logis, après en avoir chassé toutes les autres puissances. La volonté elle-même, quoiqu'elle soit inébranlablement attachée à Jésus, semble avoir perdu sa flamme. Elle ne peut plus s'épancher en longues protestations d'amour. Quelques cris, quelques soupirs poussés de loin en loin : voilà tout ce dont elle est capable. Et Notre-Seigneur a dit : « Plus de raisonnements, plus de discours; » quant à l'imagination, folle ou réglée, calme ou furieuse, chasse-la du sanctuaire de ton âme, et, seul, seul en face de Dieu, contemple ton Dieu et ton amour au seul flambeau de la foi, sans images, sans figures, sans le secours d'aucune créature. Une nuit profonde t'enveloppera, l'obscurité de la foi, obscurité infiniment lumineuse, une nuée épaisse pèsera sur tes facultés : *in caligine Deus*. J'aime, a dit Jésus, ce martyre, cette mort de tout ce que l'âme a de plus intime. Je l'aime, parce que c'est le dernier et le plus sublime des sacrifices que tu peux m'offrir ; il bouleverse toutes les idées que se font les hommes sur l'utilité et la nécessité de leurs facultés. Il porte un coup terrible et mortel à ton amour-propre. »

« Aussi quelle lutte! quelle révolte dans la raison! quelles fureurs dans l'imagination! quelle agonie dans la volonté! Ah! Jésus, oui, oui,

donne-moi la patience, pas de dépit, pas d'inquiétude ou de recherche inquiète de ce que je ne vois pas et ne comprends pas. »

« Entrons sans hésiter dans le désert silencieux où Notre-Seigneur m'appelle depuis longtemps : la contemplation silencieuse dont parle saint Augustin à peu près en ces termes : « Que ces clameurs de la chair cessent maintenant; que les « images de la terre, des eaux, de l'air, ne « viennent plus nous troubler; que les cieux se « taisent, que l'âme même se tienne dans le silence et qu'elle ne pense plus à soi; que tout ce « que l'imagination se peut figurer n'occupe plus « notre esprit; que toute langue, que toute image « sensible, que tout ce qui passe se taise, car « si nous voulions écouter toutes ces choses, elles « nous diraient : « Ce n'est pas nous qui nous « sommes faites nous-mêmes, c'est celui qui est « et qui sera éternellement. »

« Après cela, elles se tairaient, parce qu'elles veulent aussi entendre la voix de leur créateur. Qu'il nous parle donc lui seul, non par des organes empruntés, mais par lui-même. Qu'il nous parle, dis-je, de sa propre bouche, et non par une langue de chair, ni avec la voix d'un ange, ni avec le bruit du tonnerre, ni d'une manière absolument énigmatique. Il faut que nous écou

tions celui que nous reverrons dans toutes les créatures, et que nous l'entendions sans elles. Il faut que, ravis en esprit, nous nous élevions jusqu'à la connaissance de la sagesse éternelle, qui est au-dessus de toute chose. Que si nous persévérons dans cet exercice, si nous renonçons à toute autre contemplation, nous verrons s'accomplir en nous cette divine parole : « *Intra in gaudium Domini tui!* Entre dans la joie de ton Seigneur! »

Il semble qu'en 1886 Dieu réunît, comme pour un dernier assaut, toutes les causes de tristesse qui, jusqu'alors, avaient éprouvé le missionnaire. Il avait commencé à bâtir pour les chrétiens de Callicoulam une église qu'on ne devait achever qu'après sa mort. Ce projet avait été traversé par ceux-là mêmes qu'il favorisait. Puis le ciel encore s'était épaissi sur la tête de l'apôtre et il écrivait le 10 août :

« Comme les vents déchaînés sur l'Océan soulèvent ses flots tumultueux et mettent en péril l'embarcation du pauvre pêcheur, ainsi le pauvre pêcheur d'âmes se voit assailli tout à coup par une tempête violente soulevée par l'ingratitude des hommes comblés de bienfaits; à l'indignation se mêle le dépit de ne pouvoir réaliser les beaux projets que caressait mon imagination pour l'embellissement de cette église. Le dégoût, un dé-

goût immense, envahit mon âme et monte, monte, monte lentement, mais progressivement, engloutissant peu à peu toutes les issues, tous les refuges, toutes les cimes. La cime la plus élevée dominait encore les flots noirs... Quand soudain un vent glacé et strident souffla sur ce dernier asile de l'âme éperdue... Il disait : « Crois-tu que « ton Sauveur Jésus soit présent d'une manière « spéciale auprès de toi ? Dieu est présent par- « tout — il l'est à ton âme comme il l'est à cet « arbre et à cette pierre... et voilà tout... Vaines « illusions, que toutes ces effusions d'amour de « lui en toi et de toi en lui !... » Et de sinistres ricanements accompagnaient le vent glacé ; on eût dit qu'ils sortaient de l'abîme du doute.

« L'âme sentit comme un vide indéfinissable se faire autour d'elle et en elle, et le gouffre de l'éternel désespoir, aux tourbillons noirs et profonds, s'entr'ouvrit un instant à ses pieds... Et l'âme poussa un cri déchirant : *Domine mi! Domine mi! quare dereliquisti me* [1] *?*

« Et elle entendit une voix douce comme la voix d'une mère : *Tecum sum in tribulatione* [2]. Et la tempête s'apaisa. »

1. « Mon Seigneur! mon Seigneur. Pourquoi m'avez-vous abandonné? »

2. « Je suis avec toi dans la tribulation. »

A la fin du mois de novembre 1886, le Père Poujet, revenant à Vadakenkoulam, après une assez longue absence, y trouvait son vaillant compagnon plus fatigué qu'à l'ordinaire. Le Père Delpech avouait du reste que la fièvre l'avait ressaisi. On lui offrit de la quinine. Il en prit à forte dose ; deux jours après, il partait pour Palamcottah, et, sur sa route, visitait plusieurs villages. Arrivé à Palamcottah le 2 décembre, il célébrait dans cette ville la fête de saint François-Xavier et commençait la dernière de ses retraites annuelles.

Pour la résumer, il dessinait un naufragé accroché à une épave, se soutenant à peine sur des vagues en furie et sous un ciel lugubre. A la suite de ce croquis, d'un si déchirant symbolisme, il écrivait :

« Mon Dieu! Mon Dieu! Me voilà arrivé au sixième jour de ma retraite, et mon âme ressemble au pauvre naufragé. *Periit fuga a me*[1]. A bout de forces, lâchera-t-il l'épave qui le soutient encore sur l'abîme? Les flots agités le tiraillent dans tous les sens et la nuit affreuse se fait autour de lui, et les oiseaux de proie au cri sinistre le suivent avec acharnement; ils vont se disputer son cadavre. Quelques naufragés ont raconté qu'à

1. « Toute possibilité de fuir m'a échappé. »

ce moment suprême une affreuse tentation de désespoir s'empare de l'âme : — Pourquoi lutter en vain contre une mort certaine? Y a-t-il un Dieu? y a-t-il une Providence? Lâche tout et meurs. — *Vade retro, Satana. O Domine, da mercedem sustinentibus te* [1].

« Les phénomènes qui se passent dans l'âme sont bien curieux. Quel spectacle plus émouvant! Ces flots tumultueux représentent la multitude incohérente de mes péchés, de mes sentiments, de mes impressions, de mes sympathies, de mes antipathies; ces nuages épais ou ces vapeurs ténébreuses représentent assez les tempêtes que soulèvent mes passions et qui me cachent le soleil de justice ; le démon poursuit l'âme comme des oiseaux de proie.

« Un grand dégoût, une impuissance absolue de réfléchir, une pesanteur énorme et comme le frisson glacial précurseur de la mort ; un doute affreux s'empare de l'âme ; l'épave, la planche de salut à laquelle l'âme doit se cramponner, c'est le *Credo*, c'est l'impuissance aveugle, c'est la foi nue. — Oui, mon Dieu, *Credo, sed adjuva incredulitatem meam* [2]. Je crois que c'est vous qui

1. « Arrière Satan. Récompensez, Seigneur, ceux qui vous attendent. »

2. « Je crois, mais soutenez mon peu de foi. »

avez dit : *Tecum sum in tribulatione*[1]. Je crois que vous êtes à côté de moi et en moi. Je crois que vous m'aimez infiniment et que vous voulez être aimé de moi. Et je veux vous aimer et je vous aime, ô mon Dieu, malgré votre froideur mortelle. »

Ainsi, Dieu voulait que le tirailleur obscur montât sa dernière faction dans la tourmente et dans la nuit. Sur la croix, n'avait-il point laissé son Fils en proie à un horrible et mystérieux abandon ?

Sa retraite achevée, le 16 décembre, le Père repartait de Palamcottah. En passant, il célébrait la fête de saint Thomas dans le village de Pandaracoulam, et, sans tenir compte de quelques nouvelles attaques de fièvre, il se rendait à Callicoulam.

Callicoulam avait toujours été pour le Père Victor le poste crucifiant. C'était une raison pour qu'il donnât à cette chrétienté ce qui lui restait de vie.

La veille de Noël, bien que tremblant de fièvre, il avait entendu cent cinquante confessions. Il avait ensuite été si fatigué pendant la seconde messe de la nuit, qu'il avait dû s'asseoir pour la finir. Il dit cependant la troisième messe, le matin, sans trop de difficulté apparente. A la fin de la messe, il annonça qu'il entendrait encore des

1. « Je suis avec toi dans la tribulation. »

confessions pendant la journée. Il se présenta cent vingt personnes.

Le lendemain, dimanche, le Père, avec grand'peine, achève sa messe ; il baptise ensuite vingt enfants, et, dans la soirée, se rend à Vadakenkoulam.

A peine arrivé, il se jette sur sa natte. Le Père Pouget l'avait souvent vu revenir de voyage en si piteux état qu'il ne fut pas très effrayé, ce soir-là. Mais, quelques jours après, alarmé par une recrudescence de fièvre, le catéchiste du Père Delpech conseillait d'appeler le médecin de Rhadapuram.

Les crises se succédaient, provoquant tour à tour la crainte et l'espérance. Le Père Pouget, forcé de s'absenter sans cesse pour aller dans des villages éloignés, confiait alors le malade aux soins des disciples. Celui-ci, quand il le pouvait, lisait ; sinon, il recourait aux yeux de son catéchiste. Le 9 janvier, le Père Pouget avait dû porter l'Extrême-Onction à des malades de Callicoulam. A son retour, il trouve le Père Delpech fort mal. Il le lui dit franchement. Le Père demande simplement à se confesser. Il s'y prépare assez longtemps et se confesse avec une complète présence d'esprit. Le 14 et le 15 janvier, il recevait la sainte communion. Le dimanche, 16 janvier, fête du Saint Nom de Jésus, le Père Pouget, avant sa messe, donnait

à son compagnon le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. Le malade ne parlait pas. Autour de lui, les catéchistes et les disciples pleuraient.

Un médecin anglais soignait le missionnaire avec une cordialité émue. Vers deux heures du soir, il examinait l'état du mourant. Celui-ci, faisant un effort, passe une main autour du cou du docteur, et, de l'autre, il lui montre le ciel. Suffoqué par l'émotion, le médecin sortit pour pleurer. Il était protestant, et demandait plus tard au Père Pouget ce que son saint malade avait voulu dire par son geste. « Sans doute, répondit le Père Pouget, il a voulu vous faire entendre qu'il n'y avait plus rien à faire et qu'il allait au ciel. Peut-être aussi voulait-il vous témoigner sa reconnaissance pour vos soins, et vous engager à songer, vous aussi, à l'éternité. »

A trois heures, le Père Delpech entrait en agonie. On lut la recommandation de l'âme. Quand le Père Pouget eut achevé, le malade fit un suprême effort, et, se tournant vers son compagnon, il lui sourit longuement de la façon la plus gracieuse. Père et serviteurs sanglotaient. Lui ne pouvait parler, mais il tenait entre ses mains son crucifix, et, jusqu'au dernier moment, sa langue s'agitait comme s'il priait. Enfin une convulsion amena la fin.

Le Père Pouget lui ferma les yeux, et, à la tombée de la nuit, on le transportait à l'église. A la nouvelle du danger, de nombreux chrétiens étaient venus de Callicoulam. Arrivés à neuf heures du soir, ils passèrent toute la nuit en prières près des restes du Père qu'ils avaient contristé, mais qu'ils vénéraient. Leurs larmes prouvaient leur contrition.

De Vadakenkoulam et de tout le district, on était aussi accouru pour prier encore près de l'ami si secourable aux malheureux.

Le lendemain, à huit heures, le Père Pouget célébrait la sainte messe devant les restes du grand amant de l'Eucharistie. A la prière des chrétiens qui voulaient encore voir leur père, on attendit jusqu'à onze heures pour le déposer dans sa tombe.

Ainsi, consumé par le zèle autant que par la fièvre, mourut le Père Victor Delpech, sereinement, simplement, sans phrases, mais en montrant le ciel.

Durant ses grandes maladies, à la Réunion et à Maurice, Dieu lui avait fait entendre intérieurement la voix de sa justice. Il l'avait éclairé sur la malice des moindres fautes. Ce n'a pas dû être la voix de la justice divine qui retentissait aux oreilles du Père Victor durant son agonie. L'a-

mour seul à cette heure devait le convier à cette union parfaite qu'il avait tant appelée de ses vœux.

Aujourd'hui encore, on voit souvent le matin, avant l'aube, une file de pauvres Indiens s'acheminer vers son tombeau. Ce sont des malheureux à qui la vie est très dure, et qui viennent lui demander des forces pour la supporter. Puisse son généreux exemple apprendre encore à beaucoup d'âmes que le grand secret pour supporter et pour sanctifier la vie, que le grand secret même pour être apôtre, c'est de s'abandonner par amour au bon plaisir de Dieu!

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1

I. — L'enfant 3

II. — Le religieux 19

III. — L'apôtre 44

I. — Trichinopoly 44
II. — Vallam 58
III. — Vadakenkoulam 72
IV. — Négapatam 87

IV. — Les grandes épreuves 109

I. — Au Maduré 109
II. — Limoges 118
III — La Réunion, Maurice 132
IV. — Le Maduré 158
V. — Montauban 179

V. — La dernière étape 204

I. — Du Nord au Sud 204
II. — Années de deuil 214
III. — Le chasseur d'âmes 232
IV. — La fin 263

FIN

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, A PARIS

Mgr Alexis Canoz, de la Compagnie de Jésus, premier évêque de Trichinopoly (1805-1888), par un Père de la même Compagnie. 1 vol. in-8. . . 5 fr.

Histoire de l'Enseignement libre dans l'ordre primaire en France, par Alfred DES CILLEULS, président de la Société d'Économie sociale, membre titulaire du Comité de Travaux historiques et scientifiques, lauréat de l'Institut. Un volume in-8. 10 fr.

Olivier de Clisson, Connétable de France, par M. A. LEFRANC, licencié ès lettres. Un beau volume in-8, illustré . . . . . 4 fr.

Les Origines de la Civilisation moderne, par Godefroid KURTH, professeur de l'Université de Liège. 4e édition, revue et augmentée. 2 volumes in-8. . . . . 8 fr.

Si le mot n'était pas trop ambitieux, nous appellerions volontiers ce livre un essai de synthèse de la science historique moderne sur les origines de la civilisation. Tout ce qui a été découvert depuis un siècle sur cet immense sujet, tous les ouvrages qui en traitent, et ils sont nombreux, tout a été mis à contribution. L'auteur, sans abdiquer aucune de ses opinions personnelles, a su tirer parti des travaux des adversaires comme des défenseurs du christianisme. L'ardeur de ses convictions ne le rend ni aveugle ni injuste, et il a ce culte sincère pour la vérité, qui est la marque du véritable historien. Depuis longtemps, il n'était pas paru d'ouvrage historique aussi digne d'attirer l'attention, et celui qui veut savoir l'état actuel des idées sur ce point si délicat et si complexe des origines de la civilisation, trouvera là un tableau complet et animé, d'une brièveté substantielle, qui le mettra au courant de ce qu'on enseigne aujourd'hui sur ces matières. Ce n'est pas avoir fait preuve de médiocre capacité littéraire, que d'avoir su mener à bien une œuvre aussi vaste.

(*Correspondant*. Art. de M. Emm. DE BROGLIE.)

Le Besoin de croire et le Besoin de savoir, par Bernard Gaudeau, S. J., professeur de dogmatique à l'Institut catholique de Paris. Notes d'un auditeur au Congrès de la Jeunesse catholique, à Besançon. Une brochure grand in-18. . . . . 1 fr.

Pluie et Soleil. Poésies, par le P. Jean Vaudon, missionnaire du Sacré-Cœur. Un beau volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

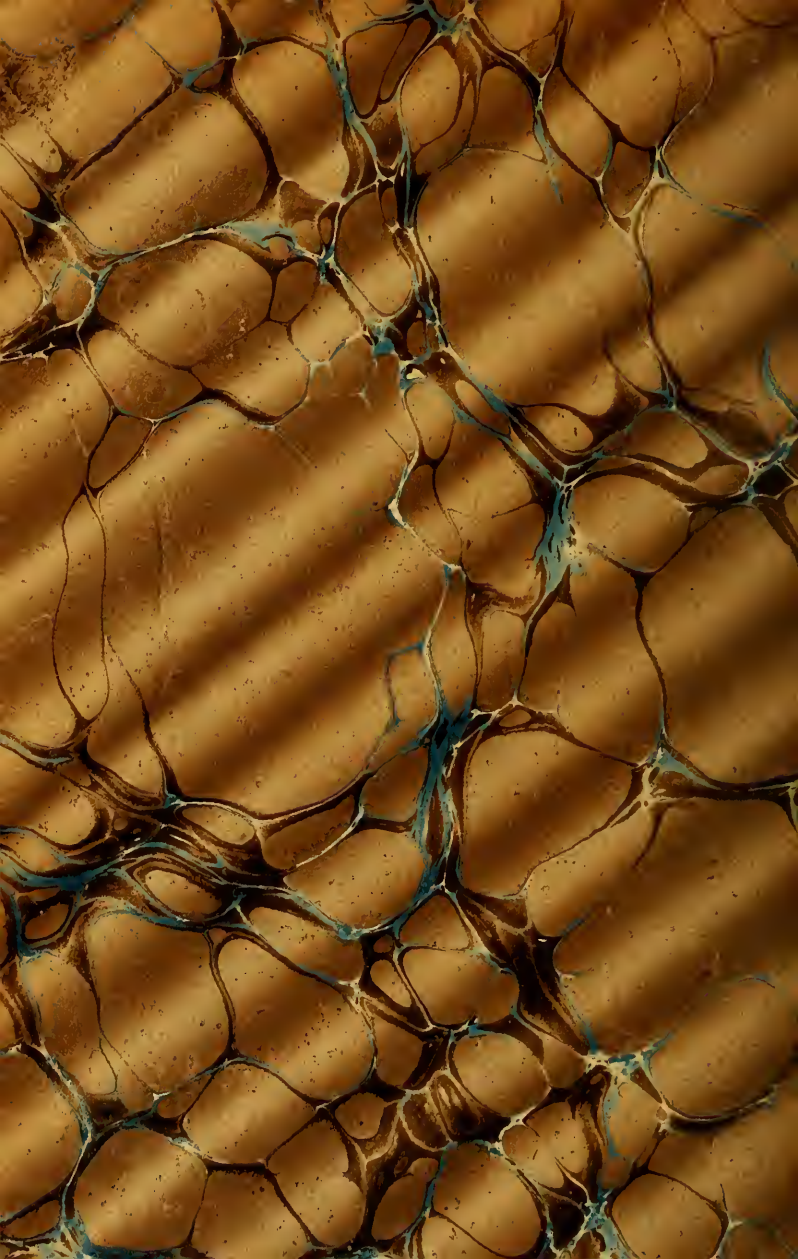
Œuvres poétiques du marquis de Ségur. *Sainte Cécile. — La Maison. — David et Nathan. — Poésies diverses.* Un beau volume in-8 . . . . . 4 fr.

Le Jeune Prêtre en face des écueils et du devoir, par M. Moussard, chanoine de la Métropole de Besançon. Un volume in-18 . . . . . 1 fr. 50

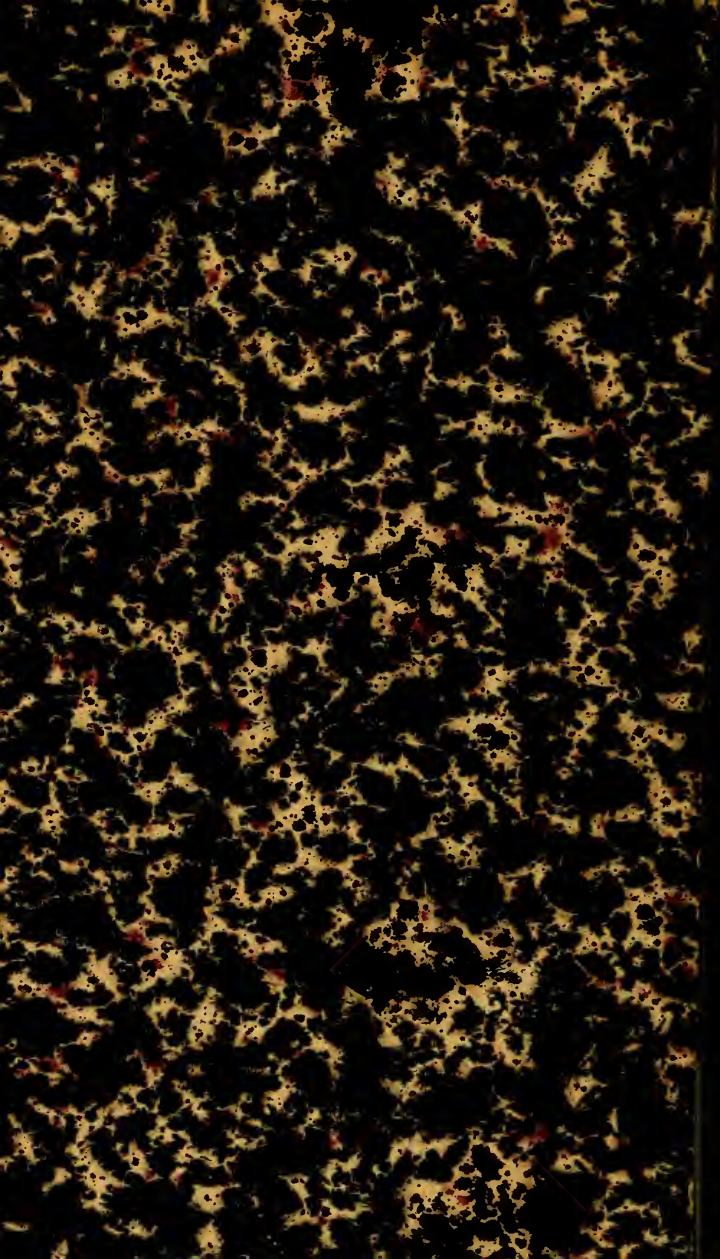
Lettres de Mgr de Ségur à ses filles spirituelles, publiées par le marquis de Ségur. Un volume in-18 jésus . . . . . 2 fr.

L'Hygiène pratique et la Vie chrétienne, par le docteur Jules Le Bèle, chirurgien en chef honoraire des hôpitaux du Mans. 2 volumes grand in-18. 5 fr.

Une ame religieuse. — **Marie-Élisabeth de Louvencourt,** fondatrice des Religieuses des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. *Sa Vie, ses Œuvres,* par l'abbé Gustave Monteuuis, lauréat de l'Académie française. Un volume in-8 avec portraits . . 4 fr.



BX7500.D44S8
Suau, Pierre, S.J.

Le père Victor Delpech

Loyola Reference Library
Fordham University
Lincoln Center Campus
New York, New York 10023